la nouvelle critique

171 DÉCEMBRE 1965 JANVIER 1966

un penseur nommé Lénine

s
ectateurs
Aubervilliers

un ancien prêtre ouvrier parle

culture et mécénat

un appel d'Henri Alleg

comment devenir milliardaire sans payer d'impôts ?

temps historique et temps romanesque

narxisme
t humanisme
suite)

NEUF de la "jeune peinture" (entretien)

et le "dossier" Lyssenko

la nouvelle critique
revue du marxisme militant

Henri Alleg

Lettre à la revue 1

François Desflandres

Prêtres « au travail » 4

Jeannette Colombel

« La Mise à Mort » 17

Jacques Kahn

Comment devenir milliardaire en payant de moins en moins d'impôts .. 20

Maurice Goldring

Culture et mécénat 31

Jacques Ralite

Les spectateurs d'Aubervilliers 38

Jacques Guillaumaud

Du temps physique au temps romanesque 45

Jean-Jacques Goblot

Pour lire Lénine 67

Jésus Ibarrola

Marxisme et humanisme (suite) 80

G. Aillaud, E. Arroyo, F. Biras, Buraglio, L. Fleury, M. Parré, J.-P. Peraro, G. Tisserand, M. Troche

Neuf de la « Jeune Peinture » (Entretien) 86

Jean-Pierre Jouffroy

Prenez, mais prenez donc la route 99

Francis Cohen, M. Keldych, N. Sissakian, N. Semenov, B. Kédrov

Le « dossier » Lyssenko 105

Gérard Belloin

Revue de presse culturelle 145

Index alphabétique 1965 151

Des difficultés techniques ayant retardé la parution de notre numéro de novembre consacré pour une large part aux élections présidentielles, le scrutin de ballottage qui a nécessité le maintien de la vente en librairie jusqu'au 19 décembre, nous ont conduit à retarder la parution de notre numéro de décembre, et à le dater *décembre 1965 - janvier 1966* afin de faire correspondre la date de parution avec le calendrier. Notre prochain numéro paraîtra le 1er février. Ce changement de datation n'aura aucune conséquence pour nos abonnés qui recevront en tout état de cause le nombre de livraisons correspondant à leur abonnement, soit sous la forme d'un numéro double, soit d'un numéro supplémentaire à paraître en juillet-août.

La Nouvelle Critique *et* Recherches Internationales *ont créé au mois d'avril, on s'en souvient, un « Fonds étudiant » alimenté par les amis de nos deux revues, grâce auquel les étudiants ont pu — dans les limites du Fonds — s'abonner à demi-tarif. Le Fonds est aujourd'hui épuisé.*

Nous remercions ceux qui, par leur souscription, nous ont permis de poursuivre sur huit mois notre campagne d'abonnement étudiant. Cependant, une reprise du « Fonds étudiant » ne tient qu'à une nouvelle souscription, celle-ci étant, par nature, permanente. Nous rappelons notre C.C.P. : 6956-23 *PARIS, avec la mention* Fonds étudiant.

Un appel d'Henri Alleg

à la Rédaction de
La Nouvelle Critique

Chers amis,

Vous-mêmes, comme les lecteurs de La Nouvelle Critique, *connaissez bien les noms de Hocine Zahouane, membre du Bureau politique du F.L.N., de Mohammed Harbi, membre du Comité Central, qui tous deux ont apporté une contribution remarquable à l'élaboration de la* Charte d'Alger, *et de Bachir Hadj Ali, ancien dirigeant communiste dont votre revue a, plus d'une fois, publié des articles et des poèmes.*

C'est là une des raisons qui me poussent à vous écrire. Il s'agit aujourd'hui d'arracher ces hommes à leurs tortionnaires. Il s'agit de les sauver, car c'est bien leur vie qui est en danger au moment où j'écris ces lignes.

Depuis plus de trois mois, en effet, ils sont avec huit autres Algériens entre les mains de la sécurité militaire du Colonel Boumedienne. Par d'autres qui sont passés par là et aujourd'hui détenus à la prison d'El Harrach (ex Maison-Carrée), on sait que les tortures les plus bestiales sont infligées aux personnes arrêtées.

Les témoignages ne manquent pas. Ceux du Docteur Marot et des Français expulsés ont réduit au silence ceux qui prétendaient qu'il ne s'agissait que d'inventions malveillantes pour déconsidérer le nouveau pouvoir issu du coup d'état du 19 juin.

*Parmi les militants arrêtés et actuellement détenus à la prison d'El Harrach, se trouve la secrétaire de direction d'*Alger républicain, *Gilberte Taleb, une femme de cinquante ans, veuve de maquisard tué au combat en 1958. Torturée déjà sous Vichy, elle a vécu à nouveau le calvaire, 25 années après. Pour elle*

*comme pour ses compagnons, ce fut l'humiliation du déshabillage, la baignoire, l'électricité. Pire encore, ce fut le spectacle auquel on la força d'assister, du supplice de Jacques Salort, administrateur d'*Alger républicain, *arrêté et torturé déjà en 1940 et en 1955 et deux fois condamné à 20 années de travaux forcés pour son action anticolonialiste.*

*Ainsi resurgit en images bouleversantes un passé odieux et qui déjà paraissait incroyable. Les nouveaux tortionnaires n'ont rien inventé. Ils ont repris aux anciens leurs méthodes et jusqu'à leurs locaux. C'est dans une villa du Chemin Poirson, à El Biar, où exerçait autrefois la police coloniale, que Hocine Zahouane, Mohammed Harbi et Bachir Hadj Ali ont été séquestrés pendant des semaines, jusqu'au 20 novembre, croit-on savoir. A cette date, ils auraient été extraits des locaux où ils étaient détenus et dirigés vers Lambèse, au sud de Constantine. De source très digne de foi, on sait que tous les prisonniers se trouvaient dans un état physique lamentable au moment de leur transfert. Zahouane et Harbi devaient être soutenus pour marcher, de même que William Sportisse, ancien secrétaire général d'*Alger républicain. *Harbi présentait de graves brûlures aux mains.*

Ce que l'on sait aussi sûrement, c'est que les tortionnaires se sont acharnés avec une sauvagerie particulière sur Bachir Hadj Ali. Sans doute incarne-t-il, avec ses compagnons, à leurs yeux, cette résistance qu'il faut briser pour consolider un régime qui n'arrive pas à trouver d'assise populaire. Sans doute encore la haine particulière qu'ils semblent lui témoigner provient-elle de ce que sa vie de militant et sa conduite politique tendent à détruire les mensonges des hommes du putsch sur l'action des militants révolutionnaires issus des rangs du P.C.A. dans la lutte de libération nationale et depuis l'indépendance.

Aux calomniateurs d'aujourd'hui qui font de l'anticommunisme leur « argument » essentiel et qui osent dire que les communistes algériens étaient absents dans la lutte d'indépendance, on pourrait répondre pour Bachir Hadj Ali qu'il n'a pas quitté Alger de 1954 à 1962 et que, durant sept ans et demi, il y a pris toute sa part au combat clandestin. Aux mêmes qui prétendent mettre en cause l'algérianité des communistes, on peut répondre que peu de dirigeants révolutionnaires algériens ont autant lutté pour défendre et développer les valeurs et les meilleures traditions nationales algériennes, convaincu que c'est seulement en s'enracinant profondément dans le sol et la civilisation du pays que la révolution socialiste pourrait triompher et progresser. Tous ses écrits politiques comme ses essais critiques ou ses

poèmes, vibrant de sensibilité nationale et d'amour pour son peuple, témoignent de ce constant souci.

Enfin, sa présence dans l'Organisation de la Résistance Populaire aux côtés de dirigeants et de militants du F.L.N., fidèles à la Révolution, montre aussi les progrès réalisés dans la liquidation des préjugés mutuels entre hommes issus de formations politiques différentes, mais décidés à s'unir dans un seul Parti sur la base de la Charte d'Alger. *Ce sont ces préjugés que tentent de faire renaître les maîtres de l'heure, aux applaudissements de la réaction, et c'est pour cela qu'ils s'acharnent sur des hommes comme Zahouane, Harbi et Bachir Hadj Ali.*

Les putschistes du 19 juin n'hésiteront pas à commettre le pire. Ils n'ont pas hésité à séquestrer, à torturer. Si la vigilance de l'opinion internationale se relâche, si sa pression ne s'accentue pas, ils tueront.

C'est ce crime qu'il faut empêcher.

C'est aujourd'hui la tâche de tous les vrais amis de l'Algérie d'obtenir pour les détenus politiques les garanties que leur accordent la Constitution Algérienne et la Déclaration Internationale des Droits de l'Homme.

Je sais que les lecteurs de La Nouvelle Critique *joindront leurs voix à celles, déjà nombreuses, qui se sont élevées en France pour dire leur solidarité avec les victimes des nouveaux tortionnaires et obtenir des autorités algériennes le respect des règles élémentaires de justice.*

Avec mes plus amicales salutations.

Henri ALLEG.

Le *Comité de défense de Ben Bella et des autres victimes de la répression* reçoit les adhésions chez M. Maurice Jardot, 27, quai de Bourbon, Paris-4e. La participation aux frais du comité est reçue à la même adresse : C.C.P. Paris 4039-04 avec la mention *Comité Ben Bella.* — J. A.

François Desflandres

Prêtres «au travail»

Nous avons demandé à un ancien prêtre ouvrier son point de vue sur les récentes décisions de l'Episcopat français concernant les prêtres «au travail». Il a bien voulu accepter que soient publiées les réflexions qu'il avait développées au cours de notre entretien. Nous l'en remercions, persuadés que par leur densité ces notes contribueront à éclairer bien des expériences et bien des confrontations en cours.

A. C.

Ce n'est pas sans hésitation que je résume le dialogue amical d'un soir. La tâche quotidienne ne laisse guère le loisir de recomposer des thèmes jaillis en désordre des profondeurs d'une expérience personnelle (des profondeurs au sens de l'intensité intime avec laquelle elle fut vécue et celui de l'éloignement relatif des informations actuelles).

Deux démarches de la hiérarchie catholique, à la veille de la clôture du Concile, marquent une nouvelle étape dans le mouvement des prêtres ouvriers.

L'autorisation de travail par l'Episcopat

Par la première démarche, le 25 octobre, l'Episcopat français autorise avec l'accord du Saint Siège un petit nombre de prêtres à travailler en milieu industriel. Cette autorisation fait « pousser des cris de joie » aux rédacteurs de *Témoignage Chrétien*, mais la prudence des clauses qui l'assortissent suggère à ceux de la *France Catholique* que ne sont pas reniés les principes de l'interdiction de 1954, tandis que le romancier des *Saints vont en enfer*, Gilbert Cesbron, craint que ne se rouvrent des plaies mal cicatrisées.

Les prêtres au travail seront choisis et formés avec soin. Ils pourront adhérer à un syndicat, mais s'interdiront de prendre des responsabilités sociales ou politiques. Des liaisons étroites seront assurées entre eux et les responsables de paroisses. L'autorisation, enfin, est valable pour trois ans.

 Le rouge d'une honte rétrospective est peut-être monté au

front de quelques anciens, si d'aventure ils ont lu le commentaire, d'ailleurs sympathique, d'H. Fesquet dans *Le Monde*. Comment ont-ils pu s'embarquer dans une telle entreprise avec un si maigre bagage intellectuel ou spirituel ? Il est probable, cependant, que les nouveaux critères ne leur paraissent singulièrement vagues, surtout en matière de théologie sociale, ou illusoires, au plan des limites de l'engagement.

Quoi qu'il en soit, la décision épiscopale n'a pas surgi « ex motu proprio » d'une initiative épiscopale, débrayée des conditions dans lesquelles évolue la mission ouvrière engagée dans les réalités du monde du travail. Signalons quelques-unes de ces conditions.

1. Les prêtres ouvriers qui se sont soumis aux décisions de 1954 n'ont pas cessé d'agir avec une inlassable ténacité auprès de leurs évêques, de leurs supérieurs religieux ou des instances romaines, (tels le P. Depierre, devenu supérieur de la Mission de Paris, le P. Loew, à Marseille, le P. Screpel, à Lille, etc.).

2. Les évêques ont accueilli cette pression du dedans avec d'autant plus de sympathie qu'ils avaient tenté jusqu'à l'extrême limite du possible de fléchir Pie XII et le Saint Office, par l'intermédiaire des cardinaux Feltin, Gerlier et Liénart. Ils étaient convaincus qu'il fallait prendre un nouveau départ, sous un meilleur contrôle, dès les premières conditions favorables.

L'expérience personnelle du travail artisanal dans un quartier populaire de Lyon par un évêque, Mgr Ancel, ajoutait une autorité singulière aux efforts de persuasion des anciens prêtres ouvriers.

3. Comment évaluer le poids spécifique que représente la situation des 60 à 80 prêtres qui ont refusé de se soumettre en 1954 ? La plaie reste béante dans la chair de l'Eglise de France. Peut-être même est-elle plus torturante pour des évêques, supérieurs religieux ou fidèles que pour ceux des intéressés qui ont donné un autre sens à leur vie. Certains ont trouvé logiquement ce sens dans le marxisme. Quelques-uns n'ont fait que traverser le parti communiste, à l'occasion de leurs engagements dans les organisations de masses, en particulier parce qu'ils se sont heurtés aux événements de Hongrie. Presque tous, sans qu'il soit facile de bien les situer, se sont confondus silencieusement avec leurs compagnons de travail ou de combat. Ils n'ont pas éprouvé le besoin de se regrouper de façon systématique et suivie, ce qui est un phénomène significatif à mon avis. Toutefois, il est évident que des relations d'amitié sporadiques ont subsisté soit entre eux, soit avec des collègues qui se sont soumis ou avec des militants d'Action catholique, soit avec des évêques ou des supérieurs religieux, qui, par le jeu de l'âge, sont parfois d'anciens condisciples, compagnons ou amis.

Une fraction non négligeable d'une vingtaine de prêtres a continué imperturbablement le travail ouvrier et la vie militante en milieu industriel, après 1954, sur les mêmes positions de foi et d'espérance religieuses, y compris de célibat. Ils n'exercent aucun ministère proprement dit et leur milieu ne leur en demande aucun. Sont-ils dans l'Eglise, hors de l'Eglise ? Par leur foi, et leurs motivations, sûrement dedans. Canoniquement parlant, ils peuvent avoir un pied dedans, un pied dehors, puisqu'il arrive à tel d'entre eux d'être interdit dans le diocèse où il travaille et en règle dans le diocèse d'origine, où il prend ses vacances. Organes témoins d'une entreprise avortée ou pierres d'attentes pour de nouvelles audaces ? Il est probable en tout cas qu'ils estiment être au-delà des clauses de prudence qui accompagnent les nouvelles autorisations épiscopales. Elles ne les concernent plus, ou pas encore. Les nouveaux venus, pensent-ils sans doute, ne mettront pas trois ans à découvrir les conditions pour être naturalisés dans le milieu de travail.

Quoi qu'il en soit, une osmose s'est établie entre ceux qui sont ainsi « plus ou moins » dehors et ceux qui, dedans, constituent les organes vitaux de la société ecclésiale. Il est clair que l'épiscopat a pris depuis 1954 une position d'attente, a restreint au strict minimum inévitable les sanctions qui risquaient de couper définitivement les fils, ou bien a fermé les yeux sur des interprétations assez libérales des prescriptions romaines.

Avec une méthode d'une objectivité remarquable, dont la maîtrise contient constamment la sympathie, et même une sorte de ferveur compréhensive « par le dedans », Emile Poulat vient de décrire la genèse des prêtres ouvriers [1]. J'imagine les difficultés qui l'attendent, s'il entreprend de retracer les étapes suivantes, de 1947 à 1954, et surtout celle de la « diaspora » de 1954 à 1965. Ces hommes en effet n'ont ni le temps ni le goût de se donner en spectacle à des publicités tapageuses, pas même de décrire leurs propres démarches. Leurs pas se perdent dans ceux de la foule de leurs compagnons de travail et de lutte. Pour le noyau resté fidèle à l'Eglise, ils constituent une église « du silence », au sens véritable et volontaire de ce mot.

4. Un autre facteur d'influence sur la nouvelle situation est, me semble-t-il, la logique interne de la mission ouvrière, sous ses formes diverses, Mission de France, Mission de Paris, Action catholique ouvrière. Ces mouvements d'évangélisation constituent la réaction de l'Eglise contre l'athéisme, qui envahit la vie sociale moderne et contre la sclérose des institutions chrétiennes traditionnelles. Ils sont nourris d'une théologie pastorale, qui s'est élaborée depuis 50 ans autour des thèmes de l'Incarnation rédemptrice continuée par le chrétien dans tous les domaines et

1. E. Poulat : La naissance des prêtres ouvriers, *Castermann, 1965.*

sous tous les aspects de sa vie la plus concrète et la plus quotidienne. Le chrétien apporte ainsi des dimensions divines au douloureux effort de gestation de la société contemporaine[2].

Nécessairement, ces mouvements entrent en rapport dialectique avec les organisations syndicales et politiques du mouvement ouvrier, qui engagent le combat sur des questions d'horaires, de salaires, qui luttent contre les licenciements, pour le logement, pour le désarmement nucléaire, pour la démocratie, etc. Il arrive un moment où la hiérarchie de l'Eglise essaie de *dégager* ses militants du front de ces luttes de classe, de ces solutions précises, pour les engager au niveau spirituel qu'elle estime le sien, et qui automatiquement déphase le militant par rapport à ses compagnons de combat. « Un peu au-dessus et au dehors... » ironisait autrefois un dirigeant de la J.O.C. Mais l'élan est parfois tel, que subtilement on en arrive à distinguer l'engagement du militant à titre personnel, et celui « en tant que » responsable du mouvement d'action catholique. Le mouvement est en effet « mandaté » pour prolonger dans les rapports sociaux réels les tâches apostoliques de la hiérarchie.

Dans la mesure où les militants laïcs sont ainsi retenus dans leur action pour ne pas confondre les plans de « rédemption temporelle » et de la rédemption du Christ, la tentation n'est-elle pas plus forte pour le prêtre de s'insérer personnellement dans l'action concrète, au-delà des barrières de la communauté paroissiale, et la pression du militant laïc n'est-elle pas plus pressante pour l'appeler à venir l'y soutenir ? En tout cas, il semble que des appels réitérés à l'épiscopat se sont produits de la part des militants ouvriers chrétiens.

Il est évident que les problèmes de limites et de niveaux d'engagement se posent et se poseront avec plus d'acuité pour le prêtre, que pour le laïc... Jusqu'où « compromettra »-t-il l'Eglise ? Son témoignage personnel de la grâce du Christ s'arrêtera-t-il avant, pendant ou après une grève ou une revendication violente ?

L'autorisation par le Concile

Nous en serions là de nos réflexions qu'il eût fallu cependant replacer la démarche de l'épiscopat français dans son environnement actuel de Vatican II. Il est évident que les « revivals » extraordinairement intenses qui ont ranimé le zèle et le style missionnaires des catholiques français et belges, depuis 50 ans, ramené leur inspiration aux sources évangéliques et pauliniennes des premières communautés chrétiennes, rajeuni, approfondi et réanimé leur vie liturgique, ont exercé une influence décisive sur le reste du monde chrétien (que ce soit celui où les collusions

2. *Cf. entre autres, R.P. Chenu :* L'Eglise dans le Temps, *Ed. du Cerf, 1964.*

de l'Eglise établie, et de sa doctrine sociale avec les pouvoirs forts n'ont guère freiné l'apostasie de masses[3], ou encore celui où les missionnaires européens ont été débordés par l'émancipation des peuples colonisés; que ce soit celui qui de tout temps est affronté aux autres mouvements sociaux et au règne du capitalisme, ou enfin celui des pays de l'Est, où l'Eglise a dû s'accommoder des régimes socialistes au bénéfice d'une vitalité plus profonde peut-être), Paul VI a été successivement aux côtés de Pie XI et de Pie XII pour voir naître l'action catholique ouvrière (et ce n'est pas par hasard qu'il a nommé cardinal le fondateur de la J.O.C., Cardjn). Il a été témoin de la genèse de la Mission de France, ou de la Mission de Paris. Jean XXIII également, élu grâce surtout aux cardinaux français, fut aux premières loges à la nonciature de Paris. « Que pensez-vous de la condamnation des prêtres ouvriers ? » lui demanda-t-on quand il fut nommé patriarche du Siège de Venise. « Que je suis parti au bon moment ! », répondit-il. Le retentissement de la recherche de Teilhard de Chardin ne doit pas masquer l'influence considérable des théologiens français, comme les Pères Chenu, de Lubac, Congar, pour ne citer que les plus éminents, qui furent intimement mêlés, eux et leurs disciples, à l'élan missionnaire de l'action catholique ouvrière, de la Mission de France, de la Mission de Paris et des prêtres ouvriers. Certains d'entre eux, on le sait, furent durement pénalisés au moment de l'interdiction de 1954. Il est donc certain que l'influence de l'Eglise de France a été déterminante dans l'aggiornamento entrepris par le Concile, et le rôle de ses théologiens y fut très important.

Le 13 novembre, le Concile donnait à la décision de l'épiscopat français une amplitude à l'échelle de l'Eglise mondiale. 2.016 votes approuvaient explicitement la possibilité pour les prêtres de travailler avec les ouvriers, contre 84 votes négatifs et 20 bulletins nuls. « Le prêtre peut exercer son ministère paroissial ou supra-paroissial en se consacrant soit à la recherche soit à l'enseignement, soit au travail manuel en participant à la vie des ouvriers moyennant l'approbation de ses supérieurs ». Les mêmes prélats français qui venaient d'accorder cette autorisation sous certaines conditions, et en particulier Mgr Marty, archevêque de Reims, qui a succédé au Cardinal Liénart, comme supérieur de la Mission de France, ont préparé et soutenu activement les innova-

3. *Cf. par ex. la démarche de l'abbé Inaki, de Azpiazu, prêtre basque espagnol auprès de la Commission romaine pour la réforme du Droit canon, dont* Le Monde *du 2 décembre 1965 a publié l'essentiel.*

Cf. également la déclaration de Monseigneur Rupp, évêque de Monaco et ancien évêque auxiliaire de Paris, au retour d'un voyage en Arménie soviétique et en Russie : « Au cours de mon voyage, je n'ai entendu aucun prêtre catholique, orthodoxe ou aumônier me dire que la situation est désespérée comme on l'entend si souvent dire en France ». Le Monde du 19 novembre *1965.*

tions du schéma conciliaire, sanctionnées par ce vote massif. Qu'il y ait des liaisons directes ou indirectes, dans le contexte que je viens de décrire brièvement, une réponse éclatante a été donnée à la lettre au Concile des 15 prêtres ouvriers (publié dans *La Nouvelle Critique*, janvier 1963) qui constituent le noyau resté au travail dont je parlais plus haut. Cette lettre avait d'ailleurs suscité à leurs auteurs des réponses très sympathiques d'un certain nombre d'évêques. Sa publication dans la presse, dans *Le Monde* en particulier, sur l'initiative de certains signataires, avait quelque peu chagriné la Commission épiscopale chargée de ces questions. Il est compréhensible que l'épiscopat veuille rester maître de sa stratégie, dans les conditions complexes de l'église nationale et internationale, et qu'il ait redouté de compromettre son effort au plan de l'Eglise universelle. Il est également de tradition que l'Eglise, par la voie des instances romaines ou conciliaires, préfère s'engager pour ou contre des positions prises d'abord par des évêques dans le territoire placé sous leur juridiction. Cette tradition vient d'être confirmée par l'explication que la Commission, chargée de la refonte du schéma sur les prêtres, a donnée de son refus de supprimer l'allusion au travail manuel et au partage de la condition ouvrière. En effet, 368 pères auraient sollicité la suppression de ces termes dans le schéma en révision. Ce genre d'apostolat, a argué la Commission, existe déjà « dans quelques nations tant de l'Eglise latine que des Eglises orientales ». Elle a accepté une légère atténuation du premier texte voté le 13 novembre, en introduisant la formule : « là où cela paraîtrait expédient, avec l'approbation de l'autorité compétente ». Le nouveau scrutin du 2 décembre n'a provoqué que 38 « non placet », tandis que l'ensemble du schéma dans lequel était inséré ce texte sur le travail manuel et le partage de la condition ouvrière n'en suscitait plus que 11 seulement. Ce scrutin est le dernier avant celui de la promulgation, le 7 décembre[4].

Réflexions sur les deux démarches de la hiérarchie

Il est encore prématuré de procéder à une analyse quelque peu fouillée et documentée de ces démarches complémentaires de la hiérarchie catholique. Sur le plan français, un énorme et

4. L'allusion semble se référer à l'approbation donnée en juillet 1965 par le cardinal Maximos IV, patriarche grec melchite à la « Société des Compagnons de Jésus Charpentier », qui compte des prêtres au travail et des futurs prêtres. Déjà en 1964, le synode melchite avait déclaré : « certains laïcs pieux ont demandé à être agrégés au clergé et à recevoir l'ordination sacerdotale tout en restant dans leur vie de travail ordinaire. Rien n'empêche en principe cette ordination, à condition que l'évêque du lieu juge de leur aptitude aux ordres sacrés et du bien résultant de cette situation dans les milieux où ils se trouvent ».

difficile travail est encore nécessaire pour dégager avec assez de netteté les racines religieuses et sociologiques du mouvement des prêtres ouvriers, les cheminements dialectiques souterrains de l'immense effort d'ajustement théorique et pratique de l'Eglise au monde ouvrier, et plus largement au monde technique, et par conséquent d'en prévoir les évolutions et implications culturelles, socio-économiques et politiques.

A plus forte raison, faut-il se garder de jugements ou de prévisions sommaires à l'échelle de l'Eglise mondiale, dans l'extraordinaire brassage de races et de civilisations, dans lequel l'Eglise a pris conscience de ses conditionnements géographiques, historiques et économiques, et des problèmes de sa présence au cœur d'une humanité en gestation douloureuse d'une mutation sans précédent. Peu à peu, les documents officiels de Vatican II seront publiés. Nous ne connaissons encore que ceux des trois premières sessions. Les informations sur la phase la plus décisive qui s'achève restent encore fragmentaires. Pour ceux au moins qui n'ont pas été mêlés intimement aux débats, elles se limitent aux informations de la presse. Des confrontations entre les textes officiels et les textes préparatoires ou projets, éclaireront l'orientation des débats. Des commentaires, des directives d'application, des interprétations diverses surgiront, soit par le soin des pères eux-mêmes s'adressant aux fidèles de leurs diocèses, soit par le soin de leurs théologiens informés. Des initiatives naîtront dans divers pays. Les remaniements importants introduits dans les mécanismes de gouvernement et de consultation de l'Eglise donneront peu à peu leurs fruits. Les répercussions du Concile sur le comportement des églises orthodoxes ou protestantes, du monde juif ou même des mouvements athées viendront plus nettement à la lumière.

Il faut donc se contenter pour le moment de dégager certaines lignes de force du Concile. Déjà, avec beaucoup de pénétration et d'objectivité, et sur l'appui d'une documentation précise et sûre, Antoine Casanova s'y est employé dans *La Nouvelle Critique* et dans *Recherches Internationales*.

Un vieux curé du diocèse de Versailles me racontait, il y a plus de trente ans, que son évêque s'efforçait depuis longtemps de le déplacer de sa paroisse, malgré son inamovibilité canonique. Le curé défendait pied à pied les arguments qui lui paraissaient militer en faveur de son maintien. A bout de raisons, l'évêque prit un air grave et inspiré, puis lui dit lentement : « Mon fils, j'ai beaucoup prié Dieu de m'éclairer sur ce point, et je vous assure, c'est le Saint Esprit qui me suggère de vous demander de changer de paroisse ». « Le Saint Esprit, Monseigneur, (on ne disait pas encore Excellence à l'époque), rétorqua le curé, je viens de le rencontrer dans l'escalier ». Et il s'en fut vers ses ouailles, lais-

sant pantois son évêque. Il venait en effet de croiser aux approches du bureau épiscopal la châtelaine de sa paroisse, grande bienfaitrice de l'évêché, qui déployait des efforts persévérants pour débarquer son curé.

L'anecdote n'est pas pour impressionner un théologien, qui enseigne depuis longtemps que la cause première ne supprime pas les causes secondes[5]. Mais elle permet d'illustrer de façon savoureuse ce fait que l'initiative de l'épiscopat français, et l'amplitude qu'elle a trouvée dans le vote du Concile sont des phénomènes qui ne surgissent pas du néant, dans un univers abstrait, ou spirituel chimiquement pur. Je l'ai montré brièvement en ce qui concerne le problème en France. L'initiative des autorités est souvent d'approuver, ou de contrôler des initiatives qui jaillissent d'en bas, du plus profond du peuple chrétien en osmose quotidienne, et en affrontement perpétuel avec le monde tout court. Il serait facile d'illustrer ce point par d'innombrables faits de l'histoire de l'action catholique ouvrière, de la Mission ouvrière ou des prêtres ouvriers. Des évêques le reconnaîtraient volontiers se disant surtout des « sur-veillants » (épiscopein) ou des pasteurs, qui coordonnent, orientent ou canalisent les activités religieuses de leurs peuples. C'est toute la thèse théologique de l'action de l'esprit de Dieu dans les membres de la communauté chrétienne qui se place ici et que le Concile se devait d'aborder.

Il en est de même en effet pour le Concile, qui est autant un point d'aboutissement d'un prodigieux effort de mutation interne en présence du monde moderne, de ses acquisitions scientifiques et techniques, et de ses luttes économiques et politiques qu'un point de départ. Il s'agit vraiment, comme l'a dit Jean XXIII en le convoquant, d'un « aggiornamento », *d'une mise à jour*, qui se voulait d'abord essentiellement pastorale, mais ne pouvait pas éviter une mise à jour théorique, y compris de ses positions sur les sources de la révélation.

---

5. *Bien que la pression des gouvernements soit moins apparente qu'elle ne l'a été sur les Conciles du passé, notre anecdote eût pu se traduire par un fait qui peut être significatif. Un certain nombre de pères du Concile semblent avoir été quelque peu scandalisés par la violente contestation que les cardinaux américains Spellmann et Shehan viennent d'opposer, avec huit autres évêques, au chapitre concernant la guerre dans le schéma 13. Ce chapitre déclare que « la guerre totale dépasse de beaucoup la limite » de la légitime défense et ajoute : « Tout acte belliqueux tendant sans discrimination à la destruction de villes entières ou de vastes régions avec leurs habitants, est un crime contre Dieu et contre l'homme lui-même, et doit être condamné fermement et sans exception ». J'ignore les arguments théologiques employés par le cardinal Spellmann contre ces textes, mais chacun sait qu'il est l'aumônier général de l'armée américaine engagée au Vietnam.*

Jamais Concile ne fut placé dans pareille conjoncture de mise en question de l'Eglise, non pas simplement de l'Eglise Romaine par des hérésies ou des schismes plus ou moins étendus, mais par une révolution radicale de l'humanité. « Celle-ci est en train de lâcher les dernières amarres du néolithique », disait l'abbé Breuil. Elle passe du stade de sa préhistoire à son stade historique, avait déjà dit Marx. Révolution radicale, parce qu'elle atteint les racines les plus profondes de la société humaine, dans la production et la reproduction à la fois de sa vie biologique et physiologique, de sa vie économique, sociale et politique, et des conceptions qu'elle en tire. Pour la première fois, elle est acculée à s'organiser comme humanité à l'échelle de son habitat terrestre — ou de se détruire. Crise gigantesque de puberté, dans les contradictions sanglantes entre ceux qui s'accrochent aux privilèges du passé et du présent, ceux qui « entrent dans l'avenir à reculons », et les forces de progrès et d'émancipation de l'ensemble des sociétés humaines. Or l'athéisme imprègne cet immense effort, non plus un antithéisme s'attaquant aux imageries et superstitions accumulées, mais un athéisme, au sens étymologique, qui n'éprouve plus le besoin de Dieu. L'Eglise ne peut pas se laisser reléguer dans un ghetto en marge de la civilisation en travail. C'est le thème des conditions de sa présence dans le monde moderne qui semble être le plus essentiel dans les travaux du Concile. Or cette présence ne peut plus se reconquérir par une stratégie défensive, ou par des condamnations du type du Syllabus. Les vieux « carabiniers », comme s'est intitulé lui-même le cardinal Ottaviani dans une conférence de presse, sont dépassés par les événements. Les positions du « constantinisme » séculaire semblent être abandonnées. Il ne sert même plus à rien de condamner l'athéisme, affirme le Cardinal Koenig. Et Paul VI lui-même déclare que « le concile ne portera aucune condamnation contre qui que ce soit et n'aura que des sentiments de bonté. » Il semble en effet que la formule traditionnelle « anathema sit » qui se répète à tous les paragraphes des actes des anciens conciles ait disparu.

Le Concile, avec des pointes d'audace dans certaines avancées, des piétinements ou des reculs relatifs sur d'autres, se situe dans une perspective, qui était déjà celle de la patrologie grecque, rénovée par des théologiens contemporains, et étoffée en langage scientifique et évolutionniste moderne, par exemple par Teilhard de Chardin, pour ne citer que le penseur le plus en vogue, de « récapitulation » du monde avec ses véritables valeurs humaines dans le Christ, Homme Dieu, dont l'Eglise n'est que le corps vivant, souffrant et militant sur cette terre et glorieux dans le Royaume de Dieu définitif : « Ayons donc le courage de reconduire à leurs vraies sources qui sont chrétiennes, proclamait le

Cardinal Koenig, ces valeurs morales qui sont la solidarité, la fraternité, la socialisation. Montrons que *le vrai socialisme*, c'est le christianisme intégralement vécu dans le juste partage des biens et l'égalité fondamentale... » Et l'on comprend mieux dès lors le souci de Paul VI et d'un certain nombre de pères d'essayer de se dépouiller des apparences de la richesse et du pouvoir, pour redevenir l'Eglise des pauvres aux yeux des travailleurs et des peuples économiquement sous-développés ou opprimés.

Ces perspectives ouvrent un champ nouveau à une analyse marxiste précise tant au niveau des implications théoriques mises en jeu par les chrétiens qu'à celui des comportements sociaux et politiques, dans un approfondissement de sa méthode critique propre. Elles n'empêchent pas d'accepter ou d'intensifier le dialogue, loin des anathèmes, pour reprendre l'expression de Garaudy, dans la ligne de coopération efficace avec les forces vives du christianisme et de confrontation loyale des positions théoriques respectives.

Il est important par exemple pour le marxiste d'essayer de mieux « comprendre » la démarche du prêtre ouvrier. Sans doute peut-il se contenter du premier réflexe de ce militant ouvrier, à l'annonce de la décision épiscopale : « Qu'ils y viennent au boulot, on n'y voit pas d'inconvénient. Il faudra d'abord qu'on leur apprenne à « bosser »... puis on verra bien s'ils sont avec nous dans la lutte, ou s'ils se mettent contre nous ou en dehors ». « C'est pas eux qui vont nous convertir en « bossant » avec nous, disait un autre, mais c'est nous qui les convertirons. Et c'est autant de gagné pour la lutte ! » Mais ce n'est sans doute pas si simple, ni pour le marxiste, ni à plus forte raison, pour le chrétien.

1. Il faut se rendre compte que, sauf exceptions toujours possibles, le prêtre qui obtient de s'immerger sans conditions dans la vie ouvrière véritable est un homme de foi profonde. Quels sont les étais rationnels de cette foi ? Peu importe. Il peut en être arrivé au stade de savants croyants, qui parviennent à surmonter le déphasage entre les conceptions ou les philosophies du passé, qui ont longtemps servi de supports à l'expression de la foi, et les conceptions scientifiques contemporaines. Les preuves apologétiques accumulées au cours des études philosophiques et théologiques ne sont peut-être plus guère péremptoires à ses yeux. Sa foi n'adhère probablement plus à toutes les images anthropologiques ou mythiques entre autres à ce Dieu, vertébré gazeux, dont se gaussaient les rationalistes au début du siècle. Il est vrai qu'elles ont encore leur force dans certaines couches de croyants, aussi bien dans les pays de l'Est que dans nos villages de France. Mais la foi de ce prêtre est vivante. Son contenu

n'est pas une abstraction : il est la véritable Réalité, à ses yeux, plus réelle expérimentalement, que le monde des apparences, ou des signes, des voies et moyens de Dieu. Il est une Présence vivante. L'intimité avec le Dieu Trinité, Père, Fils et Esprit est de tous les instants, avec le Christ surtout, et la Vierge, et elle peut être plus intense qu'avec tout autre être humain. Cette intimité est exigeante sur le plan de l'amour fraternel concret, tel qu'il en médite quotidiennement les impératifs dans l'évangile et Saint Paul. Elle peut le conduire à l'héroïsme. L'expérience commune de ceux qui croyaient au ciel, et ceux qui n'y croyaient pas, n'est pas si loin. Elle est encore actuelle, comme nous pourrions le démontrer, si c'était l'objet de ces réflexions.

2. C'est d'abord cet amour concret du Christ et de ses frères qui le pousse à assumer toutes leurs conditions de vie réelle, pour les sauver matériellement, moralement et spirituellement. Evidemment, d'autres conditions psychologiques ou sociologiques viendront enrober et influencer cette démarche fondamentale : selon qu'il est lui-même d'origine bourgeoise et qu'il supporte mal comme une contradiction permanente l'âpreté au gain, l'égoïsme, le conformisme de son milieu d'origine (d'anciens patrons ou fils et frères d'industriels se sont faits prêtres ouvriers); selon qu'il est d'origine ouvrière ou a été ouvrier avant d'entrer dans les ordres; selon qu'il est de tempérament actif, organisateur militant, ou plus contemplatif et amoureux d'une vie simple (il y a la tradition de François d'Assise et de Charles de Foucault, comme il y a celle de Dominique, de Thomas d'Aquin et de Bonaventure), selon qu'il a plus ou moins souffert d'être cantonné dans les activités paroissiales traditionnelles, de messes à dire devant des églises vides ou devant une poignée de dévotes, de catéchismes à des enfants ou d'œuvres paroissiales, qui retiennent à peine des adolescents et n'accrochent pas les adultes, ce « tonneau des Danaïdes » de l'apostolat...

3. La première découverte dans le milieu de travail, c'est sa rudesse, sa franchise de langage, sa solidarité, son apathie ou au contraire ses luttes violentes, et surtout son matérialisme de fait, son éloignement de toute préoccupation religieuse, sauf parfois, épisodiquement, le problème de savoir comment aborder le curé qui fait des difficultés dans des histoires de mariage, ou de première communion : « Toi qui t'y connais, tu ne crois pas qu'en lui offrant de l'argent ?... »

Il découvre surtout qu'il n'a que faire dans ce milieu de son bagage intellectuel ou spirituel, sauf la valeur personnelle qu'il peut estimer donner intérieurement à sa propre vie spirituelle, et la qualité de l'aide humaine qu'il peut apporter à ses camarades sur le plan professionnel ou celui de la lutte pour de meilleures conditions de vie.

4. A cette étape, il peut bifurquer selon le milieu même du travail dans lequel il est plongé. Il peut être préoccupé surtout d'animer d'autres militants ouvriers chrétiens, dans son atelier ou au dehors, et de fonder un noyau ou une petite communauté chrétienne, auxquels il apporte la force de son témoignage personnel. Il semble que cette préoccupation viendra d'autant plus spontanément qu'il est plus isolé dans des milieux de travail de petits ateliers ou de petites usines. Dans les milieux industriels, à forte activité ouvrière, très vite il est acculé à prendre position : démarches auprès du patron, signatures, distribution de tracts, adhésion au syndicat, élections de délégués, grèves... Son abstention ne peut pas être comprise par les militants. Où s'arrêter dans ces engagements en chaîne ? Et sa découverte de n'avoir rien à apporter au milieu d'adoption s'approfondit en découverte qu'il a tout à apprendre des militants : de leur générosité sans arrière-pensée, de leur sens des responsabilités, de leur dynamisme dans l'action. Il se peut d'ailleurs que celui qui, par suite de circonstances, s'est orienté dans l'animation de petits noyaux chrétiens (interentreprises, quartiers, ...) réussisse à les constituer : très vite le noyau est lui-même confronté aux mêmes problèmes que ceux des militants ouvriers. En outre, il se trouve en difficultés avec les paroisses traditionnelles.

5. Inévitablement, à un moment donné, chez les plus conscients, se posent les questions fondamentales du sens de leur christianisme, et de leur sacerdoce. La question du célibat que le Concile a posée avec acuité, dans l'axe de la présence de l'Eglise dans le monde, surtout en Amérique du Sud, n'est pas la question majeure, dans ces perspectives. C'est dans la plus grande profondeur que se posent finalement les questions fondamentales de la religion et de la foi, celles de l'espérance et de la charité théologales. Les sociétés humaines, par les voies douloureuses de la lutte des classes, et de l'aménagement des « rapports sociaux de production » arrivent-elles au stade où Teilhard de Chardin affirmait qu'on pouvait entrevoir la perspective d'un salut « en avant », disons vers le maximum vital pour tous, conjuguée avec l'ancienne perspective du salut par et vers « en haut » ? C'est l'interprétation que donnent des théologiens du schéma 13, comme le P. Chenu, par exemple dans une conférence toute récente au Centre de documentation hollandais, à Rome. L'histoire est « consubstantielle » au christianisme. « La construction du monde est réintégrée dans l'économie du salut. Par et dans l'homme la grâce est chez elle dans le monde, corps agrandi de l'homme. L'événement est le point d'impact de la grâce... L'évangélisation est d'un autre ordre que la civilisation. Mais les valeurs profanes sont des pierres d'attente. Sous peine de mystification, ces deux espérances (l'espérance terrestre et l'espérance chré-

tienne) embrayent l'une sur l'autre, la seconde nourrissant la première »[6].

Tout le problème est de savoir si la civilisation en gestation ne se suffit pas d'elle-même dans la conscience d'une grande partie de l'humanité, parce qu'elle n'éprouve pas le besoin de l'autre, ni au plan de l'explication du monde, ni à celui de la pratique; parce qu'elle expérimente que la religion est précisément la reconnaissance de l'homme par un détour, par une médiation surajoutée à la nature *auf einem Umweg durch einem mitter... ?*[7] L'humanité n'a pas fini d'en débattre, à plus forte raison de résoudre le problème. En attendant, de bons bouts de chemin peuvent être faits de concert, dans la loyauté et l'efficacité, entre marxistes et chrétiens soucieux de l'avancée humaine sur tous les plans. « Hommes, soyez des hommes, et Dieu sera Dieu » proclamait déjà Thomas Munzer.

FRANÇOIS DESFLANDRES

6. Le Monde, *24 septembre 1965.*
7. *K. Marx :* Question Juive, *I, 1.1.583. Œuvre pré-marxiste, il est vrai, et je m'en excuse auprès de Louis Althusser de citer le premier texte qui me vient en mémoire.*

« La Mise à Mort »

Le miroir où je me regarde
N'a ni la transparence du ciel entre les pins
Ni le flou de l'eau frileuse.

Il est ton roman qui me lie
Tant que je m'y perds
Pour m'y retrouver davantage.

Miroir, je m'y regarde et je ne m'y regarde pas,
J'y plonge,
Et m'y roule comme dans la mer,
Et m'y déroule,
Et me dénoue de tant de choses tues.

Miroir de tes mots
Cachés si longtemps qu'on ne les avait jamais sus,
Muets pour nous,
Tes camarades,
Pour Fougère et pour toi peut-être,

Blottis comme au fond d'une grotte,
Collés aux stries comme une lèpre,
Qui oserait les prononcer ?

Comme s'il n'était pas convenable
Pour un écrivain célèbre,
Pour un membre éminent du Comité Central
De crever la peau des choses !

Mentir vrai,
Rompre le corset du manichéisme.
S'arracher à la glu de l'utopie
Sans garantie de certitude inébranlable,
De lendemains consolants,
De paradis au futur
Qui délassent du présent.

Tu as ouvert la carapace comme avec un bistouri
De poète et de médecin.
Ronde de sang et d'azur
Dédale de folie qui fait perdre la tête,
Luna park où je cours après moi-même.
Sans reflet objectif, saurai-je encore qui je suis ?

Alfred, Anthoine,
Qui nommer ?
Le même et l'autre ?

Tes mots sont une délivrance,
Une jeunesse retrouvée
Mots de vingt ans, riches d'un long apprentissage
Plus vrais, meilleurs,

Comme un sourire d'Eluard après la mort de Nusch.

Staline n'a pas toujours raison.
Ah qu'il a fallu de temps et de secrète maladie
Pour savoir accepter le paradis perdu !
Pour apprendre le relatif,
Pas à pas,
Comme un vieil enfant,
En convalescent.

Tes mots, tant attendus, qu'on ne savait pas dire,
Danse de rêve et de réalité,
De raison et de déraison,
Mots de vie qui ne trichent pas.

Les grottes innommables ne sont plus défendues.
S'y perdre n'est plus interdit.

Même la Jalousie :
Non plus traquée, ni expiée
Comme une survivance honteuse

La jalousie revendiquée,
L'envers d'un amour jamais trop !

Jamais trop de l'amour dans un monde de mort
Hiroshima — Nevers.
-- Les cheveux repoussent
-- Je sors de la cave
-- Je pars en bicyclette sur les routes de France.

Camarade de confiance,
Ces poèmes de vie pendant la Résistance
De la lutte dans la nuit et des lointains espérés...
Mentir vrai, c'est cela aussi.

Tant d'années, tant de déchirures
Ne nient pas la nécessité du combat.
Les papiers clandestins de mille neuf cent quarante
Ne nient pas l'horreur de mourir.

Le même et l'autre, sans rien refuser,
L'hiver et l'été comme se mêlent les saisons,
Et le cri de la Mise à Mort
Dans l'apprentissage à refaire d'une vie jamais renoncée.

JEANNETTE COLOMBEL

Jacques Kahn

Comment devenir milliardaire en payant de moins en moins d'impôts

Pourquoi, oui, pourquoi la politique fiscale du Pouvoir à l'égard des très grandes sociétés me faisait-elle irrésistiblement penser à *Tartuffe* ? Je me suis longtemps posé la question. La réponse a fini par s'imposer. C'est qu'il est dit dans la dernière scène de *Tartuffe :*

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

Voici enfin la vérité : la monarchie gaulliste est si soucieuse d'éviter aux dirigeants des grandes sociétés de capitaux la désagréable situation de fraudeurs, qu'elle a inscrit en leur faveur dans le Code des impôts suffisamment de dispositions pour que désormais la quasi-totalité de leurs profits échappe *légalement* à tout prélèvement fiscal.

Où l'on admire la justice distributive de la Providence gaulliste

Sereine incarnation de la justice, le système gaulliste évite à la majorité des contribuables la tentation de frauder le fisc. Providence de l'ordre établi, il sait diversifier ses méthodes et, tendant à un but unique, il adapte ses moyens à la situation acquise de chacun. Aux salariés (comme aussi aux médecins conventionnés, dont tous les actes sont enregistrés, ce qui ne les empêche pas d'être imposés au plein tarif des non salariés) la fraude est interdite puisque *tous leurs gains, automatiquement, sont déclarés.* Aux non salariés de condition modeste, artisans, petits commerçants ou membres des professions libérales, il retire (ce qui n'est pas le cas des plus gros possédants imposés au « bénéfice réel ») la possibilité de frauder, en leur appliquant de sévères forfaits, suffisamment lourds pour que leurs bénéfices éventuels soient d'autant plus frappés que l'intéressé est, par sa situation sociale, plus proche du salariat. A l'autre pôle de la société, la méthode est inverse : les plus puissantes sociétés de

capitaux jouissent d'un tel arsenal de privilèges que la substantifique moëlle de leurs profits est *légalement* exonérée d'impôt.

La pratique s'est chargée de prouver l'excellence de ce mécanisme. Les chiffres sont là.

Où l'on voit que les princes peuvent se succéder sans que les desseins d'En-haut en soient compromis

Le premier budget du septennat gaulliste fut celui de 1959, promulgué le 30 décembre 1958 par ordonnance du général-président. L'impôt sur les sociétés y figurait pour 5,64 milliards de francs lourds, soit 11 % des recettes fiscales de l'Etat. C'était fort peu.

Le ministre des Finances du général était alors M. Pinay, qui s'etait, bien avant l'instauration de la monarchie gaulliste, illustré déjà par cette maxime : « *On ne pénalise pas le capital* ». Les grandes sociétés, donc, bénéficiaires directes de 40 % des dépenses budgétaires sous forme de commandes, passées, dit la Cour des Comptes, à des « monopoles de fait », les grandes sociétés, bénéficiaires indirectes de l'ensemble du budget public, ne payaient, dans la première loi de finances gaulliste, que 11 % des recettes fiscales.

Peu de temps après, M. Pinay quitta le gouvernement. Les naïfs, qui s'étaient imaginés que la politique financière du régime tient à un ministre, se trompaient fort, la suite allait le montrer. Car la Providence, incarnée par le général et par son système, continuait de veiller. Les ministres changent, la prééminence du grand capital, anonyme et tout puissant, subsiste. Le général le montra bien en appelant au ministère M. Baumgartner, gendre de feu Mercier, magnat de l'électricité et du pétrole; puis, lorsque M. Baumgartner quitta le service de l'Etat pour devenir d'emblée administrateur de la société Schneider et président-directeur général du trust Rhône-Poulenc, qui détient le monopole absolu des textiles artificiels et synthétiques et qui est, par l'importance de ses capitaux, la plus grosse société privée de France, le général choisit M. Valéry Giscard d'Estaing qui, pour être âgée de moins de 40 ans, n'en était pas moins le représentant d'une dynastie célèbre : son papa, aujourd'hui président de la société du tunnel sous le Mont Blanc, est l'ancien président de la compagnie Thomson-Houston et son grand-papa fut l'un des dirigeants de la banque de l'Indochine. La Providence gaulliste, toujours elle, élut (fi du corps électoral, attribut vulgaire des Républiques, où les manants étaient parvenus à faire admettre que les ministres seraient recrutés parmi les parlementaires), la Providence gaulliste, donc, élut par décision d'En-haut l'ancien directeur général de la banque Rothschild, M. Pompidou, comme premier ministre. Impartiale, la Providence peupla de représen-

tants directs de *toutes* les banques d'affaires et des plus grandes firmes non seulement le Conseil des ministres mais tous les postes-clés de l'Etat.

La Providence, c'est connu, a de la suite dans les idées. Elle s'en vante. C'est même son principal argument télévisé. Elle appelle cela « stabilité ». Au profit de qui ? La télévision est muette là-dessus, mais les chiffres vont nous le dire.

Le dernier budget du septennat, celui de 1966, prévoit que l'impôt sur les sociétés rapportera l'an prochain 7,94 milliards de francs nouveaux, ce qui représentera seulement 8 % des recettes fiscales de l'Etat.

On dira qu'entre le budget de 1959 et celui de 1966 le produit de l'impôt sur les sociétés sera tout de même passé de 5,64 à 7,94 milliards, soit une majoration de 40 % en francs courants. Oui, mais entre-temps le coût de la vie a augmenté bien plus vite; le franc dit nouveau de 1965 ne vaut guère que les deux tiers du franc lourd de 1958. Dans le même temps, les chiffres d'affaires des grandes sociétés et le volume de leurs profits se sont considérablement accrus. En francs courants, par exemple, le rendement des impôts indirects, qui reflète à la fois la hausse des prix et le mouvement des affaires, a pratiquement doublé en sept ans. Encore les impôts indirects n'atteignent-ils pas les exportations, dont l'importance dans le chiffre d'affaires des sociétés et comme source de leurs profits a beaucoup augmenté depuis 1958. Il n'y a aucun doute (les meilleurs sondages sont significatifs à cet égard) que les profits réels des sociétés de capitaux ont plus que doublé, en francs courants, sous le pouvoir gaulliste.

En l'espace d'un septennat, donc, les sociétés, que l'impôt ne faisait déjà qu'égratigner à peine, en sont arrivées maintenant à payer en moyenne 30 % *de moins* d'impôt par milliard de profits. Et la diminution du taux effectif de l'impôt a été encore plus sensible pour les firmes géantes.

Où le déserteur de l'impôt se voit promu grand serviteur de la patrie

Comment le pouvoir gaulliste est-il parvenu à cet extraordinaire résultat que les principaux privilégiés de notre temps paient *de moins en moins d'impôt* à mesure que s'accroissent leur richesse et leur puissance ?

Officiellement, les sociétés de capitaux, quelle que soit leur taille, sont soumises à la fiscalité selon un taux uniforme : 50 % du montant de leurs bénéfices. Toute l'astuce technique réside en ce que le *bénéfice imposable* est sans rapport avec les *profits réels.*

Les sociétés de capitaux ne paient pratiquement pas d'impôt parce que, dans leur part majeure, leurs profits réels ne consti-

tuent pas des bénéfices imposables au sens de la loi, établie sur mesures.

Commençons par l'exemple le plus banal. Tout dirigeant de société s'attribue un « salaire », pratique interdite à l'artisan ou au petit commerçant, qui ne peuvent même pas déduire un salaire pour le travail que leur femme effectue dans l'entreprise familiale. L'heureux dirigeant de la société au contraire, a le droit de percevoir un « salaire » et ce « salaire » n'est jamais inférieur, si la firme est notable, à plusieurs millions d'anciens francs par mois. L'un des directeurs adjoints d'une société commerciale fort moyenne, évincé par ses partenaires, eut la naïveté récemment de porter plainte devant les prud'hommes, en revendiquant une indemnité proportionnelle au « salaire » mensuel de trois millions d'anciens francs qui lui était alloué. Et comme l'on se récriait sur l'importance de la somme : « Mais, dit-il, le directeur général touche bien huit millions (d'anciens francs) par mois... » Allocation fort modeste en comparaison de ce qui se fait dans les sociétés de plus grand renom. Ces faux salaires, bien entendu, sont prélevés en réalité sur les profits. Le bénéfice net (imposable) est réduit d'autant.

Les dépenses somptuaires imputées sur les frais généraux viennent, elles aussi, en déduction des bénéfices avoués. Exemple : une société lyonnaise a passé en frais généraux les billets d'avion de ses invités, conviés à assister à ses frais à une représentation d'opéra à Paris...

Mais ces pratiques courantes sont, si l'on ose dire, procédés de l'âge manufacturier. La légalité gaulliste fait mieux, et à une tout autre échelle.

Le système gaulliste a maintenu la règle d'or qu'exprimait le bon M. Pinay : « *On ne pénalise pas le capital* ». La nouvelle monarchie a proclamé, complémentairement, cette maxime, formulée par M. Pompidou : « *Il n'y a rien de plus nuisible à toutes les classes sociales que de déclarer la guerre aux bénéfices des sociétés* ».

La fiscalité gaulliste prétend s'inspirer d'un syllogisme dont le prédicat est assez général pour n'être mis en doute par personne : l'investissement productif fait la richesse de la nation. Par quel maillon truqué le syllogisme parvient-il à la conclusion que tout profit, dès lors qu'il est réalisé par une firme (privée) multimilliardaire, doit être assimilé à l'intérêt national et, comme tel, être exonéré d'impôt ? Par l'assimilation hardie des profits exonérés d'impôt à... l'investissement productif. C'est dans ce chaînon du raisonnement (ce moyen terme), fait d'affirmation abusive, que réside l'une des plus belles escroqueries du gaullisme.

Si seulement on appliquait à la recherche des investissements *réellement* stimulants pour l'économie nationale (et ce devra

être une des tâches d'une démocratie véritable) une part, serait-elle seulement aujourd'hui la dix-millième partie, de l'ingéniosité que les hommes d'affaires placés sous le règne gaulliste à la tête de l'Etat déploient pour accroître (les spécialistes disent « maximiser ») les profits du grand capital privé (monopoliste), il serait aisé de montrer que les investissements les plus « productifs » pour la nation, dans l'immédiat et plus encore à terme, ne peuvent être réalisés avec une ampleur conforme aux exigences de notre époque, dans un pays de la taille et de la structure actuelle de la France, que par un Etat véritablement démocratique, représentatif de la nation et s'appuyant sur l'initiative des travailleurs, ce qui constitue la condition indispensable pour limiter la nocivité des plus grands intérêts privés et leur ruineuse voracité.

Quel investissement serait, à l'échéance de quelques années, plus productif que l'Education nationale, sacrifiée par le pouvoir gaulliste à la soif de profits immédiats et à un obscurantisme de caste ?

Quant à la recherche, si décisive elle aussi, l'expérience n'a-t-elle pas prouvé que la croissance des profits monopolistes, tout au moins dans les conditions propres à notre pays et à l'échelle limitée de nos ressources, ne l'a pas empêchée d'être dépourvue des moyens qu'une République authentique, au contraire, aurait pu lui attribuer parce qu'une telle République aurait en vue l'intérêt supérieur de la nation et non la fausse conception d'une « rentabilité » étroite et mal comprise, puisque subordonnée à la concurrence immédiate entre quelques oligopoles ?

Pour ce qui est des investissements considérés comme productifs au sens le plus strictement capitaliste, n'est-il pas établi par l'expérience de vingt années (plus de trente ans pour la S.N.C.F.) qu'ils sont plus efficaces, plus élevés, plus amplement conçus, plus stables dans les industries nationalisées que dans les firmes privées mêmes les plus importantes, dont la taille et la cohésion (pour ne prendre en compte que ces facteurs physiques, sans entrer même dans d'autres considérations comme celle du gaspillage) ne sauraient atteindre celles du secteur public ?

Enfin, pour ne considérer que le seul secteur privé, aucun chercheur n'ignore que non seulement le taux de profit (lequel tend à décroître sur une longue période alors que la composition organique du capital tend à s'élever) mais même la masse des profits n'est pas le facteur unique de l'investissement productif; que, par exemple, une majoration générale des salaires accompagnée d'une réduction de la durée du travail, en élargissant les marchés de consommation tout en réduisant le taux de profit moyen, peut obliger les entrepreneurs à accroître leurs investisse-

ments *productifs* en les contraignant à réduire, en contrepartie, il est vrai, les emplois *improductifs* de leurs capitaux.

Rien de plus grossier, donc, que l'assimilation que le pouvoir gaulliste prétend établir entre les profits des sociétés privées et l'investissement productif.

L'intérêt national, à vrai dire, n'a rien à voir dans les faveurs fiscales accordées à l'accumulation des (très gros) capitaux. Mais, de même que sous l'ancien régime un homme de qualité savait tout sans avoir rien à apprendre, un milliardaire, sous la monarchie gaulliste, est par définition un bienfaiteur de la nation, dans la proportion même où il s'enrichit plus vite par le contrôle des capitaux qui, dans un autre régime, seraient effectivement si utiles au pays... à condition que le pays en disposât.

Où l'on compatira au déficit (heureusement artificiel) d'illustres et importantes sociétés

Le fin du fin, pour une firme privée (et c'est pratique courante pour les plus grandes) est de déterminer par avance, à la clôture de chaque exercice, en faisant ses comptes, quelle part (minime) de ses profits sera distribuée aux actionnaires, pour maintenir à un niveau suffisant la cotation et le placement de ses titres. Cette somme relativement faible (d'autant plus infime que la maison est plus puissante, ou que ses actions sont réservées à une plus petite élite, ce qui est le cas des holdings) constitue le bénéfice distribué. En fait, c'est à peu près à ce montant que se limite le bénéfice déclaré, dit « bénéfice net », seul passible d'impôt. Tout le reste des profits est camouflé. Légalement. C'est dans la détermination des procédés *officiels* grâce auxquels les profits échappent à l'impôt que l'Etat gaulliste déploie la fertilité de son esprit d'invention.

Les principaux motifs *légaux* d'exonération ont été énumérés par Lucien Salelles (Henri Delorme) dans son ouvrage sur *L'impôt à l'époque du capitalisme monopoliste d'Etat.* Au tout premier rang vient l'amortissement accéléré ou dégressif, qui permet de prélever avant bénéfices non seulement l'amortissement réel (correspondant à l'usure physique ou morale des moyens de production) mais une somme double ou triple, fictivement assimilée à l'amortissement. Cette possibilité se trouve encore étendue par les réévaluations d'actif, qui grossissent l'évaluation du matériel à amortir. Ensuite viennent les provisions en franchise d'impôt; sans oublier les procédés plus élémentaires déjà cités, qui consistent à attribuer aux dirigeants de faux « salaires » ou à inclure leurs dépenses somptuaires dans les frais généraux; à quoi s'ajoutent, enfin, les privilèges propres aux fusions, regroupements, opérations immobilières, etc.

Après quoi le ministre des Finances, au nom du monarque,

jouit du privilège régalien d'accorder *aux sociétés de son choix* un «agrément fiscal » qui les exonère de tel ou tel impôt, sans publication du nom des bénéficiaires ni justification... Si ces exonérations étaient justifiées par le bien public, qu'aurait-on à craindre de les attribuer au grand jour ? Seul le favoritisme a besoin du secret; la conjugaison des intérêts privés et de l'action de l'Etat, qui est la règle du régime, constitue la forme suprême (on n'ose pas dire : la plus moderne) du favoritisme.

En bref, à l'heure actuelle, un tiers des sociétés de capitaux ne payent aucun impôt sur leurs profits *parce qu'elles déclarent ne faire aucun bénéfice net* et se disent même « en déficit ».

Les statistiques confirment ainsi ce qu'une revue d'affaires révélait avec quelque candeur : les possibilités *légales* de camouflage des profits sont si étendues que la plupart des grandes firmes n'ont même pas besoin de les utiliser toutes et à plein. Dans l'arsenal gaulliste des exonérations, elles n'ont qu'à choisir.

Les sociétés qui se disent « en déficit » ne sont pas les moins puissantes. L'une des vingt premières sociétés industrielles de France, Pont-à-Mousson, est dans ce cas à chaque exercice. Ce qui ne l'empêche pas de continuer à exercer ses (fructueuses) activités.

Aucun partisan, aucun commerçant imposé au forfait, n'a la possibilité ni le droit de se dire « déficitaire ». Du moment qu'il ne ferme pas boutique il est présumé réaliser des bénéfices.

Les grandes sociétés de capitaux peuvent allègrement annoncer qu'elles sont en déficit : tout le monde sait qu'il s'agit d'une habileté comptable et que leurs profits réels n'en sont pas moins substantiels. Pour un peu, on les en admirerait. En tout cas, l'Etat les récompense en les exemptant d'impôt. Pourtant, dans leur cas, l'absence de « bénéfice net » déclaré prouve simplement qu'elles s'estiment financièrement assez fortes pour n'avoir pas besoin d'allécher de nouveaux actionnaires par une distribution de dividendes. L'enrichissement de leurs principaux dirigeants n'en est que plus rapide.

Où, dominant les doctrines, la charité gaulliste déborde (à l'égard de ses heureux bénéficiaires) toute limite, mais où l'on conviendra que chacun ne peut pas être milliardaire

L'Etat gaulliste semblait ainsi appliquer une doctrine, que de bons auteurs ont depuis longtemps mise en forme : tous les profits accumulés (on dirait populairement : mis de côté) doivent, selon cette thèse, être exonérés pour encourager « l'épargne » des firmes capitalistes. Quand bien même ces profits seraient directement gaspillés, et sans considérer que, dans tous les cas, le grand capital privé ainsi accumulé provient de l'exploi-

tation des ouvriers ou du pillage de la nation, l'évocation des vertus d'épargne donnait à cette doctrine un parfum moral (vieille histoire, que Marx avait déjà relevée). Thèse dont on voit bien les intérêts privés qu'elle sert, mais thèse qui, en distinguant entre les profits distribués et les profits accumulés, se donnait une apparence de cohésion.

Or, aujourd'hui, sans abandonner aucune de ses pratiques d'exemption d'impôt à l'égard de l'accumulation, voici que le pouvoir ajoute un autre dégrèvement qui contredit la pseudo-théorie. Désormais, en effet, les actionnaires (personnes physiques ou sociétés de portefeuille) vont recevoir de l'Etat un cadeau fiscal proportionnel aux bénéfices *distribués*.

Le prétexte est de remédier à l'atonie du marché financier en accroissant la rémunération des actionnaires. Ce n'est qu'un prétexte : comme on l'a vu, les sociétés sont contraintes *par la situation du marché* de déterminer à chaque moment combien les détenteurs de titres à revenu variable doivent recevoir pour que les actions trouvent preneur. Le cadeau fiscal du pouvoir gaulliste est donc, en dernière analyse, une subvention non pas aux petits actionnaires mais aux sociétés. Elles disposent à leur guise des capitaux, mais c'est l'Etat qui va compléter les dividendes...

C'est ainsi que l'article premier de la loi du 12 juillet 1965 accorde aux bénéficiaires de dividendes un « avoir fiscal » représenté par un crédit ouvert sur le Trésor public et égal à la moitié des sommes effectivement versées à l'actionnaire par la société.

A supposer que, lorsque cet article de loi entrera en vigueur, le barème de l'impôt sur le revenu des personnes physiques reste ce qu'il est aujourd'hui, on aboutira à ce que, pour un même revenu brut de 15.000 F, un ménage de *salariés* sans enfant devra verser 700 F d'impôt tandis qu'un titulaire de dividendes, dans la même situation de famille, non seulement n'aura aucun impôt à payer mais se verra gracieusement verser par le percepteur 3.450 F, soit 23 % de ses dividendes. En effet, à ses 15.000 F de dividendes s'ajouteront 7.500 F d'avoir fiscal. Sur le total de 22.500 F, l'impôt sur le revenu des personnes physiques des non salariés est, selon le barème actuel, de 4.050 F, somme qui sera imputée sur son avoir fiscal. Le surplus, qui sera donc de 3.450 F, devra lui être reversé...

Lorsque la rédaction de *La Nouvelle Critique* conçut qu'un article sur ce sujet pourrait intéresser ses lecteurs, elle proposa ce titre astucieux : « Comment devenir milliardaire sans jamais payer d'impôt ? ». Titre séduisant, mais on ne *devient* pas milliardaire sans payer d'impôt. C'est lorsqu'on est *déjà* milliardaire que l'on devient, par les bienfaits de la Providence gaulliste, mul-

timilliardaire en payant *de moins en moins d'impôt*. Et même, si la Providence continue de distribuer ses faveurs, les multimilliardaires, voire les milliardaires tout court, recevront demain des caisses de l'Etat un supplément de dividendes. Ceci sur le seul plan fiscal et sans parler des innombrables subventions directes et indirectes qui font présentement de l'Etat le principal bailleur de fonds dans le financement des grands trusts et dans les activités les plus rémunératrices des banques d'affaires.

Telle est la mission sélective de la fiscalité du règne : il faut déjà jouir d'une immense fortune pour être exonéré d'impôt par l'Etat; ce seuil franchi, les faveurs fiscales vous aident à augmenter le nombre de vos milliards. Aux frais, bien sûr, du commun des Français, qui n'ont pas, par famille ou par relations, « *l'aptitude* » (comme dirait joliment M. Giscard d'Estaing à la télévision), « *l'aptitude* » à vivre du travail d'autrui.

Où il apparaît que l'escopette des détrousseurs de grands chemins était une arme bien primitive et qu'on fait mieux au temps de la force de frappe

Car enfin, lorsque le budget de l'Etat augmente en sept ans de 90 %, ce qui a été le cas pendant le septennat gaulliste, il faut bien que quelqu'un paye. Si ce ne sont pas les privilégiés, il faut bien que ce soient les autres.

De plus en plus : tous les autres. Même les plus pauvres habitants de notre riche pays, même ceux qui ne reçoivent aucune feuille d'impôt payent pourtant à l'Etat *deux mois et demi de leurs ressources annuelles*, si misérable que soit leur train de vie. Le calcul est simple : les impôts de consommation, générateurs de vie chère, absorbent en moyenne 20 % du montant de chaque achat. Vingt pour cent de 365 jours font 73 jours : deux mois et demi. Seuls y échappent ceux qui sont assez riches pour « placer » leur argent et n'ont pas besoin de le dépenser en totalité. Ni le retraité, ni l'assisté, ni la famille nombreuse, ni le manœuvre, ni le petit paysan n'évitent les implacables taxes de vie chère. Lourdes aux pauvres, légères aux privilégiés, elles rapportent à l'Etat gaulliste *les deux tiers de ses ressources fiscales.*

Quant aux feuilles d'impôt « sur le revenu des personnes physiques », essentiellement payées par les salariés et par les petites gens des classes moyennes, elles ont frappé en sept ans trois millions et demi de foyers qui en étaient jusque là exonérés; leur montant a augmenté deux fois plus vite que celui des salaires, trois ou quatre fois plus vite au bas de l'échelle.

Pourquoi ? Parce que tandis que le coût de la vie montait et que, souvent sans parvenir à maintenir leur pouvoir d'achat, les salariés devaient lutter pour imposer un relèvement de leurs émoluments, le barème de l'impôt n'était pratiquement pas

rajusté : un corset d'acier, entrant de plus en plus profondément dans les chairs.

En particulier la première tranche du barème, qui constitue l'abattement à la base pour les revenus salariés ou tranche à 5 % pour les revenus non salariés, est encore à 2.400 francs nouveaux en 1965, alors qu'elle était à 2.200 francs lourds en 1958. Elle n'a été relevée que de 9 %. Les autres tranches et le montant au-dessous duquel l'impôt n'est pas mis en recouvrement ont été rajustés de 30 %, ce qui est très inférieur à la hausse des prix.

Une explication simple, mais qui serait trop longue ici, montrerait qu'en raison de la progressivité (légitime) du taux de l'impôt sur le revenu des personnes physiques, progressivité qui ne s'atténue qu'au-dessus du niveau des émoluments des cadres supérieurs et progressivité qui s'est trouvée encore accélérée au bas de l'échelle (donc pour les plus petits contribuables) par le jeu de la « décote », le refus gaulliste de rajuster l'abattement à la base au niveau du minimum vital et de relever les tranches moyennes du barème en fonction de la hausse des prix aboutit à aggraver dans une mesure inadmissible l'impôt des plus petits contribuables, à accroître injustement l'impôt des contribuables moyens (notamment des cadres) et n'a laissé hors d'atteinte que les plus gros possédants.

Ici encore, les projets officiels du pouvoir ne vont pas dans le sens d'une atténuation, mais vers une aggravation.

La loi portant réforme des taxes sur le chiffre d'affaires prévoit de soumettre à la taxe sur la valeur ajoutée les produits alimentaires de première nécessité qui en étaient jusqu'ici exonérés, comme le pain; elle frappera les salariés d'une nouvelle hausse du coût de la vie, en même temps qu'elle dresse de graves menaces contre les commerçants indépendants et contre les communes.

D'autre part, le Ve Plan prévoit un relèvement de la fiscalité locale et des tarifs publics. Pour pressurer les contribuables, le régime fait feu de tout bois.

L'ère de la force de frappe est aussi celle des procédés fiscaux de grande envergure, capables de faire les poches de tout un peuple.

Dernier détail : les techniciens de la fiscalité n'ignorent pas qu'à *long terme* le jeu des forces économiques et sociales finit par amortir l'incidence de tel ou tel impôt existant. C'est ce qu'Engels exprimait paradoxalement par cette formule, au temps du capitalisme de libre concurrence : ce que les travailleurs payent comme impôts « s'incorpore à la longue aux frais de production de la force de travail et doit par conséquent être supporté par les capitalistes ». Soulignons : *à la longue*. C'est dire que ce qui produit un effet de classe sûr et foudroyant est la *modification* de l'impôt, soit dans un sens démocratique, soit dans un

sens réactionnaire. Le pouvoir gaulliste sait ce qu'il fait. Il *allège* d'année en année l'impôt des sociétés. Il *aggrave* d'année en année le fardeau fiscal des travailleurs de tout rang.

Où la parole est donnée à Madame Laetitia
et où le bon sens est appelé à avoir le dernier mot

Jamais, et ce sera certainement l'avis du lecteur, jamais un changement décisif n'aura été plus nécessaire. Or, et c'est là le grand fait de l'heure, l'espoir qu'a suscité le rapprochement des forces démocratiques a montré quel souffle nouveau une République authentique serait en mesure de faire passer. Quel souffle, notamment, de justice fiscale.

Les grandes lignes d'accord sont apparues pour fixer les objectifs : relèvement de l'abattement à la base dans le calcul de l'impôt sur le revenu des personnes physiques, révision démocratique de la fiscalité indirecte et de la fiscalité locale, imposition des plus-values en capital sur leur valeur réelle.

Le plus important est peut-être le contexte qui rendra l'application de ces mesures possible et efficace : restauration des prérogatives des élus, droits reconnus aux organisations des travailleurs.

« Pourvou qu'ça doure » disait, au faîte du pouvoir, la personne la plus énergique mais la plus lucide de la dynastie des Bonaparte. « Pourvu que ça dure » peuvent dire aujourd'hui les rares bénéficiaires du système fiscal gaulliste. Or, en décembre 1965, il est devenu clair que ce monumental système d'injustice *ne durera pas autant que les contributions.*

J A C Q U E S K A H N

Culture et mécénat

Qui ne se féliciterait que les voyageurs pris dans les embouteillages des quais réapprennent à voir le Louvre, la Monnaie, l'Institut rendus à leur fraîcheur première ? Que des millions de microsillons et de livres de poche pénètrent dans les foyers ? Ce n'est pas rien non plus que de remplir quatre fois une salle de mille trois cents places dans la ville de Suresnes (35.000 habitants); c'est une excellente chose que cette exposition du Louvre à la cantine des usines Renault.

Il existe une aspiration profonde, *populaire* à la culture sous tous ses aspects. Ce mouvement n'a rien à voir avec le gaullisme; au contraire, le pouvoir utilise toute sa machine pour lui résister. Pour tenter de répondre à une revendication culturelle, il montre des tableaux aux ouvriers des usines Renault. Il les expose, mais il ne les donne pas à voir. Il « organise » *en même temps* la journée de travail et l'éducation du travailleur de telle façon que celui-ci se trouve dans les pires conditions pour *comprendre* ces tableaux. On refuse aux ouvriers des transports convenables, le temps de loisir pour se cultiver, on manque de gardiens pour que les musées soient ouverts aux heures où les ouvriers pourraient les visiter, et on offre aux conservateurs un traitement dérisoire. Le gouvernement refuse des crédits à ces hauts-lieux de la promotion culturelle ouvrière que sont les écoles syndicales de la C.G.T. Une exposition à Paris reçoit trois ou quatre fois moins de visiteurs qu'à Londres, Bruxelles ou New York. On voit mieux les murs du Louvre, on voit moins bien l'intérieur. Le pouvoir oppose quantité et qualité, culture de masse et culture tout court [1].

Cinq mille deux cents auditeurs à Suresnes. Et la production de pianos en France est tombée de 20.000 en 1929 à 2.000 en 1962. Dans les associations parisiennes de concert, le nombre de créations de pièces françaises modernes est passé de trente et une en 1925 à *une* en 1963.

La dernière saison de l'Opéra a été celle du plafond de

1. « Il y a trop d'orchestres. Leur qualité s'est dégradée. Les orchestres touchés par la réforme n'atteignent pas la classe internatioale », Dupon, directeur de l'O.R.T.F.

Chagall. Pour la première fois depuis que l'Opéra existe, aucune œuvre nouvelle n'a été créée.

Qu'on n'oppose pas à ces chiffres les millions de microsillons vendus. Quelle est la loi qui oppose diffusion de masse et création ? La diffusion de masse de la musique classique est un phénomène heureux (et limité — on est loin de la « saturation » du marché dont parlent les éditeurs). Elle pourrait contribuer à une véritable éducation musicale. Mais les capitaux prennent en charge le secteur rentable, et abandonnent la formation musicale de masse à l'Etat, qui lui, abandonne tout. Biasini demande de rêver sur la musique : « Dites-moi que pour réorganiser la musique en France il faudrait mille milliards. Si vous le pensez, dites-le moi. Ensuite il nous appartiendra d'accorder ce rêve aux possibilités budgétaires ». L'exemple vient du maître. André Malraux, en 1964, promettait *quatre cents pour cent* d'augmentation du budget « pour aider sérieusement la musique » l'année prochaine. L'année prochaine est arrivée. Sans un centime d'augmentation.

L'Etat ne joue pas simplement un rôle passif. Là où il agit il aggrave les difficultés. Quand l'Etat ne vend pas ses salles et ses studios, il utilise son circuit (U.G.C.) pour augmenter le quota des films étrangers, notamment américains. Il montre l'exemple de la concentration en signant un accord avec Pathé. « Non seulement le circuit d'Etat ne remplit aucune mission, mais, en plus, il favorise les phénomènes de concentration absolument néfastes et contraires aux intérêts du cinéma en général »[2]. Si les salles d'art et d'essai se développent, c'est en dehors du circuit d'Etat.

Le schéma est identique dans l'édition. D'une part, les maisons d'éditions se concentrent en passant sous la direction de capitaux bancaires. D'autre part, la politique fiscale du gouvernement et les conséquences du plan de stabilisation aggravent les difficultés, surtout chez les maisons encore indépendantes. Comme pour le disque, les éditeurs de séries de poche parlent de « saturation » alors que la moitié des Français achète moins d'un livre par an, que des millions n'en achètent pas du tout et n'ont jamais mis les pieds dans une bibliothèque.

En imposant la « stabilisation » des prix le gouvernement empêche la réédition, en particulier des livres classiques. Les *Editions de Minuit* sont dans l'impossibilité de rééditer les tomes I et II de la *Correspondance complète* de Diderot au prix de 1954. Déjà apparaissent sur le marché africain des éditions de classiques français publiés aux Etats-Unis. M. Arthaud, président du syndicat général des éditeurs, est ainsi amené à parler comme un dirigeant syndical : « Le blocage général des prix a entraîné

2. *Interview d'un producteur :* France-Observateur, *4 novembre 1964.*

très vite dans le public une restriction des dépenses concernant certains types de loisirs, dont la lecture. Cette restriction fait que nos tirages sont un peu moindres, que tirer une nouveauté comporte des risques ».

Encore une fois, la politique du pouvoir et du grand capital oppose diffusion de masse et création. Julliard est passé sous la direction d'un nouveau président-directeur général, Jacques du Closel, de l'Union Financière de Paris, pour qui l'édition représente « le repos du guerrier. » Il promet de ne pas « s'occuper de littérature » et fait présenter par le nouveau directeur littéraire la nouvelle politique de la maison : « Nous reviendrons à la rigueur, c'est-à-dire que nous publierons moins (de romans) mais j'espère de meilleurs ». En automne 1963, Julliard publie quinze romans. En automne 1965, après absorption, la même maison en publie trois fois moins : cinq romans. Une telle politique conduit à long terme le livre de poche à devenir un musée littéraire.

Moins, mais mieux, c'est Fouchet avec ses équipes de pointe. C'est le Directeur de l'Ecole Centrale qui affirme que l'économie française n'a pas besoin d'ingénieurs de haut niveau en trop grand nombre.

Il faut à la France des orchestres de classe internationale, des athlètes garantis médailles d'or, des romans à l'échelle du marché commun, au nombre de pages stabilisé par le ministre des Finances, et un ministre de la Culture, un seul, mais qui s'appelle Malraux.

La politique qui vise à faire « moins mais mieux » porte un nom : c'est une politique malthusienne. Le postulat est simple : il y a en France une « masse culturelle » (comme on dit une « masse salariale ») constante, et si cette masse est répartie sur un trop grand nombre, le niveau baisse. Le pouvoir qui se veut moderne a une conception statique de la vie culturelle. Dès que le vent de l'histoire souffle un peu fort, il se contente de baisser les voiles pour réduire l'allure au maximum. Malraux n'est pas un capitaine. C'est tout au plus une figure de proue.

★

« Beaucoup de critiques se résument en une seule phrase : il n'y a pas assez d'argent. A tel point que cela déborde les affaires culturelles... Peut-on trouver de l'argent ? Franchement, je ne crois pas; alors il faudra en trouver ailleurs »[3].

La porte est ainsi grande ouverte aux capitaux privés. La démission du gouvernement en matière culturelle nourrit le mécénat capitaliste.

C'est en ce sens que le groupe *Réflexions pour 1985* affirme que « le rôle, souvent novateur des initiatives commerciales ne

3. *André Malraux à l'Assemblée Nationale.*

doit pas être méconnu sous prétexte qu'il s'agit d'une industrie des loisirs ». Et puisque le beau « est une dimension du bonheur dans la civilisation collective (encore le style du maître) on pourrait s'inspirer du système anglo-saxon des Fondations dont le développement pourrait être favorisé par des exonérations fiscales ».

Le renouveau nous est promis, la Renaissance est pour demain, Dassault, Saint-Gobain, Péchiney, Rothschild et les banques d'affaires vont redonner aux Arts et aux Lettres une place de premier plan.

Il y a deux façons de voir le mécénat. Voici la première, vue par les mécènes eux-mêmes : « Autrefois, dans la plupart des pays, c'est aux familles nobles et riches que revenait le mérite d'encourager et de financer tout progrès en matière d'art, d'enseignement, de recherche scientifique, de médecine, etc. A ces familles du temps passé, le monde moderne doit bien de la reconnaissance.

» De nos jours l'accroissement des impôts et la nouvelle répartition de la richesse ont pratiquement fait disparaître le mécène de jadis, et les gouvernements des états modernes n'ont pas toujours eux-mêmes les moyens d'aider toutes les vocations et entreprises dignes d'être encouragées.

» Heureusement pour l'humanité, une nouvelle catégorie de mécènes a récemment vu le jour. Il s'agit des grandes firmes industrielles et commerciales ». (Bulletin économique de l'ambassade de Grande-Bretagne).

Et voici la deuxième, vue par les obligés des mécènes :

« Un mécène, Monseigneur, n'est-ce pas celui qui regarde avec détachement un homme se débattre dans l'eau, et quand il rejoint la terre ferme, vient l'encombrer de son aide ? » (Lettre du Docteur Johnson à Lord Chesterfield).

Le mécénat ne part pas de rien. La part du capital privé dans les affaires culturelles a toujours été très forte. Des secteurs lui sont entièrement soumis : l'édition, les disques, les stations radiophoniques à budget publicitaire, etc. Mais la France est encore très en retard par rapport à des pays comme les Etats-Unis et la Grande-Bretagne..., où Shell et Esso subventionnent des laboratoires de recherche, et la Compagnie Schweppes, des théâtres. On voit tout de suite la question qui se pose : pourquoi Shell finance-t-il la recherche scientifique sur les pétroles et Schweppes le Royal Court Theatre, et pas l'inverse ? Est-ce Schweppes qui aime le théâtre, ou le public de théâtre qui doit apprendre à aimer Schweppes ? Grave question. Pour Schweppes sans doute, mais aussi pour l'avenir du théâtre.

Ainsi encouragé par les pouvoirs publics, le mécénat se développe dans notre pays. *Arts* mène une campagne suivie en sa faveur et cite en bonne place les premiers exemples : les recherches plastiques de Reynold Arnould, financées par Saint-Gobain, Kodak, Air-France; la chapelle d'Hem, les vitraux de Manessier commandés par l'industriel Philippe Leclerq; le concours de vitrail des glaces de Boussois; l'œuvre de Stahly offerte par l'industrie de l'acier inoxydable; les stages gratuits organisés par Saint-Gobain pour enseigner les techniques d'utilisation du plastique. Le même journal glorifie la présence de la cire Johnson aux vernissages d'art moderne.

La table ronde réunie par *Entreprise* permet de faire le point. Les arguments présentés contre le mécénat sont très défensifs : les possibilités de mécénat s'amenuisent de plus en plus parce que les marges bénéficiaires sont plus faibles. Le rôle de l'Etat étant plus important, c'est de lui que relève normalement le soutien aux arts. La majorité soutient avec passion le mécénat (Jean Delorme, président-directeur général de l'Air Liquide, Edmond de Rotschild, David Rockfeller, Maurice Rheims) en se référant constamment à l'exemple américain. Edmond Eller, directeur de la Chase Manhattan Bank à Paris, cite l'exemple du Metropolitan Opera, soutenu par une grande compagnie du pétrole. Ce qui frappe le plus, c'est à quel point chacun s'emploie à dénaturer le sens du mot (soutien gratuit aux arts et aux lettres). David Rockfeller déclare tout crûment que le mécénat doit pouvoir se justifier vis-à-vis des actionnaires, et que c'est impossible si on le présente uniquement comme une entreprise charitable. Or il contribue beaucoup au prestige d'une affaire, et il le prouve en donnant l'exemple suivant. Pour la construction d'un nouveau siège social à New York, Rockfeller a acheté 350.000 dollars de peintures et de sculptures. « Pour faire passer en priorité l'équivalent des commentaires qu'a suscités notre initiative, il aurait fallu dépenser des sommes très comparables. J'estime donc que notre opération prestige a été rentable. »

C'est exactement la politique culturelle du pouvoir; faire des choses dont on parle. Il suffit de comparer le nombre de colonnes consacrées dans la presse au plafond de l'Opéra, et à la construction d'une Maison de la Culture dans une ville de province. Le premier est nettement plus rentable pour le prestige du pouvoir.

Deuxième avantage : la productivité gagne à des usines bien décorées. Les ouvriers et les employés travaillent mieux dans une bonne ambiance.

Troisième avantage : l'art est un bon placement. « Imaginez un chef d'entreprise qui ait donné il y a trente ans son usine à

décorer à Bonnard. Quel prestige publicitaire pour les étrangers et quel placement pour les actionnaires ! ».

Quatrième avantage, et non le moindre, d'ordre directement politique, exposé par Edmond de Rothschild : Les industriels français ont trop tendance à s'appuyer sur l'Etat. Cette position est extrêmement dangereuse, car si nous laissons l'Etat prendre tout en mains, il n'y a dans ce cas aucune raison pour que subsistent des sociétés privées.

Ce que demandent tous ces protecteurs désintéressés des Arts, des Lettres et des Sciences, c'est que l'Etat leur donne les moyens du mécénat, et d'en retirer eux le profit. Ils rêvent d'une politique fiscale comme aux Etats-Unis où un homme d'affaires peut acheter une œuvre d'art de grand prix, en jouir sa vie durant, et déduire son prix de sa déclaration d'impôt s'il la lègue à un musée (dont il est souvent aussi le propriétaire.)

Il faut d'autant plus démystifier le mécénat que les artistes et les chercheurs scientifiques, réduits à la portion congrue par la politique de l'Etat, peuvent prêter une oreille complaisante à ses prophètes.

Le mécénat capitaliste, c'est de la publicité honteuse, hypocrite. Si le mot monopole a un sens, une situation de monopole conduit naturellement à une publicité moins grossière. B.P. finance un film sur les pêcheurs bretons. Le générique annonce simplement : « offert par B.P. ». Saint-Gobain distribue un film sur les glaces, purement technique et documentaire. Nul besoin de slogans publicitaires, puisque la société contrôle la quasi-totalité de la production. Ici, le « soutien aux arts » et la publicité se confondent. Il ne faut donc pas s'étonner si les sociétés qui soutiennent et pratiquent le mécénat sont les industries de pointe, celles qui sont les plus concentrées.

Mais le mécénat ne reflète pas seulement les intérêts étroits des grandes sociétés. Il reflète aussi les préoccupations modernes quant à la place de l'artiste dans la vie sociale. Peindre des grandes surfaces, réaliser des vitraux pour des bâtiments publics ou des usines, rendre le cadre du travail et des loisirs plus agréables, tout cela correspond à des exigences de notre époque. Le mécénat utilise la vertu de ces exigences au service du vice de son système.

Une usine décorée par Bonnard, proposent les industriels et les banquiers. Bravo ! Avec une conséquence directe : puisque les monopoles semblent considérer l'art comme un moyen de production, il tombe lui aussi dans le domaine des grandes revendications nationales de la classe ouvrière. Ou plus exactement en élargissant leur champ d'activité, en mettant la main sur tous les domaines de la vie nationale, les monopoles deviennent de plus

en plus, « nationaux » par leur ampleur, et justifient de plus en plus la nécessité de devenir « nationaux » par leur statut. Nous ne sommes pas contre le mécénat. Nous dénions le droit aux grandes entreprises de se parer de ce titre. Les véritables mécènes, ce sont par exemple les municipalités ouvrières de banlieue qui travaillent à construire des théâtres, des maisons de jeunes, des écoles, sans autre préoccupation que d'élever le niveau culturel de la masse de la population. Un régime de démocratie véritable serait aussi le régime de mécénat véritable.

M A U R I C E G O L D R I N G

Les spectateurs d'Aubervilliers

Le travail culturel d'Aubervilliers a, notamment l'an passé, trouvé dans la grande presse un écho souvent très élogieux. Pour présenter cette année culturelle, je serais tenté de vous montrer une sorte de photographie de notre activité *.

Sur cette photo, il y aurait bien sûr une salle de théâtre due à René Allio, dont le journal *Le Monde* a écrit qu'elle était parmi les plus modernes d'Europe; dirigée par Gabriel Garran, elle a assuré 140 représentations en cinq mois, accueilli 41.000 spectateurs, notamment avec deux pièces, *Andorra*, de Max Frisch qui obtint le 3e prix Inter-spectacle et *La mort d'un commis-voyageur* d'Arthur Miller qui obtint le prix des Associations de Spectateurs de théâtres.

La photo montrerait aussi *Andorra* immigrant au théâtre Antoine, à Paris, pour y être applaudie — il s'agit des chiffres fiscaux — par 14.496 personnes. Dullin qui voyait — comme il avait raison ! — la banlieue aussi éloignée de Paris que Casablanca aurait apprécié le changement !

Cette photographie ne donnerait pas cependant le vrai visage de notre activité .

Certes, elle ferait se poser des questions : comment Aubervilliers, ville réputée de misère, de taudis — encore que cela change beaucoup, — Aubervilliers aux industries alimentaires et de papier-carton, c'est-à-dire, aux industries à forte composante d'ouvriers spécialisés et de manœuvres, comment Aubervilliers peut-elle avoir un théâtre, où l'on joua souvent l'an passé à bureaux fermés ?

Recevant Jacques Prévert, dont vous vous rappelez le film et la chanson sur les enfants d'Aubervilliers, André Karman, notre maire, l'entendit lui demander, tout de go : « Où sont mes rues ? ». Prévert exagère, croyez-m'en, mais j'imagine que disant cela il constatait qu'Aubervilliers était déjà un autre paysage, bien que, je vous l'assure, on y croise les mêmes gens.

** Ce texte est celui de l'intervention faite au Congrès de la Fédération des Centres Culturels Communaux, les 15, 16 et 17 octobre 1965, par Jacques Ralite, maire adjoint d'Aubervilliers, membre du bureau national de la F.N.C.C.C.*

Un autre paysage ! — peut-être est-ce déjà là, une notion que ma photographie statique ne donnait pas. Mais ma photo se tairait sur bien d'autres choses, bien d'autres notions intéressantes.

C'est pourquoi plutôt qu'un album, si séduisant soit-il, je souhaite vous présenter un procès-verbal de ce qui s'est passé derrière la façade de ma ville à la « recherche du temps de culture ».

Aubervilliers compte 72.0000 habitants dont 22.620 travailleurs, 7.000 employés, 4.460 cadres et ingénieurs, enseignants, cadres et techniciens, 1.820 petits commerçants et artisans et 120 industriels et gros commerçants.

Nous pensons — n'est-ce pas d'ailleurs une proclamation des *Etats Généraux de la Culture* d'avril 1964 —, que « le droit à la culture existe pour tous les citoyens sans considération de classe, ni d'opinion ». Voyons de plus près : un sondage, parmi les *Amis du théâtre de la Commune,* recoupant exactement les cinq catégories ci-après, nous comptons :

Dans la ville	aux Amis du théâtre
63 % d'ouvriers	14,1 %
16,7 % d'employés	26,8 %
12,4 % de cadres, professeurs, ingénieurs	51,7 %
5,06 % de petits commerçants et artisans	7,19 %
0,33 % d'industriels et gros commerçants	2,47 %

Complétons avec la fréquentation du lycée classique de notre ville où, réduisant ces cinq catégories à trois — ouvriers et employés; cadres en général; commerces et industries — nous comptons :

Dans la ville	aux Amis du théâtre	au Lycée classique et moderne
79,7 % d'ouvriers et employés	40,9 %	33 %
12,4 % de cadres	51,7 %	51 %
5,39 % de commerçants et industriels	9,66 %	22 %

On ne peut s'empêcher de songer à M. Capelle qui, parlant de l'Ecole — oh ! tout récemment, le 19 septembre dans *Candide* —, disait : « Il y a deux pyramides, celle de la société qui, avec sa hiérarchie, correspond à la nation. Puis, il y a aussi la pyramide des aptitudes. Les deux pyramides ont par définition le même contour : le problème est simplement de les faire coïncider ».

Dans *Les Héritiers,* les auteurs parlent à juste titre de « mortalité scolaire » à propos de la troisième série de chiffres, celle du lycée classique; y aurait-il aussi, une « mortalité culturelle » ?

Mais l'objectivité veut que l'on corrige ces chiffres comparés. En effet, l'ouvrier, s'il connaît la disette de culture, ne la connaît pas au degré que mes chiffres disent. Adhérer aux *Amis du théâtre* est une démarche individuelle qui implique un engagement,

une sorte de petit plan culturel que l'on se fixe à soi pour l'an qui vient. L'ouvrier pour qui le théâtre est synonyme de découverte, dans le *no man's land* culturel qu'était jusqu'alors Aubervilliers, en trouve le chemin avec les siens, c'est-à-dire par ses organisations. Il n'est donc pas au bilan de fin d'année comptabilisé à part entière, puisqu'il ne laisse pas son nom. Notons aussi que le *Théâtre de la Commune* entretient des rapports très productifs avec 415 collectivités dont 30 collectivités de travailleurs de tous âges à Aubervilliers. L'administration de la salle estime que cela hausse le pourcentage de participation ouvrière à 33 % environ.

Retenons cette probabilité — j'insiste sur le mot — en retenant le moyen qui l'a fait atteindre. Même si le millième spectateur était la fille de l'éclusier, il demeure qu'il y a un manque à gagner, une faille devant laquelle nous avons été amenés à réfléchir et après l'effort qui ne fut pas mince : porte à porte depuis cinq ans, prises de paroles avec expositions devant les entreprises ou à leur cantine avec accord de toutes les sections syndicales et parfois du patron, débats à l'occasion du repas de cantine, tracts, les nôtres et ceux des syndicats, diffusion de l'analyse de la pièce, accueil aux réunions des sections syndicales, participation aux congrès ouvriers de la cité, apparition de responsables culturels de syndicat, présence sur les marchés, visite systématique du théâtre dont la structure avoue qu'il est lieu de travail, et non de prestidigitation, par des délégations d'usines, ligne culturelle au budget de certains comités d'entreprises...

Malgré tout cet effort, cela débouche sur ces deux chiffres têtus : 63 % d'ouvriers à Aubervilliers, dont 33 % seulement fréquentent le théâtre d'Aubervilliers.

Et quand, il y a trois semaines, j'écoutais G. Garran présenter à la presse et aux collectivités son programme 65/66, les principes qu'il y énonçait jonglaient avec ces deux pourcentages. Que disait-il ? « L'avenir du théâtre appartient à ceux qui n'y vont pas — Il n'y a pas de fatalité propre à la banlieue — Réussir le public nous importe autant que réussir une mise en scène ».

Il n'y a donc aucun frein, ni de la ville, ni de l'animateur. Pourquoi, alors pourquoi tant d'*exclus* ouvriers ?

J'emploie le mot à dessein. Claude Dauphin qui fut l'interprète de Willy Lomann dans *La mort d'un commis-voyageur*, a fait cette constatation : « Pour les groupes de travailleurs (usines, aéroport d'Orly) le tarif unique est de 6 F dont l'organisation culturelle d'entreprise couvre 3,30 F. Pour ce prix un autocar prend le groupe à 17 h. 30 à la sortie du boulot; il est à 18 h. 30 au *Théâtre de la Commune*. Repas froid et puis — ça, c'est le moment le plus passionnant — visite du théâtre très en détail.

Spectacle à 20 h. 30. Le car ramènera le groupe au terminus du métro. Ça n'est pas un événement, un tournant ?

» Pourtant, ajoute Claude Dauphin, beaucoup de spectateurs ne sont pas ouvriers... J'ai même vu des Rolls. Et elles arrivaient, les toutes mignonnes à 8 h. 30, une demi-heure avant le lever du rideau pour avoir de bonnes places. Pourquoi ? Mais c'est simple. Il y a des raisons et solides : les ouvriers, pour peu qu'on leur en parle honnêtement, veulent découvrir le théâtre car, hélas, près de 80 % d'entre eux, n'ont pu jusqu'à ces derniers hivers se l'offrir. Je tiens à le souligner très fort. Seulement voilà, à la maison ils ont une femme et des enfants : qui va les amener jusqu'à nous ? ».

Prenant la parole lors d'un gala de notre centre culturel, Claude Dauphin explicite encore sa pensée : « Vous avez la chance d'avoir un tel lieu culturel, mais je sais maintenant pourquoi beaucoup d'ouvriers ne viennent pas au théâtre ».

Le pourquoi, le voici en chiffres : la moyenne des salaires à Aubervilliers est de 60.000 AF. A notre Caisse des Ecoles nous avons 752 demandes de gratuité ou de réduction de cantine de familles ayant pour vivre et par mois, moins de 16.500 AF par personne. Le faible salaire qui y correspond (49.000 AF par mois), est celui de près de 20 % de la population active. En cinq années, 3.200 emplois ont été supprimés et la réembauche s'est faite à l'extérieur, d'où l'amputation du temps de non travail d'un long temps de transport. De toutes façons, 22.000 habitants d'Aubervilliers travaillent à l'extérieur.

Notre Centre de Santé, les médecins libéraux le confirment, dénombre un pourcentage élevé de maladies nerveuses, cette nouvelle fatigue que l'on appelle la fatigue industrielle, et que le docteur Le Guillant, présente comme un « trouble général lié à l'altération de l'activité nerveuse supérieure ». L'homme ou la femme frappés au plus profond d'eux-mêmes, rentrent chez eux et trouvent le logement exigü et même s'ils sont en H.L.M. (nous en avons construit 3.600), l'univers de « Sarcellopolis ».

Ajoutons que plus de la moitié des femmes mariées, travaillent (13.580 sur 24.860). Cette année, bien qu'ayant trois crèches, 95 demandes n'ont pas été satisfaites. 2.800 bambins sont en maternelles sur 3.800, dont l'âge justifie leur scolarisation à ce niveau; la ville, pour éviter un déficit de classes, a construit deux nouvelles maternelles, soit 20 classes sans un nouveau centime de l'Etat.

Dans *Le Monde* du 5 septembre 1965, Maurice Duverger dit que dans notre pays, « au niveau supérieur, où commence la véritable existence humaine, des besoins fondamentaux sont négligés, comme non rentables; au premier rang, la culture ».

Voilà sur quel terrain se décide l'exclusion de nombreux

ouvriers d'Aubervilliers des lieux culturels, alors même que leurs représentants, ouvriers pour la plupart comme eux, ont créé — le Théâtre-Maison de la culture en étant la pièce maîtresse — un service culturel de la Ville qui a coûté 400 millions d'AF et pour lequel le ministre des *Affaires Culturelles* a donné, pardon : *prêté*, 2 machines à coudre, une table à repasser et 40 projecteurs... Le fonctionnement du Centre coûte 50 millions à la ville, 10 au département et 4 à l'Etat...

Quelle dérision de parler de révolution culturelle, alors que la vie quotidienne ouvrière accumule tant d'obstacles. Qu'est-ce à dire, si ce n'est que les militants culturels doivent savoir regarder « *par-dessus les murs* » de leur foyer, de leur club ou de leur maison de culture ?

Le travail — pourquoi séparer d'ailleurs travail et culture, plus exactement pourquoi sont coupés et séparés le travail et la culture alors que l'art est notamment une forme du travail ? — le travail donc et tout ce qu'il signifie d'engagement, d'obligations, de fatigue, d'aliénation pour nous résumer, est une composante-clef dans la recherche du temps de culture. Il nous faut « en trousser » beaucoup plus l'infinie complexité si nous voulons être vrais, clairs, compris et efficaces.

J'ajouterai que le travail de notre équipe face à ses mandants (80,4 % des électeurs) n'a rien du prêche dans le désert. Beaucoup d'équipements sont déjà là; la population en a envie; elle se les est payés, assurant ainsi son propre mécénat; elle a conscience de ses besoins —, n'a-t-elle pas entrepris la construction de deux lycées : un technique et un classique et moderne ? Elle a soif de culture obéissant à la loi de la croissance des besoins de loisirs; elle a déjà délégué pour sa partie ouvrière 33 % des siens. Elle a dépassé le stade du défrichement; elle construit déjà, mais disons qu'il n'y a pas d'ascenseur et que le liftier du moment préfère qu'il n'y en ait pas.

En résumé, les faits disent que la bataille pour la culture se heurte en permanence à deux handicaps que ne saurait surmonter aucune technique culturelle, si nécessaire qu'il soit d'en inventer.

1° Un handicap de fait : *celui du salaire. Celui de la fatigue. Celui du savoir.* Certes, il ne s'agit pas de gommer l'Art-divertissement mais non plus de niveler; Ernst Fischer dit que l'Opérette viennoise triompherait de Mozart dans n'importe quel plébiscite. Il s'agit de comprendre que l'art exige le savoir, comme le disait Brecht.

Celui de l'adaptation : les conditions matérielles créées ne sont jamais suivies automatiquement de la démarche spirituelle correspondante.

2° Un handicap d'intention : l'actuel Etat laisse aux villes l'essentiel, pour ne pas dire tout, de l'effort à faire et le *Cinquième Plan* succédant au *Quatrième,* loin d'être terminé (seulement 41,8 % des prévisions ont été réalisées) nous fait craindre le pire. D'autant que M. Malraux, lors du débat budgétaire pour l'exercice 1966, a déclaré : « J'ajouterai volontiers à mon titre de gloire, une enveloppe budgétaire mieux garnie, mais malheureusement, le plan n'a aucun caractère obligatoire pour le ministre des Finances, ce qui lui retire beaucoup de sa valeur ».

Il nous faut donc pour aller plus loin, fort du civisme culturel des communes et des associations culturelles, fort de la sympathie agissante des créateurs, marier la revendication culturelle à la revendication de l'enseignement et à la revendication sociale. D'ailleurs nos *Etats Généraux de la Culture* n'ont-ils pas ratifié cette idée de « la culture, complément naturel et partie intégrante de l'enseignement et des loisirs » et cette autre qu'il faut agir pour « aménager le temps de travail (durée, intensité et horaires) pour permettre une meilleure utilisation du temps réservé aux loisirs » ?

Or, dans le Cinquième Plan, il est aussi question de diminuer la « distribution » d'enseignement puisqu'il y est prévu une diminution de 10 % de la capacité de l'enseignement court, et de 20 % de celle de l'enseignement long. Toujours dans le Cinquième Plan, il y a refus de diminuer la journée de travail; tout au plus, les auteurs ont-ils accepté d'interdire qu'on travaille plus de 54 heures par semaine alors qu'auparavant cette interdiction portait sur 60 heures.

Pourtant, les paroles heureuses n'ont pas manqué au responsable des Affaires Culturelles. M. Biasini, dans son *An I de la Culture,* n'a-t-il pas écrit : « La Cinquième République doit s'engager sur une voie neuve, la reconnaissance par l'Etat d'une obligation transcendant celle qu'il assume depuis longtemps déjà, dans le domaine de l'enseignement et fournir aux Français, à tous les Français les moyens d'accéder au monde vivant de leur époque, celui d'une culture vécue » ?

A mon sens, forts de cette déclaration, nous devrions établir un document-charte que nous destinerions à l'ensemble des assemblées élues, à charge pour elles de le ratifier et d'y adjoindre leurs revendications particulières. En quelque sorte, nous referions ainsi les Etats Généraux, mais au lieu d'une assemblée de sommet si intéressante et si utile soit-elle, nous aurions une quantité de doléances d'en-bas qui telles la sève (l'expression est de Babeuf), monteraient ainsi jusqu'au faîte de l'Etat.

Il était judicieux d'abandonner l'idée de la simple photographie de notre activité. Nous aurions fait montre de la tranquillité

superbe de M. Malraux qui lors du débat sur les affaires culturelles a déclaré à propos de Bourges : « On y trouve des ouvriers de chez Michelin comme des bourgeois »; ou encore : « la seule existence de vingt maisons de la culture constituerait un changement réel du niveau d'esprit en France » !

Ou alors nous aurions dû nous transformer en retoucheur de photo dessinant, pour le communiqué, une présence ouvrière que je sais ne pas être vraie.

Visitant Bourges en mai 1965, l'hôte de l'Elysée — le liftier de tout à l'heure — eut ces mots : « La culture domine tout ». Oui, toute hypocrisie, toute suffisance, même si la franchise crée l'inquiétude, pas celle de l'angoisse, mais celle de la responsabilité.

J A C Q U E S R A L I T E

Jacques Guillaumaud

Du temps physique au temps romanesque

J'écoute le bruissement de mon être. Je salue
le passage de ma durée
Quel serpent s'est coulé de tissu en tissu
et me fait identique et déjà loin de moi
et quel étranger tend mes doigts vers le futur
mes doigts chargés d'anneaux des instants épousés ?
Claudine Chonez.

Quand je consulte ma montre, l'automatisme de ce geste me cache sa solennité : la rencontre du temps vécu et du temps newtonien, cette abstraction qui régit notre monde *. Comment imaginer pourtant une représentation du temps plus éloignée du temps vécu, le seul qui concerne notre vie dans toute son épaisseur, le seul qui, en dernier ressort, nous importe ? Il semble que le temps des horloges et le temps vécu soient deux pôles entre lesquels oscille notre image du temps, sans trouver l'équilibre. Ce difficile accord entre un temps dont nous avons, selon Husserl, la « conscience intime », et le temps des mathématiciens, est recherché par bien des voies : les tentatives de Siffre et de ses continuateurs, les études psychologiques sur le « quantum subjectif de temps », les observations sur les rythmes physiologiques, celui du sommeil par exemple, sont autant de ponts récemment jetés entre les deux rivages du temps.

On parle d'un temps mathématique, d'un temps physique, physiologique, psychologique, gnoséologique, d'un temps du théâtre ou du roman, du temps opérationnel, du temps vécu. Il semble donc y avoir autant de temps que d'ordres de phénomènes, car chacun a son rythme propre, qui le distingue et des autres et de l'uniformité newtonienne : « il nous semble impossible qu'on ne reconnaisse pas la nécessité de fonder la vie complexe sur une pluralité de durées qui n'ont ni le même rythme, ni la même solidité d'enchaînement, ni la même puissance de continu »[1]. Mais comment nous satisfaire d'un tel éclectisme ? Il

* *Cette étude a fait l'objet d'un cahier du* Centre d'Etudes et de Recherches Marxistes *qui nous a permis de la publier. Qu'il trouve ici os remerciements.*

1. *G. Bachelard*, Dialectique de la durée, *p. 2, P.U.F., Paris, 1950.*

nous faut trouver un lien entre ces temps, au moins une métrique commune à ces rythmes divers; nous pouvons alors tenter de parcourir, en quête d'un fil conducteur, du temps physique au temps des œuvres d'art, une évolution vers le complexe, où nous retrouverons l'image de la genèse de l'homme, réfléchie en quelque sorte par celle de ses représentations du temps.

★

Dès les origines, le temps se mesure : par la succession des jours, la course du soleil, les clepsydres. Très tôt la codification du temps apparaît en effet comme une exigence sociale liée au travail salarié. De nos jours, le temps semble être encore l'étalon le plus sûr de la valeur du travail, celle qu'Engels considérait comme la seule authentique : « La société peut calculer simplement combien il y a d'heures de travail dans une machine à vapeur, dans un hectolitre de froment de la dernière récolte... Il ne peut donc pas lui venir à l'idée de continuer à exprimer les quanta de travail qui sont déposés dans les produits », avec « un étalon seulement relatif, flottant, inadéquat... au lieu de le faire dans son étalon naturel, adéquat, absolu, le temps »[2].

Il est clair qu'en général, si l'on ne considère que cette efficacité professionnelle, les heures sont interchangeables; une heure en vaut une autre, indépendamment du jour où elle s'inscrit. Sans doute faut-il chercher dans cette direction l'origine du caractère essentiel du temps newtonien, idéalisation du temps sidéral, et modèle idéal du temps des horloges : l'uniformité. En mécanique classique, le temps est continu, infiniment divisible, réversible; il se représente, comme une dimension de l'espace, par un axe; or le temps est uniforme en ce sens que, sur cet axe, un changement d'origine ne fait pas varier la distance de deux points. Sans cette propriété, la représentation sur un axe serait d'ailleurs inconcevable. A ce niveau d'abstraction, il ne s'agit, il est vrai, que d'une définition. Mais elle appelle et implique à la fois une hypothèse physique, dans la mesure où la mécanique rationnelle n'est pas qu'un jeu de l'esprit, mais un modèle présentant avec le réel des analogies fécondes.

Rien ne prouve en effet, *a priori*, l'égalité de deux durées *successives*. Le temps ne pourrait-il, par exemple, se ralentir à mesure de son propre écoulement, comme la rotation de la Terre, sous des influences diverses où domine celle des marées, ou bien, au contraire, s'accélérer, comme le temps vécu presse son cours, de l'enfance à la vieillesse ?

L'hypothèse de l'écoulement uniforme du temps peut sembler une tautologie, dans la mesure où les phénomènes qui servent à la mesure du temps ne peuvent qu'être comparés entre eux, l'un d'eux étant, par définition, posé comme une représentation du

2. *F. Engels*, Anti-Dühring, *p. 345, Paris, Ed. soc., 1963.*

temps idéal uniforme. Cette hypothèse serait alors plutôt en fait, un choix, puisque la vérification en semble *a priori*, impossible : nous considérons comme un bon modèle du temps uniforme les battements du métronome. Mais comment définir l'égalité de deux intervalles successifs, scandés par les battements ? Il nous faut disposer d'un étalon de temps, déplaçable dans le temps même, et exempt d'altérations au cours de ce déplacement : une montre fidèle, par exemple. Mais comment vérifier la fidélité de la montre ? etc. Cette régression nous mènerait vers l'infini si nous ne nous référions pas aujourd'hui, pour les mesures de temps, à des phénomènes physiques étalons, telles les périodes d'oscillations électromagnétiques déterminées, ou, surtout, les périodes des éléments radioactifs. Mais il ne faut pas perdre de vue que c'est nous qui décidons en dernier ressort de la régularité du rythme des désintégrations et de l'exactitude avec laquelle elle représente l'écoulement uniforme du temps. Ce qui, à vrai dire, nous sauve de l'arbitraire, c'est la cohérence entre ces divers phénomènes : quelle que soit notre position dans le temps, nous relevons des rapports constants entre les divers rythmes naturels ou artificiels pris comme mesures du temps; par conséquent : ou bien le temps s'écoule uniformément ou bien une influence mystérieuse presse ou ralentit d'une même façon, le rythme de tous les phénomènes. Or, il est bien certain qu'aucun moyen ne nous permet alors de mettre en évidence cette influence.

C'est pourquoi nous choisissons le rythme cohérent des phénomènes physiques — et non, par exemple, un temps vécu variable avec les individus — pour image du temps idéal de Newton. Reportons-nous d'ailleurs aux origines probables de la mesure du temps : au cours d'une heure de travail, un homme produit, toutes choses égales d'ailleurs, le même nombre de pièces, quel que soit le jour. Tout se passe donc comme si l'écoulement du temps était uniforme, et une éventuelle accélération, un éventuel ralentissement universel du temps, inconnaissable et sans influence sur notre vie, sont finalement, pour nous, inexistants. C'est pourquoi nous considérons le temps uniforme, celui qui rend compte le mieux et le plus simplement des phénomènes physiques, comme le temps objectif, et, dans certaines limites au moins, le seul vrai.

De ce temps, un grand mérite de la mécanique newtonienne a été de donner une définition opératoire, à partir du principe de l'inertie : « On considère les intervalles de temps comme proportionnels aux espaces parcourus par un mobile sur lequel n'agit aucune force. On prend ainsi le *principe* d'inertie, non plus comme exprimant un rapport entre le temps, le mouvement et

la force, mais comme *définition du temps* »[3]. Celle-ci... ne peut aucunement se réduire à une simple *convention*, parce qu'elle implique une *supposition de fait* à savoir : « si deux mobiles, soustraits à toutes forces, parcourent deux espaces *a* et *b* en des temps égaux, ils parcourront dans la suite, en des temps égaux, des espaces proportionnels à *a* et *b* ».

« La supposition de fait est une relation répétable, le rapport constant des espaces parcourus entre des simultanéités quelconques »[3]. Tout repose donc sur la notion apparemment « claire et précise » de simultanéité. Or c'est justement des difficultés éprouvées par les chercheurs à des niveaux élevés de précision et pour des distances astronomiques, qu'est sortie, comme on sait, la relativité restreinte.

Car, si dans le domaine macroscopique où les vitesses relatives sont toujours largement inférieures à quelques km/seconde, et qui fut pendant longtemps celui de la mécanique classique, la définition ainsi dégagée ne pose aucune difficulté, il n'en est pas de même pour le domaine des grandes vitesses relatives, par exemple au niveau de l'astronomie ou à celui des « particules élémentaires ».

On peut être surpris, encore à présent, en abordant la relativité, comme les chercheurs contemporains l'ont été en assistant à sa naissance, de voir figurer dans une grande théorie physique des considérations techniques sur la transmission des signaux. Il semble qu'on mélange les genres : le temps qui tient compte de contingences comme les constantes physiques semble ne plus être le temps.

Ainsi s'explique la résistance opposée pendant plusieurs dizaines d'années à la relativité, et spécialement à la conception du temps qu'elle implique. Avant que ne se fût affirmée la théorie d'Einstein et de Minkowski, les chercheurs n'avaient-ils pas préféré attribuer les résultats paradoxaux, que révélait l'expérience, à une propriété de l'espace — la contraction de Lorentz — plutôt que de renoncer à un temps absolu considéré comme une évidence ?

L'un des aspects les plus déconcertants du temps relatif et encore discuté de nos jours, est sans conteste celui qu'exposait Langevin dans le passage, souvent cité, de son exposé de Bologne en 1911 : « Supposons que deux portions de matière se rencontrent une première fois, se séparent, puis se retrouvent, ... des observateurs liés à l'une et à l'autre pendant la séparation n'auront pas évalué de la même façon la durée de celle-ci, n'auront pas vieilli autant les uns que les autres... » Cette remarque fournit le moyen « à un observateur d'explorer l'avenir de la Terre en faisant dans la vie de celle-ci un saut en avant qui pour elle

3. *J. Ullmo*, La pensée scientifique moderne, *p. 29, Flammarion, Paris, 1958.*

durera deux siècles et pour lui durera deux ans, mais ceci sans espoir de retour... puisque toute tentative du même genre ne pourrait que le transporter de plus en plus avant »[4]. Langevin insistait lui-même sur les « difficultés matérielles énormes d'une telle réalisation ». C'est pourquoi le célèbre paradoxe est encore considéré par le plus grand nombre, comme l'image utopique qui cependant illustre une réalité profonde.

L'allongement de la durée moyenne des mésons en est un exemple : les mésons mu rencontrés dans le rayonnement cosmique, ont une durée moyenne qui correspond effectivement, d'après l'expérience, dans l'atmosphère terrestre, à un parcours moyen de plusieurs kilomètres. Après quoi ils se désintègrent. Or, en arrêtant les mêmes mésons dans une masse métallique, de nombreux chercheurs ont mesuré leur durée moyenne au repos : environ 2,2 millionièmes de seconde, ce qui correspondrait, en mécanique classique, à un parcours de 600 mètres environ seulement.

Par analogie avec les « horloges » constituées par les éléments radioactifs, et qui nous servent d'étalon de temps, le méson mu peut être considéré lui aussi comme une horloge, *effectivement* ralentie pour nous lorsque ce méson est en mouvement par rapport à nous : cette théorie, confirmée expérimentalement, notamment par les expériences de Rossi, rend compte du fait que le méson a une durée proportionnelle à son énergie relative.

Si par conséquent, le voyageur de Langevin utilise comme horloge la désintégration des mésons, son horloge va effectivement retarder sur celles de la Terre. En serait-il de même s'il utilisait une simple montre ? La relativité l'affirme, mais l'expérience n'a évidemment pas pu être faite jusqu'à ce jour. Remarquons toutefois que si le ralentissement porte sur des constituants de la matière, telles les « particules élémentaires », on ne peut s'étonner outre mesure de le voir affecter des systèmes plus complexes comme une montre; qui plus est : l'observateur lui-même n'est que matière et son temps vécu est, au moins dans son infrastructure, fait de phénomènes physico-chimiques qui peuvent, comme le méson être eux aussi ralentis par rapport aux phénomènes vitaux des êtres vivants demeurant sur la Terre.

On n'a pas manqué d'objecter que, la vitesse ne pouvant se mesurer que relativement, il y avait symétrie entre le voyageur et la Terre, et qu'ainsi on pouvait aussi bien expliquer que les horloges de la Terre devaient retarder par rapport à celle du voyageur. C'était là méconnaître une dissymétrie fondamentale entre le mouvement varié du voyageur (avec accélérations et décélérations), et le mouvement approximativement uniforme de

4. *P. Langevin*, La pensée et l'action, *p. 77, Ed. soc., Paris, 1964.*

la Terre. De même on ne peut parler de l'allongement de la durée du méson mu que lorsqu'on compare cette durée à la durée au repos, après *arrêt* du méson, donc après lui avoir fait subir une décélération considérable, ce qui est d'ailleurs obtenu au laboratoire.

Or, si l'être vivant ne sent pas la vitesse elle-même, il ressent vivement les effets de l'accélération positive ou négative; le voyageur et l'observateur n'ont donc pas subi les mêmes processus physiologiques.

A vrai dire, et malgré les progrès de l'astronautique, le domaine des grandes vitesses nous semble si lointain que ces résultats ne nous touchent pas encore au plus profond de l'être bien que nous soyons à peu près sûrs qu'ils reflètent dans ce même domaine, les lois de notre vie organique.

Mais limiter la relativité à ce domaine des grandes vitesses, n'est-ce pas en méconnaître un aspect essentiel ?

A ce titre : « on ne peut en aucune façon voir en la théorie de la relativité la théorie des mouvements rapides. Cela reviendrait à altérer son contenu principal... à escamoter le fait qu'une série de résultats de la théorie de la relativité n'est en aucune façon liée à la vitesse du mouvement »[5]. « La théorie de la relativité est fondamentalement la théorie de l'espace et son essence réside dans la loi de la liaison mutuelle de l'espace et du temps »[6].

Or, « il est caractéristique que la théorie de l'espace et du temps... reflète de plus en plus profondément le fait que l'espace et le temps sont les formes d'existence de la matière »[7].

Notons en passant qu'Engels écrivait déjà vers 1870, en se référant aux analyses faites par Hegel, cinquante ans plus tôt : « Espace et temps sont remplis de matière... Pas plus qu'il n'y a de mouvement sans matière, il n'y a de matière sans mouvement »[8].

On peut donc parler, à propos de la relativité, d'une authentique révolution, puisqu'on passe de Newton à Einstein par un renversement radical de la perspective : le temps devient inséparable de la matière, dont il constitue l'un des aspects, alors qu'il était jusqu'alors considéré comme un contenant dans lequel se situaient, ou non, des objets matériels auxquels il préexistait logiquement de même que l'espace. Dans la révolution relativiste on pourrait dire que l'idée de temps se matérialise et que celle de matière intègre celle de temps. On assiste à la naissance d'un temps physique, par opposition au temps idéal de Newton, qui,

5. *A. Alexandrov*, « *La théorie de la relativité* », Recherches Internationales, *sept., oct. 1957, pp. 218-219, Ed. de* La Nouvelle Critique, *Paris.*
6. *A. Alexandrov*, op. cit., *pp. 217-218.*
7. *A. Alexandrov*, op. cit., *p. 226.*
8. *F. Engels*, Dialectique de la nature, *p. 250, Ed. soc., Paris, 1961.*

s'il était issu de l'expérience, s'en était abstrait au point de ne plus revêtir aucun caractère physique.

On peut dire qu'en quelque sorte la mécanique newtonienne ignore le temps : car la variable qui y porte ce nom n'a rien de spécifiquement temporel : elle est, en particulier, variable indépendante par rapport aux variables représentant l'espace.

La relativité au contraire fait du temps une variable liée à celles de l'espace. Le progrès du modèle mathématique, c'est-à-dire l'extension de ses analogies avec le réel, s'accompagne d'« une véritable *mutation* du concept de temps : du contrôle quantitatif poussé de plus en plus loin a fini par sortir une transformation qualitative de la chose mesurée »[9].

La Relativité n'ignore plus le temps : en lui reconnaissant l'un de ses caractères spécifiques : sa liaison à l'espace, elle se fait, d'un certain point de vue, science du temps. Elle prend, dans une certaine mesure, le temps pour objet. Elle représente un chapitre d'une science du temps, en constitution depuis la fin du siècle dernier, à travers l'ensemble des connaissances humaines.

Or, bien avant 1905 et la relativité restreinte, un autre chapitre de la science du temps s'ouvrait, avec la reconnaissance d'un autre caractère spécifique du temps, auquel nous sommes, dans notre être le plus profond, particulièrement sensibles : son irréversibilité.

De même qu'on peut s'étonner de voir sortir la Relativité de considérations sur la transmission des signaux, on ne verra peut-être pas sans surprise certains aspects de la science du temps liés à la thermodynamique, elle-même issue, comme on sait, de la technique des machines à vapeur, et certains autres à la cybernétique, née de la technique des machines automatiques et de celle des télécommunications.

Malgré les controverses encore vives qui marquent ce domaine de la recherche, certains résultats semblent à présent acquis : le deuxième principe de la thermodynamique — principe de Carnot-Clausius, — peut s'énoncer ainsi : tout système physique isolé ne peut pratiquement évoluer que vers un état aussi probable ou plus probable que celui où il était l'instant d'avant. L'évolution du système livré à lui-même est donc orientée dans un certain sens.

On a souvent objecté que la présence d'un être vivant dans le système suffit à mettre en défaut ce principe, parce que le propre de la vie (opposée, par exemple par Teilhard, à l'entropie) est justement de bâtir des édifices de structures de plus en plus complexe et, par conséquent, de plus en plus improbables. Mais, le système étant isolé, on peut montrer qu'il ne s'agit là que d'une augmentation *locale* de l'improbabilité — de la néguentro-

9. *Couderc*, La relativité, *p. 46, P.U.F., Paris, 1956.*

pie; l'être vivant a emprunté sa néguentropie au milieu. c'est-à-dire au reste du système, qui a ainsi, *globalement*, évolué vers les états les plus probables.

Voilà qui d'ailleurs peut sembler d'un certain point de vue évident : « qu'un système évolue vers des états de plus en plus probables c'est presque un truisme »[10]; nous sommes tentés, en cherchant à dégager des enseignements de la thermodynamique l'irréversibilité du temps, d'employer des mots tels que « probabilité, état initial ou final, irréversibilité », qui impliquent déjà un sens unique d'écoulement du temps. Tout aussi implicitement, nous admettons volontiers *a priori* que ce sens d'écoulement est celui du temps vécu de l'homme. La thermodynamique peut cependant nous permettre de définir *objectivement*, à la fois l'irréversibilité et le sens d'écoulement du temps : le sens à l'inverse duquel un système isolé ne peut *spontanément* évoluer dans son ensemble, peut à lui seul définir le sens d'écoulement du temps physique, au moins du temps propre au système considéré, pour parler le langage relativiste. Or les temps propres des systèmes physiques qui nous entourent, sur la Terre, à l'échelle macroscopique, ont tous un même sens d'écoulement.

Si, au lieu de la seule néguentropie thermodynamique, on fait aussi intervenir l'information, cette « néguentropie potentielle »[10bis], le principe de Carnot se généralise et, malgré la base expérimentale encore étroite, ce « principe de Carnot généralisé »[11] ou « principe de Brillouin »[12] semble avoir une portée très générale : aucun fait ne l'a, jusqu'à présent, mis en défaut.

D'où vient cependant que le sens du temps ainsi défini par la thermodynamique et la théorie de l'information, corresponde au sens que nous semblons, *a priori*, donner au temps ? D'où vient, en un mot, sa concordance avec le sens du temps vécu ?

On peut ici proposer deux remarques :

Depuis l'apparition de l'homme, des systèmes l'entourent, qui sont régis par le temps physique. Comment nous étonner si l'homme choisit pour sens du temps celui qu'il constate dans l'ensemble de ces systèmes ?

D'autre part, l'homme lui-même se sent de plus en plus clairement l'un de ces systèmes; il éprouve en effet, dans chacun de ses organes à travers les transformations thermodynamiques qui le modifient sans cesse dans sa chair, le sens du temps.

Ce temps qui bat au rythme des réactions biochimiques, mais qui semble constituer aussi la trame élémentaire, l'ébauche profonde d'un vécu, est souvent nommé temps physiologique. Non

---

10. F. Bonsack, Information, thermodynamique, vie et pensée, *p. 74, Gauthier-Villars, Paris, 1961.*
10 bis. F. Bonsack, op. cit.
11. L. Brillouin, Science and Information Theory, *traduit sous le titre* La science et la théorie de l'information, *Masson, Paris, 1958.*
12. O. Costa de Beauregard, Le second principe de la science du temps, *Seuil, Paris, 1963.*

seulement, comme le temps physique issu de la thermodynamique, il est irréversible, mais il en diffère par l'apparition d'un rythme propre au système complexe : le rythme même des échanges de néguentropie et d'information entre l'être vivant et son milieu.

Ces échanges peuvent, cependant, fort bien se situer dans le temps des horloges, seul utilisé par les chercheurs dans les laboratoires de physiologie, et il n'est pas sérieusement question de lui substituer une autre échelle de référence.

Qu'on ne s'y trompe pas cependant : le rythme des phénomènes vitaux ne trouve pas dans le temps newtonien sur lequel on le projette, une image adéquate. C'est par cette projection même — la comparaison entre deux rythmes — que nous connaissons le temps physiologique, comme nous déterminons l'équation d'une courbe par référence à un système d'axes, choisis par nous, et à graduation régulière.

Ainsi, sans qu'il soit question de changer le mode de référence des événements historiques, et les mesures en siècles, en années, en jours, parle-t-on de perspective historique, ou d'accélération de l'histoire. Dans un autre domaine, et malgré la concordance des horloges de Rome et de Paris, peut-on parler du rythme de la vie parisienne ou du « tempo di Roma ».

« C'est ainsi que le temps logarithmique a été jugé intéressant pour la biologie par du Nouy (1936) et Backman (1943) »... « Du Nouy a vérifié expérimentalement qu'une blessure d'une superficie de 20 cm² guérit en 20 jours chez un sujet de 10 ans, en 30 jours chez un sujet de 20 ans et que ce temps atteint 40, 55, 60 et 100 jours pour des sujets respectivement âgés de 30, 40, 50 et 60 ans. Le fait que la vitesse de cicatrisation des plaies est en relation étroite avec le métabolisme conduit alors du Nouy à cette conclusion que le temps physique ou astronomique subit une accélération subjective avec l'âge. En d'autres termes, une année de l'existence d'un enfant est vécue plus longuement par lui qu'une année d'une personne âgée ». (La vie de l'enfant est marquée de plus de transformations physiologiques que celle du vieillard). « C'est pour cette raison que du Nouy a introduit à côté du temps physique, la notion de temps physiologique »[13].

Malgré le rapprochement suggéré par J. Zeman entre ce temps physiologique et le temps dynamique logarithmique que Milne proposait pour l'étude de l'évolution de l'Univers, il ne semble pas que ce mode de représentation du temps physiologique doive bouleverser notre notion du temps. Il semble que l'essentiel soit ailleurs, et que notre progrès dans ce domaine dépende moins du perfectionnement de nos modèles du temps à tel ou tel niveau, que de cette réflexion du temps, dont l'élabora-

13. Jiri Zeman, L'information, l'entropie et le temps dans la théorie de la connaissance, *3e Congrès international de Namur, septembre 1958.*

tion de la relativité et la naissance de cette mécanique dialectique qu'est la cybernétique nous donnent des exemples.

Avec la cybernétique en particulier, on progresse dans la connaissance des systèmes biologiques par l'exploration de ce qui constitue en eux une sorte de nouvelle dimension : celle que Teilhard a nommée le « troisième infini », celui de la complexité.

Pendant longtemps, cette complexité, d'ailleurs peu connue dans ses détails, et considérée de ce fait comme un tout, a été prise pour une propriété *sui generis*, quand elle n'était pas déifiée.

Parallèlement à ce courant vitaliste, on trouve aussi depuis l'Antiquité, et s'épanouissant avec le scientisme du siècle dernier, un faisceau de tentatives d'explications de la vie par les seules lois du minéral. On chasse la vie du séjour des dieux : et elle semble se venger en laissant inexpliqués les caractères propres du vivant, l'évolution notamment, quand elle ne trouve pas, tout simplement, refuge au sein d'une manière divinisée. On n'a fait que reculer le miracle jusqu'à la genèse même de l'Univers.

On peut être surpris de l'échec de l'interprétation mécaniste, car le chercheur qui se propose d'expliquer le supérieur par l'inférieur ne fait que reproduire dans son esprit le processus réel d'édification de la vie. De plus il s'astreint à la logique stricte des causes et des effets, qui rend compte sans ambiguïté, au moins au niveau de la science du siècle dernier, de la plupart des phénomènes physiques. L'analyse de la démarche du chercheur qui se limite au schéma causal montre son insuffisance : construire l'enchaînement des causes et des effets, c'est ranger des phénomènes sur une ligne où l'un commande l'autre à la manière dont une pièce d'un mécanisme séquentiel détermine le mouvement de la suivante. Dans ce type de raisonnement, le plus fréquent et le plus efficace dans la vie et la recherche courante, peuvent figurer des éléments temporels, par exemple dans l'étude cinématique ou dynamique d'un mouvement. Mais on peut constater que le temps ne prend alors que la forme abstraite du temps newtonien et non celle du temps physique lié à la matière, et susceptible de réagir sur elle. Ce mouvement est, de ce fait, intemporel. Il prédit un événement inéluctable, sans toutefois en préciser le délai. Or, *pour nous*, le délai importe avant toute chose : il peut éloigner de nous une catastrophe au point de nous la rendre indifférente. Il peut aussi et surtout nous donner les moyens d'agir.

De plus, si nous cherchons à traduire par un schéma les variations d'état d'un mécanisme complexe, d'un être vivant, nous serons bien en peine de discerner cause et effet. Le caractère essentiel d'un tel système est de recéler une contradiction interne qui se traduit d'ailleurs au dehors par une contradiction avec l'environnement. Cette contradiction est justement ce qui met en échec la logique formelle. Non pas qu'elle soit en défaut : mais

elle nous fournit à un instant donné un résultat, et à l'instant suivant un autre. Elle nous permet de suivre pas à pas le mécanisme, mais sans nous révéler l'ensemble de la courbe. Intemporelle, cette logique ne peut être diachronique. Elle n'a pas intégré la dimension du temps.

On peut montrer au contraire qu'une logique dialectique permet cette intégration : elle surmonte la contradiction révélée par la logique formelle, aussi bien dans le système que dans le schéma par lequel nous nous proposions d'en rendre compte; elle montre que le dépassement de cette contradiction ne peut se faire, justement, que dans le temps, et grâce au temps. On assiste ainsi à une sorte de réflexion du temps dans la connaissance. Le temps, d'où est sorti l'homme, se connaît lui-même en nous.

Alors malgré moi-même, il le faut ô Soleil
Que j'adore mon cœur où tu te viens connaître[14].

Ainsi le matérialisme dialectique peut-il, dans son ensemble, apparaître comme une tentative de réflexion consciente du temps, au niveau du temps physiologique en particulier.

Un système simple, c'est-à-dire sans rétroaction, sans contradiction interne ni contradiction externe qui l'oppose à son environnement, est absolument régi par le temps physique en ce sens que son évolution ressortit au moins approximativement à un déterminisme laplacien. C'est le cas de la désintégration des éléments radioactifs, que nous prenons justement comme étalons du temps physique, et, dans ce cas, identique pour nous au temps newtonien. Ce système simple subit le temps sans cesser de s'altérer, et sans préserver de lui-même quelque individualité invariante avec le temps.

Au contraire le système complexe, malgré les changements incessants qui l'affectent, présente des phénomènes d'homéostase, c'est-à-dire que, par une activité propre, par une réaction contre l'environnement où il baigne, il maintient, à travers le temps, sa propre structure, comme une certaine forme d'individualité. Bien entendu, ce caractère s'affirme avec l'évolution et culmine actuellement avec la personnalité humaine, mais il est sensible dès le servo-mécanisme élémentaire, parce que la rétroaction la plus simple a pour effet de faire réagir le mécanisme *à l'encontre de l'influence reçue de l'extérieur l'instant d'avant;* un système simple au contraire suivrait de plus en plus nettement cette influence, et serait sans cesse commandé directement par les variations du milieu ambiant.

C'est pourquoi le mécanisme simple n'a pas d'épaisseur temporelle. Il est à chaque instant la résultante des influences externes, sans que son état précédent joue un autre rôle que celui

14. Paul Valéry, La jeune Parque.

d'un point de départ du changement qu'il subit. Il n'a, en d'autres termes, pas de mémoire.

Au contraire, dans le servomécanisme artificiel comme chez l'être vivant, un état donné dépend non seulement du milieu, et de l'état précédent comme un point de départ, mais aussi de cet état précédent (et des autres états antérieurs) comme information, origine d'une réaction s'opposant à la variation subie antérieurement. Aux influences externes se combinent des influences internes venues de l'instant précédent. Depuis le niveau élémentaire jusqu'à la complexification la plus haute, on voit se développer cette mémoire, cette épaisseur temporelle du système rétroactif.

Peut-être comprendra-t-on alors plus clairement qu'admettant le dépassement des contradictions le long de la dimension temporelle, le matérialisme dialectique acquière lui-même cette épaisseur — cette nouvelle dimension — qui en fasse, pour de tels systèmes, un mode de connaissance adéquat.

De même que la mécanique relativiste a acquis une plus grande prise sur le réel en reconnaissant au temps ses caractères physiques, de même la cybernétique, qu'un lien étroit rattache au matérialisme dialectique[15] progresse dans l'étude des systèmes complexes en décelant le pacte qui les lie au temps.

Or, si le matérialisme dialectique peut déceler au sein du mécanisme complexe les contradictions auxquelles il doit sa permanence dans le temps et même à partir de cette permanence activement affirmée sur l'environnement, ses possibilités d'évolution, voici qu'*une interprétation matérialiste et dialectique de notre connaissance du temps n'est pas moins éclairante.*

Entre le mécanisme simple, non doué de rétroaction, exempt de contradictions, et le servomécanisme, la différence fondamentale — et le progrès — consiste finalement en ce que le servomécanisme, en acquérant sa structure contradictoire, laisse entrer en lui le temps, sous la forme même de cette contradiction. Pour le mécanisme simple, le temps est au dehors. Pour le servomécanisme, il est au dehors sous la forme des variations temporelles de l'environnement; mais il est aussi au-dedans, sous forme de « mémoire », même si le mécanisme ne comprend pas d'organe particulier de stockage de l'information, de « mémoire » proprement dite, et si sa mémoire se réduit au simple fait que sa réaction dépend de l'excitation reçue l'instant d'avant.

Mais c'est justement en intégrant dans sa structure, sous forme de contradiction à résoudre dans le temps, le temps lui-même, que le servo-mécanisme parvient à acquérir sa permanence et ses possibilités d'évolution qui, justement, entre certaines limites, le libèrent du temps.

15. *J. Guillaumaud*, Cybernétique et matérialisme dialectique, *Ed. soc., Paris, 1964.*

C'est en s'incorporant le temps que (non sans paradoxe, et grâce au temps lui-même le long duquel se résolvent les contradictions), *le servomécanisme complexe prend par rapport au temps une certaine distance.*

Or, et cette fois sur le plan de la connaissance, nous voyons la Relativité faire une place au temps qu'il n'avait pas auparavant. Le temps pénètre l'espace et il est partout présent dans des formules telles celle de l'équivalence masse-énergie, où à première vue, on l'attend le moins. Il semblerait que ce temps mêlé à toutes choses, devienne insaisissable en perdant son caractère absolu. Il n'en est rien, comme le montre l'expérience.

De même la cybernétique constitue actuellement l'une des voies d'approche les plus efficaces vers le temps, bien qu'elle reconnaisse ou plutôt *parce* qu'elle reconnaît dans les systèmes complexes qu'elle étudie, cette contradiction qui leur confère leur épaisseur temporelle.

En intégrant elle-même le temps, elle nous permet de prendre par rapport au temps la distance de vision et d'action.

Sans doute faut-il également voir dans cette intégration et, dans une certaine mesure, ce dépassement du temps, l'origine de la fécondité du matérialisme dialectique en général, qui, se voulant inachevé, temporel, permanent à travers une évolution incessante, nous offre la possibilité d'échapper à l'instant pour saisir le devenir.

Ainsi la réflexion du temps se manifeste-t-elle à différents niveaux : avec l'apparition de ce temps interne qui constitue la « mémoire » du mécanisme complexe; avec la diffusion et le dépassement du temps dans la science.

Cependant, si l'on remonte, vers le troisième infini, la généalogie des servomécanismes complexes, depuis les très simples machines jusqu'aux êtres vivants, le temps physiologique, marqué par les rythmes internes propres à l'individu, se complique : le temps psychologique apparaît : temps et connaissance du temps se rejoignent chez l'homme.

★

Avant d'en tirer une connaissance claire, nous avons conscience du temps; mais chacun sait combien le temps subjectif s'éloigne du temps des horloges.

Si, entre le servomécanisme élémentaire et le plus complexe des mécanismes séquentiels (sans rétroaction) on constate une profonde différence de nature — *un changement d'état* — il est clair qu'entre les servomécanismes simples que nous connaissons (soit que nous les ayons contruits, soit que nous les ayons dégagés du vivant) et l'homme, considéré dans toute sa complexité, s'échelonnent un nombre très grand de ces changements d'état,

dont quelques-uns portent déjà des noms plus ou moins vagues : conscience, liberté, etc.

Avec chacun de ces changements d'état, il semble — mais nous sommes évidemment ici sur un terrain peu certain — que le temps subisse une nouvelle réflexion, ou tout au moins que la réflexion prenne une forme nouvelle. Il semble aussi que cette nouvelle réflexion confère au temps interne, à ce qu'à partir d'un certain niveau on peut déjà nommer la conscience intime du temps, plus d'extension, ou plus d'épaisseur. En intégrant de plus en plus consciemment le temps, l'homme s'en affranchit en ce sens qu'il revit son propre passé, prépare son propre avenir, et, sur un autre plan, fait reculer les limites de son histoire générique en même temps qu'il prévoit de mieux en mieux, car il en devient de plus en plus nettement maître, son avenir collectif.

Il faut bien avouer qu'entre le temps physiologique et le temps psychologique de l'homme, nous sentons un abîme, sur lequel nous ne jetons que quelques ponts bien hasardeux. Du moins pouvons-nous pressentir que chaque étape franchie ne l'est que par cette intégration du temps, que nous pouvons prendre pour fil conducteur, et qui chaque fois semble marquer une synthèse entre les deux aspects contradictoires du temps : un temps objectif, et un temps subjectif de plus en plus intimement mêlé à notre être, mais dont la reconnaissance en nous, qui s'accomplit dans la connaissance, nous permet de prendre vis-à-vis du temps objectif, auquel il s'oppose, la distance de l'entendement et de l'action.

★

Cette distance peut encore s'accroître en devenant celle du mensonge.

Tout d'abord, l'homme tente de mettre en forme ses souvenirs, et ceux que lui ont laissés ses ancêtres. Les expériences passées constituent des information utiles, et représentent du temps accumulé, gagné par une génération pour les suivantes.

La tradition apparaît ainsi comme une sorte de mémoire de l'espèce. Bientôt elle se purifie et devient histoire. Les impuretés, souvent précieuses, dont elle se dessaisit, ce sont les mythes, les fables, la poésie.

L'idéal de l'historien est, selon Michelet la « résurrection » du passé. Mais le passé est infini, non seulement en profondeur, dans le sens du temps, mais en surface, à un instant donné. Comment brosser un tableau où s'épuise un instant vécu de l'humanité ?

Ecrire l'histoire est donc faire choix d'un point de vue et d'un champ de vision. Dans ce champ lui-même, comme dans celui d'un microscope, on ne voit que ce que, plus ou moins

consciemment et clairement, on cherche. Le reste demeure dans l'ombre, de même que sur la toile du peintre, ce qui n'a pas retenu son intérêt se simplifie, s'estompe, et disparaît. Certains en concluent que toute l'histoire, de la biographie à l'histoire universelle, est fausse, et soutiennent ce paradoxe : l'œuvre de fiction est aussi vraie que l'histoire, sinon davantage, si le poète ou le romancier se fait témoin de son temps ou de celui qu'il choisit. Il est bien évident que l'historien peut mentir, et que le romancier peut, en réunissant ce qui était épars, en affirmant sa vision synthétique du passé, en chargeant des personnages, une intrigue, des lieux, qu'il imagine, de tout ce qu'il perçoit du *sens* d'une époque, recréer une vérité historique, et singulièrement une vérité du quotidien, difficile à atteindre par la méthode scientifique de l'histoire.

Encore conserve-t-il ce qu'Aragon nomme les « droits imprescriptibles » du romancier, selon lesquels il peut, à tout moment, renoncer à nous restituer l'Histoire pour nous conter une histoire. Il rompt alors ce qui le liait au temps physique, axe de référence du passé des hommes; mais cette rupture est tout un art : celui de ruser avec le temps.

Nous écoutons le conteur et nous sommes ses complices, mais nous aimons à être bien dupés. Nous voulons croire. Nous enjoignons à l'artiste de réaliser ce délicat amalgame de vérité et de fiction qui suscite en nous à la fois la participation et l'admiration, qui nous plonge au sein d'une nouvelle réalité en nous réservant la distance esthétique. A travers les déformations que subit ainsi la pâte réelle — nécessairement historique — sous les mains de l'artiste, le temps lui-même se modifie profondément : voici une journée contenue en cinq actes, un coup de feu étiré sur une demi-page, une vie restituée, sans ordre chronologique apparent, selon les couches succcessives visitées par la mémoire.

Ne nions pas ici la part des conventions, dont certaines, telles le retour en arrière, peuvent, la mode aidant, perdre toute signification si elles sont employées de façon gratuite. Mais il est facile de distinguer, parmi les lois du temps de l'œuvre d'art, l'arbitraire de l'essentiel. Je veux écrire, par exemple, une « dramatique » pour la radio : dans un café, scène d'atmosphère, des habitués bavardent pendant cinq minutes, en attendant l'arrivée du personnage principal. Soucieux de vérité, je vais dans un certain nombre de cafés enregistrer sur le vif des tranches de conversations. Avec un peu de chance, et au besoin quelques retouches de détail, je constitue ainsi une séquence de cinq minutes avec les allusions voulues à l'absent que l'on attend. Malheureusement ces cinq minutes paraîtront à l'audition, interminables, et bien moins vraies que la scène de trente secondes que je pourrais écrire, en m'inspirant le cas échéant de mes documents réels. De

telles longueurs sont parfois sensibles dans le « cinéma-vérité », malgré les moyens qui restent à l'auteur et notamment le découpage, pour imprimer à son œuvre un rythme attrayant. Le temps de l'œuvre d'art subit une contraction; c'est le cas le plus général, bien qu'inversement, par exemple on n'en finisse pas de mourir, au théâtre. Ce que cherche l'artiste, c'est à recréer en nous le temps vécu, celui par exemple, du souvenir. Bergson notait que la mémoire contracte le temps en ne retenant que les événements les plus importants, et opère ainsi une accélération subjective du temps. Nous consultons notre mémoire comme nous cherchons, dans un livre déjà lu, ce qui touche à notre préoccupation actuelle, en omettant la simple anecdote :

« ... lors de l'évolution biologique d'un organisme, le nombre d'événements qui se produisent dans des intervalles égaux de temps physique diminue progressivement..., à une unité de temps biologique correspond ainsi une quantité de temps physique sans cesse accrue. Par contre, si nous considérons maintenant l'accroissement de l'information (ou, ce qui revient au même, l'évolution de la connaissance), nous observons qu'à des intervalles successifs de temps physique correspondent des quantités d'information toujours plus grandes. L'information se condense à la fois par la mémoire et par l'expérience qui s'accumule »[16].

En recréant par l'art le temps psychologique, l'artiste tente en quelque sorte l'un de ces pastiches par lesquels s'affirme la connaissance de l'œuvre pastichée : il fait l'épreuve de ce que nous savons de la réflexion du temps en nous-mêmes.

Mais, par le fait même qu'il recrée, en face de nous et en face de lui-même, notre temps intime et vécu, modifié par les réflexions successives qu'il a subies dans notre pensée, l'artiste prend vis-à-vis de ce temps vécu une distance analogue à celle du savant explicitant le temps physique par la démarche même qui lui fait admettre plus profondément le temps dans une théorie universelle. Dans l'œuvre d'art nous *voyons* le temps vécu des personnages en qui nous nous reconnaissons. Là encore, le temps vécu est intimement mêlé à la substance d'une œuvre qui cependant nous devient extérieure : notre temps vécu s'objective dans la mesure même où nous reconnaissons sa subjectivité. Dans l'acte créateur, l'artiste pose en face de lui, pour parler le langage hégélien, une œuvre qui est lui-même sous le mode de ne pas l'être, et l'on peut se demander s'il n'en est pas de même de toute œuvre humaine, artistique ou non. Nous touchons là, non pas à une part divine de l'homme, mais à sa déification par lui-même. Pour nous limiter à la question du temps, et nous rapprocher du concret, notons que si l'artiste lui-même peut ainsi dans la mesure où il imprime à son œuvre le temps vécu de l'homme, et singu-

16. Jiri Zeman, op. cit., *p. 143.*

lièrement le sien propre, prendre vis-à-vis de ce temps la distance de vision distincte, le lecteur, de son côté, et par une sorte de sympathie qui le lie à l'œuvre d'art et à son auteur, profite de ce moyen qui lui est donné d'échapper un instant aux voiles jetés sur la conscience par l'illusion du temps vécu, et ce dans la mesure où ce temps vécu imprègne plus profondément l'œuvre proposée à son regard.

Un aspect particulier, mais très connu et sans doute le plus facile à voir, de cette libération, est la recherche du temps perdu, et la recouvrance de ce temps par la mémoire. Le temps de Proust, celui qu'il retrouve, c'est en effet essentiellement le temps vécu : « le vrai temps, pour lui, était durée intime d'états, états de valeurs et de signes en perpétuel changement, en brutale ou insensible mutation »... « Temps d'un homme que les conditions internes et les circonstances sociales ont retourné comme un gant, en une véritable introversion mentale, à la recherche d'une constante qui lui donnerait la *possession de soi* »[17]. C'est donc bien d'une libération qu'il s'agit, mais qui ne peut s'opérer par la simple connaissance. « Tout en sachant le temps, je ne comprends rien à la vie, les heures tristes prennent la place des minutes joyeuses, se confondent en moi comme des abeilles dans une ruche »[18].

Si, au lieu de cette « connaissance » qui n'est que référence au temps newtonien, et découpage du temps vécu sur la grille des heures d'horloge, l'homme tente de s'élever au-dessus de son propre temps vécu en le dépassant dans une œuvre, l'espoir apparaît libération authentique :

« On se délivre de l'œuvre du temps par la remembrance... L'essentiel est de se rappeler tous les événements dont on a été témoin dans la durée temporelle... Nous touchons là à un problème capital non seulement pour l'intelligence du mythe, mais surtout pour le développement ultérieur de la pensée mythique... Celui qui est capable de *se ressouvenir* dispose d'une force magico-religieuse plus précieuse encore que celui qui *connaît* l'origine des choses »[19].

L'apparition du temps vécu est donc, comme la liberté humaine, une malédiction qui frappe, si elle n'est assumée :

« Freud a découvert le rôle décisif du « temps primordial et paradisiaque » de la première enfance, la béatitude d'avant la rupture (i.e. le sevrage), c'est-à-dire avant que le temps devienne, pour chaque individu, un « temps vécu »[20].

De Gérard de Nerval à Milosz, Alain-Fournier, Saint John

---

17. André Vial, Proust, *p. 131, Julliard, Paris, 1963.*
18. Paul Valéry, Comédie italienne, Les Plaisirs et les Jours, *cité dans le* Proust *d'André Vial, p. 132.*
19. Mircea Eliade, Aspects du mythe, *pp. 112-113, N.R.F., Idées Gallimard, Paris, 1963.*
20. Mircea Eliade, op. cit., *p. 99.*

Perse, la liste est longue des auteurs qui ont consacré tout ou partie de leur œuvre à ce retour à l'enfance. Mais ne l'ont-ils pas justement retrouvée dans la création d'une œuvre par laquelle ils la projetaient hors d'eux-mêmes ? Tant qu'il demeure prisonnier de son enfance le narrateur de *Sylvie* ne fait que la fuir en la cherchant. Même déception pour le Seurel du *Grand Meaulnes*. Chaque fois l'œuvre s'achève sur ce goût amer de l'adulte qui *connaît*, et va de déception en déception. Un troisième volet, après la béatitude et la chute, manque : c'est la rédemption par l'œuvre d'art, l'auteur se sauvant en acceptant de se perdre, et retrouvant le « vert paradis » en assumant sa déception.

Il semble donc que dans l'œuvre d'art le temps subisse une nouvelle réflexion : de la conscience, de l'imagination de l'artiste naît un temps que l'on pourrait qualifier d'objectif, ou tout au moins, d'intersubjectif puisqu'il est, à des nuances près, le même pour le créateur et les lecteurs réunis autour de l'œuvre achevée. Mais de ce miroir magique qu'est l'artiste, le temps nous revient changé, et plus ou moins profondément, suivant le but vers lequel se dirige l'œuvre. Le romancier naturaliste se propose de nous restituer une tranche de vie régie par le temps historique ponctué de tintements d'horloge; pour d'autres au contraire, le temps semble sourdre de la substance même du texte. On a pu dire[21] dans ce sens que chez Faulkner (*le Bruit et la Fureur*, en particulier), on sent « la présence palpable du temps » et que lorsqu'il cesse de se montrer « grand poète de l'attente », pour triompher dans la peinture du mouvement, Faulkner réalise sous nos yeux, ou plus exactement en nous-mêmes, une « sculpture de temps ». Ainsi, Faulkner rejoint Proust.

Il se peut que, dans certains cas, la restitution à l'état brut de la durée physique suffise à l'artiste pour recréer, sous nos yeux, le temps. De telles réussites, exceptionnelles, ne sont nullement dues au hasard : il arrive que le temps physique ou historique et le temps vécu coïncident, et c'est alors que l'artiste peut se contenter de noter les faits, comme les fixerait un magnétophone, ou, en décomposant le mouvement, une caméra, sa seule intervention esthétique se limitant au découpage ou au choix même du sujet. C'est en ce sens que nous entendons avec une émotion authentiquement artistique le *Procès de Jeanne d'Arc* reconstitué par Georges Pitoëff, ou les pièces-documents de Jean Vilar.

Mais la règle est la déformation, la réflexion ou la réfraction à travers la boule de cristal du poète. Le temps physique demeure le son fondamental, mais il s'enrichit d'harmoniques, et l'uniformité se replie en rythmes : « Le sillon est l'axe temporel du tra-

21. Colette Garrigues, Le Temps, *série d'émissions O.R.T.F., Emission du 24 novembre 1964.*

vail et le repos du soir est la borne du champ. Comme une durée coulant d'un flot continu exprimerait mal ces moules temporels ! Combien plus réelle, comme base de *l'efficacité* temporelle (c'est nous qui soulignons) doit apparaître la notion de rythme ! »[22]. Rythme des oscillations d'un servomécanisme élémentaire, rythme du cœur ou du souffle, des pas et de la danse. S'il anime les arts du temps : chant, poème, ou période, nous le sentons battre au long des suites d'arcs, s'incarner dans ces colonnes qui, dit Valéry, « marchent dans le temps », et ordonner les masses des villes nouvelles. Rusant, s'il trace des voûtes, avec la pesanteur, avec son corps s'il danse, avec son souffle dans le verset claudélien, l'homme impose ainsi son rythme autour de lui. Le rythme interne apparu avec la complexification de la matière, s'extériorise après la réflexion : il se fait action créatrice.

L'œuvre d'art, issue de la réflexion du temps en l'homme, est le résultat d'un même combat mené sur d'autres fronts par le physicien, le biologiste, et le psychologue. Elle porte en elle les souvenirs de cette lutte et elle y demeure engagée. La recherche du temps perdu n'est pas une école de renoncement. Elle milite en faveur de l'homme. Chaque œuvre d'art créée dans cet esprit de révolte contre le temps témoigne de cette lutte et s'enracine dans l'effort, caractéristique du vivant, de *durer*. L'homme se souvient dans son œuvre, du printemps où il fut sacré et l'art authentique est ce par quoi l'artiste singulier, historique, caduc, se relie au passé et à un avenir qu'il contribue à construire, c'est-à-dire à la hasardeuse éternité humaine. Par son acte créateur — au sens tout humain et imparfait du mot — l'homme se relie à la totalité humaine et naturelle et cet acte apparaît comme un commencement, chance d'un renouvellement fondamental et rappel de tous les commencements — changements d'état sur la ligne de l'évolution — qui ont mené la matière à son point présent de complexité et de réflexion.

Et maintenant en nous à la fin
Eclate le commencement
Eclate le jour nouveau, éclate dans la possession
de la source je ne sais quelle jeunesse angélique !

« A la fin », c'est-à-dire au moment où je suis parvenu, sur la ligne de la durée — dans l'instant présent donc — c'est toujours le commencement absolu qui éclate. Le thème bien pascal de la « nouveauté » prend ici une signification extrêmement concrète : chaque instant, pourvu qu'il demeure en contact avec le mystère de Pâques, peut être celui de la seconde naissance. Cette conception du temps est radicalement différente de celle qui se trouve impliquée dans le langage courant. Etre homme,

22. *G. Bachelard*, op. cit.

être chrétien, c'est chercher sans cesse à rompre la ligne continue de la durée, pour faire coïncider l'instant actuel avec le commencement absolu; le *Nunc* de Pâques[23]. Cette image que Claudel nous propose d'un homme chargé d'administrer le présent reflète ainsi une réalité profonde, enracinée dans la genèse même de l'homme, « Pour l'homme, être situé, c'est être présent au monde total; c'est être parvenu à un instant si *présent* qu'il rompt d'une manière absolue avec le temps successif »[24]. Or, comment cette nouveauté, ce partage qu'établit un Midi présent, « heure de la pléniture entre passé et avenir », s'affirmerait-elle plus que dans *l'acte* humain, celui qui définitivement, imprime la nouveauté dans la matière, et ajoute à la réalité ? Quelle liturgie pourrait remplacer celle par laquelle l'homme reproduit, *en les dépassant*, ses efforts antérieurs, et se rattache à la multitude des morts en accomplissant leurs rêves ?

Face au temps, l'homme connaît sa minute de vérité; pour l'homme de science, certes, point de fuite possible : la brutalité des faits lui laisse peu de refuges. Mais en s'insinuant en nous-mêmes, en se réfléchissant à travers le vécu et l'inventé, voici que nos représentations du temps se nouent en un tel écheveau que nous pouvons nous y égarer et même souhaiter confusément que notre angoisse du temps (du non-être qu'il recèle) s'y calme ou s'y dévie.

Si l'on cherche à définir le réalisme en art, nul doute qu'un critère majeur soit l'attitude de l'artiste face au temps : celui-ci l'ignore ou le nie, et n'y parvient jamais tout à fait, dans la mesure où toute œuvre procède d'un présent qui n'est qu'un passé proche, et se dirige vers un problématique avenir; celui-là se prend à son métier d'inventeur, et croit aux fleurs de son imagination. Parfois, insuffisamment confiant en lui-même, et désireux de donner corps à ses images, il les fonde sur un passé chargé de tous les rêves anciens : le verbe s'incarne, et l'on prend le beau pour le vrai. Transfigurée par son art même, la fiction revient vers l'artiste, qui ne la reconnaît plus. La créature a échappé à son créateur et elle l'entraîne, tel le fantôme dont parle Tourgueniev, vers son monde imaginaire. Ainsi naissent les féeries de pure convention, faites pour divertir, les mythes lourds de réalité sublimée, et certaines formes de l'aliénation religieuse.

De cet art d'imagination individuelle et de cette religion dirigée vers le tout absolu, le philosophe sait depuis Hegel qu'il doit tenter la difficile synthèse. Mais ce n'est pas par hasard si, de plus en plus, le philosophe cherche dans l'esthétique la clé de problèmes en apparence fort éloignés du beau et si l'artiste cherche à passer à travers le miroir.

A travers l'esthétique fonctionnelle, la « poétique de l'es-

23. *André Vachon*, Le temps et l'espace dans l'œuvre de Paul Claudel, *p. 283, Seuil, Paris, 1965.*
24. *André Vachon*, op. cit., *p. 205.*

pace », l'élégance d'une démonstration, passe un courant où convergent le beau et le vrai « vers un mythe qui préfigure l'avenir »[25].

Ainsi tout art authentique s'achemine vers un réalisme, qui ne soit pas copie mais recréation, qui ne soit pas délire mais résurrection du réel. La conquête du temps n'est pas, dans une telle perspective, la mise en conserve des heures passées; elle n'est pas davantage aspiration à une éternité qui serait seulement le nom oublié de notre désir; elle est l'acte par lequel nous réussissons — ruse de la raison — à sculpter le temps suivant son fil, à créer, comme le font les dieux, des images périssables, à travers lesquelles s'affirme notre épaisseur temporelle. « Au-delà du tableau narratif ou décoratif, créer un monde différent de celui de la matière, un monde mythique, correspondant à une étape de développement des techniques et de la raison, mais portant en lui la volonté irréductible de son dépassement »[26]. A l'image des dieux, ce n'est que par la suite de nos créatures que nous existons dans le temps, et que nous pouvons prétendre sinon à l'éternité, du moins à un avenir « seule transcendance que connaisse l'athée » dont la création à mesure même du temps, passe par nos mains.

★

Si, pour tenter de suivre les métamorphoses du temps, nous parcourons les étapes successives de complexification de la matière, nous refaisons en quelque sorte, en nous appuyant sur le temps historique, des sources de l'Evolution jusqu'à ce jour, l'histoire du temps.

C'est d'abord le règne du temps physique, non réfléchi; bientôt apparaissent des structures assez complexes pour acquérir les propriétés du vivant : le temps, en quelque sorte, s'intériorise en chaque être. Puis c'est ce nouveau changement d'état désigné par les mots de conscience, et de liberté; la matière prend en l'homme conscience d'elle-même et, en particulier, de sa dimension temporelle; c'est enfin la vie psychique de l'homme : le temps psychologique s'enrichit et se distingue de plus en plus nettement de celui des horloges jusqu'à se faire, par une nouvelle réflexion, temps interne de l'œuvre d'art, à la fois librement imaginé et profondément vécu, synthèse de la liberté créatrice et de la tyrannie du temps biologique, enraciné lui-même dans l'irréversibilité thermodynamique.

Avec chaque réflexion du temps, c'est une nouvelle histoire du temps qui commence : le physicien, par exemple, retrouve dans la perspective relativiste le lien étroit (de qualité première à substance) qui unit le temps à la matière. L'artiste, pris lui-même dans l'histoire universelle, qu'il témoigne ou tente l'évasion, écrit

25. *Roger Garaudy*, D'un réalisme sans rivages, *p. 112, Plon, Paris, 1963.*
26. *Roger Garaudy*, op. cit., *p. 53.*

toujours un nouveau chapitre de la lutte ambiguë des hommes contre le temps. Certes, le joug du temps physique, biologique, n'est que faiblement secoué par les progrès des sciences et des techniques, qui conservent les paroles gelées, tentent d'immortaliser les textes, et prolongent la vie humaine; mais l'activité de l'homme le réfléchit en un faisceau sans cesse enrichi, non point de rêves mais d'images aussi réelles que l'homme et aussi fécondes que ses autres représentations du monde. C'est ainsi que l'homme tente au-delà des tombeaux d'Orphée, de Faust et du Comte de Saint-Germain, la difficile conquête du temps. Comme la musique de notre temps, son chant peu à peu, bien que, et même parce que soumis au règne du temps, s'affranchit de la barre de mesure.

JACQUES GUILLAUMAUD

Jean-Jacques Goblot

Lecture de Lénine : « Aborder la tâche »

Peu avant de prendre la décision d'adhérer au Parti communiste français, un jeune intellectuel me demanda ce qu'il fallait lire, pour commencer, si l'on voulait apprendre le marxisme. La question n'était pas si simple : n'était-ce pas au fond tout le problème de la *formation* marxiste des intellectuels, de *leur* initiation au marxisme ? Question délicate et parfois trop négligée. Il est vrai que M. Kostas Papaioannou s'en occupe activement... [1].

Ce jeune intellectuel savait déjà une chose précieuse : que le marxisme *s'apprend*. Je lui confiai tout de suite qu'on n'a pas fini si tôt de l'apprendre. Je me mis cependant en devoir de confectionner un « colis de l'apprenti-marxiste » qui ne fût pas trop lourd et qui pourtant contînt tout ce qu'il faut pour pouvoir *aborder* le marxisme. Choix difficile ! Je résolus d'abord de retenir ce que voici : de Marx, *Le 18 brumaire; Salaires, prix et profits; Travail salarié et Capital;* d'Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique;* de Marx et d'Engels, *Le Manifeste,* bien sûr, et le choix excellent d'*Etudes philosophiques* paru aux Editions sociales; de Lénine, *Que faire ?, Karl Marx, l'Etat et la révolution, La maladie infantile du communisme;* à quoi j'ajouterais aujourd'hui le tome III des *Œuvres choisies* de Maurice Thorez, et le *Manuel d'histoire du Parti communiste français.*

Voilà déjà un colis d'une taille respectable. Mais ce camarade semblait montrer un solide appétit ! Si solide que réflexion faite je crus bon de biffer les quatre ouvrages de Lénine et d'inscrire à leur place les *Œuvres choisies* du même auteur, parues il y a deux ans aux Editions en langues étrangères de Moscou : trois gros volumes, et près de 3.000 pages ! Mais 3.000 pages qui représentent quelque chose d'*irremplaçable,* et peut-être surtout pour un intellectuel : c'est cette appréciation que je voudrais expliquer ici.

Mais parlons d'abord de ces *Œuvres choisies :* c'est un bon instrument de travail, le meilleur qui existe actuellement — car on n'imagine guère qu'il soit possible tout de suite de s'atta-

1. Sur la récente anthologie des Marxistes, *voir l'article de J. Rancière dans* La Nouvelle Critique *d'octobre 1965 (n° 169).*

quer aux quarante-trois volumes des *Œuvres complètes*[2]. Ce choix a pourtant un défaut, et plus j'y réfléchis, moins je me sens enclin à l'excuser : pourquoi si peu de textes pour la période, essentielle pourtant dans l'œuvre et la pensée de Lénine, qui sépare la « tempête » révolutionnaire de 1905-1906 du « réveil » de 1912 ? En tout et pour tout, deux textes : *Marxisme et révisionnisme* (1908) et *Sur la route* (1909). C'est peu, beaucoup trop peu : si l'on conçoit les raisons qui ont fait écarter de ce choix le grand ouvrage philosophique de Lénine, *Matérialisme et empiriocritisme* (1908), on comprend beaucoup moins pourquoi l'on n'y trouve trace ni des articles sur la *Correspondance* de Marx et d'Engels, ni de tant d'autres textes où Lénine tire la leçon — « une leçon de dialectique historique »[3] — de la défaite de la première révolution russe. Et que dire de l'absence de l'article *Sur l'attitude du parti ouvrier à l'égard de la religion* (1909) ? Rien non plus des études consacrées aux questions agraires (on aurait pu donner au moins la préface à la seconde édition du *Développement du capitalisme en Russie*), sans parler des articles sur l'œuvre de Tolstoï, ou des lettres adressées à Gorki... Il est vrai que les Editions de Moscou, qui font tant pour faire connaître en France l'œuvre de Lénine, ont publié sous le titre *Marx, Engels, marxisme* un recueil qui permet de combler cette lacune, puisqu'on y trouvera entre autres les textes que je viens de citer — à l'exception toutefois des deux derniers[4].

★

Que peut-on, que doit-on *apprendre* chez Lénine ? Question prodigieuse, et dont il semble qu'on n'épuisera jamais la réponse ! Mais nous n'avons peut-être pas fait jusqu'à présent — nous, marxistes français — un effort suffisant pour donner au moins un *aperçu* de la réponse : n'avons-nous rien d'équivalent au *Karl Marx* de Roger Garaudy ?[5] Certes il y a la biographie de Jean Bruhat[6] (bien moins accessible en librairie, malheureusement, que le *Lénine* de Gérard Walter !); mais qu'avons-nous à offrir à qui voudrait une « introduction au léninisme », une présentation de la *pensée* de Lénine ? S'il est vrai qu'il y a ici, comme je le crois, carence de notre part, elle est d'autant plus sérieuse qu'elle

2. *En cours de publication aux Editions sociales, en collaboration avec les Editions de Moscou en langues étrangères.*
3. La maladie infantile du communisme (Œuvres choisies, *tome III, p. 417). Pour les textes qui figurent dans les* Œuvres choisies, *nous indiquerons désormais simplement le numéro du volume (chiffre romain) et celui des pages (chiffres arabes).*
4. *On trouvera ceux-ci dans les textes choisis de Lénine* Sur la littérature et l'art *(Editions sociales, 1957). Le recueil* Marx, Engels, Marxisme *sera désigné dans nos références par le sigle* MEM.
5. *Seghers, 1964.*
6. Lénine *(Club Français du Livre; 1960).*

laisse le champ libre à la *tendance*, hélas si répandue, qui consiste à dénier à Lénine la qualité de « penseur » (pour Marx, c'est devenu vraiment impossible !) et à ne voir en lui qu'un « personnage historique » considérable.

En fait nous avons vécu trop longtemps sur les *Principes du léninisme* de Staline. Non point que cet ouvrage, qui reste un des meilleurs que Staline ait écrits, ne puisse rendre aujourd'hui encore bien des services. Mais c'est évidemment insuffisant, ne serait-ce que pour cette raison que le public français d'aujourd'hui ne ressemble guère aux élèves qui fréquentaient, en 1924, l'Université Sverdlov. Il y a aussi, bien sûr, l'ouvrage de Henri Lefebvre sur *La pensée de Lénine*[7] : intelligent, intéressant, habile — trop habile parfois lorsqu'il s'agit d'escamoter le *matérialisme* de Lénine.. Et puis, réplique précisément au livre de Lefebvre, cet ouvrage si utile[8] où Lucien Sève présentait *Matérialisme et empiriocriticisme* : c'est là sans doute que l'on pourrait trouver quelque chose comme un modèle de ce que pourrait être une introduction générale au léninisme, un aperçu d'ensemble sur l'apport théorique de Lénine. Mais cette étude reste à faire...

Il y a aussi, il y a d'abord l'extraordinaire modèle que Lénine nous offre lui-même lorsqu'il parle de Marx, et je pense justement à ce qu'il écrit sur les lettres de Marx et d'Engels, ou sur les lettres de Marx à Kugelmann : à cette manière décisive qu'il a d'aller à l'essentiel en dégageant moins tout d'abord les résultats que la méthode, le « style de travail » de Marx, l'essence vivante du marxisme. « Si l'on essaye en un seul mot de définir, pour ainsi dire, le foyer de toute la correspondance, le point central vers lequel converge tout le faisceau des idées émises et étudiées, ce mot sera la *dialectique*. L'application de la dialectique (...), voilà ce qui intéresse Marx et Engels » (M.E.M., pp. 67-68). *Appliquer* la dialectique : Lénine n'a pas peur de ce mot ! Et ce qui l'intéresse dans les lettres de Marx et d'Engels, c'est justement la dialectique matérialiste *appliquée* à la politique et à la tactique du mouvement ouvrier.

Tel est bien en effet le « moment » propre à la réflexion de Lénine : « Nous en sommes parvenus précisément, dit-il, à l'heure historique où la théorie se transforme en pratique, se vivifie par la pratique, se corrige par la pratique, se vérifie par la pratique » (II, 620). Que cette application de la théorie, loin de l'appauvrir ou de la dégrader, soit au contraire la condition de son enrichissement, c'est ce que Lénine ne cesse de nous démontrer : mettre en œuvre la dialectique, c'est la porter jusqu'à ce point suprême où elle devient un *art*, ou, comme il dit, un « don » — « le don de mettre au premier plan et de faire valoir divers

7. *Bordas, 1957.*
8. La Différence *(Editions sociales, 1960).*

points, divers aspects de la question en les adaptant aux particularités concrètes de telles ou telles conditions politiques et économiques » (M.E.M., p. 225). Voilà ce que Lénine admire le plus chez Marx : la dialectique matérialiste appliquée à l'histoire qui se fait par ceux qui font l'histoire, et révélant dans cette application sa plus profonde essence, son essence révolutionnaire. Voilà ce qu'il illustre et défend sans cesse — et d'abord contre les « pédants du marxisme ». Car la défense et l'illustration du marxisme, qui est en un sens *toute* l'activité théorique de Lénine, est aux antipodes de ce travail vain et peureux qui viserait à protéger la pureté d'un dogme : « le marxisme n'est pas un dogme, mais un guide pour l'action ». L'insistance que met Lénine à rejeter toute interprétation scolastique du marxisme ne témoigne chez lui d'aucun praticisme, tout au contraire : elle vise à rappeler l'essence *philosophique* de la doctrine de Marx, son « âme révolutionnaire », l'essence de cette philosophie indomptable pour laquelle, comme disait Engels, « il n'est rien de définitif, d'absolu, de sacré »[9].

Qui ne voit déjà ici ce qu'il y a d'irremplaçable chez Lénine ? Il a été un extraordinaire *lecteur de Marx,* et c'est peut-être lorsqu'on le voit « prendre conseil de Marx » que l'on saisit le mieux la vigueur créatrice et l'originalité de sa pensée : l'essence du léninisme, c'est une fidélité *absolue* au marxisme *vivant.*

Lorsqu'on entreprend d'enseigner l'*a b c* du marxisme on craint toujours — crainte salutaire ! — qu'un schématisme inévitable laisse en définitive échapper l'essentiel. Et l'on aurait envie du moins, une fois exposés les éléments fondamentaux de la doctrine, de rappeler ce que disait Hegel à propos de la logique : pour le débutant qui l'*aborde,* elle est « l'universel abstrait »; pour qui connaît les sciences et qui *revient* à elle en « connaisseur », elle est « l'universel qui incarne en lui la richesse du particulier »; Hegel poursuit en s'expliquant à l'aide d'une comparaison que Lénine, qui cite ce passage[10], apprécie comme une comparaison *matérialiste :* « C'est ainsi qu'une maxime morale, sortant de la bouche d'un adolescent qui la comprend correctement, n'a pas le même sens et la même portée que lorsqu'elle sort de la bouche d'un homme ayant l'expérience de la vie et qui, en l'énonçant, exprime toute la force de son contenu ». L'expérience de la vie ! Ce que Lénine mieux que personne nous aide à comprendre, c'est justement ceci : que « l'expérience de la vie » est l'aliment indispensable de l'étude théorique elle-même, des progrès dans la théorie. Et l'on comprend aussi pourquoi Lénine éprouvait si impérieusement le besoin de *relire* Marx chaque fois que la vie lui avait apporté du nouveau...

Tant il est vrai que le marxisme; comme dit encore Lénine,

9. *Cité par Lénine dans son article sur* Karl Marx *(I, 34).*
10. Cahiers philosophiques, *p. 81 (Editions sociales, 1955).*

« va plus loin » que l'*a b c*. Est-ce à dire que le meilleur marxiste sera le « marxologue » qui aura parcouru de *a* jusqu'à *z* tout ce que Marx a écrit ? On voit bien que non : Lénine nous aide à comprendre qu'il s'agit moins d'épuiser tout ce champ à la manière d'un érudit que de saisir, dès qu'on aborde le marxisme (en commençant par l'*a b c*, bien sûr !) le *mouvement* même de la pensée de Marx. Bref, ce qu'il nous enseigne, c'est justement à ne point traiter l'œuvre de Marx en marxologues : convenons que par les temps qui courent voilà une chose bien nécessaire !

★

A propos d'expérience : j'écris ces lignes en novembre 1965, en ce mois où se déroule une bataille qui marque une étape *nouvelle* de notre lutte pour la victoire de la démocratie en France. On ne sait pas encore ce que seront les résultats de cette bataille, mais déjà « la glace est rompue », et les choses en sont parvenues à ce point qu'il devient évident que notre peuple aura *gagné :* il aura gagné d'être mieux préparé aux étapes ultérieures de la lutte, de pouvoir aborder ses « péripéties » les plus imprévues dans des conditions meilleures et avec des perspectives plus claires. Mais ce n'est pas un hasard sans doute si l'on voit, juste en ce moment-ci, se réveiller chez quelques-uns les symptômes d'une vieille maladie : ce refus, qui se veut si lucide, des « compromis inutiles »; ou à défaut, mais cela revient presque au même, cette acceptation résignée et morose de ce qu'ils considèrent comme une tactique du « moindre mal » dans une bataille mal engagée, mal préparée, perdue d'avance... Je songe alors à ce reproche entendu si souvent depuis 1958 (un doux reproche accompagné d'un sourire amical, un peu compatissant !) : « pourquoi les communistes sont-ils aussi *incurablement* optimistes ? » Je répondais en m'efforçant de faire comprendre que le malade en l'occurrence n'était pas celui qu'on croyait; mais je regrettais toujours de ne pas avoir eu le temps, l'occasion, la *présence* d'esprit de répondre en m'expliquant sur le fond de la chose.

Or voici que relisant Lénine, il me semble que je découvre avec une clarté toute neuve le fond de la chose : l'optimisme de Lénine — celui que nous revendiquons comme nôtre et dont nous nous *inspirons* — c'est l'optimisme d'un *dialecticien* génial ! C'est l'optimisme militant du révolutionnaire qui fait avancer le cours de l'histoire et qui sait que l'histoire avance, quoiqu'à travers de singuliers détours (« bien creusé, vieille taupe ! »). C'est l'optimisme de cet homme qui savait *rire* d'une manière si puissante, si extraordinairement expressive (« Ha, Ha ! Rira bien qui rira le dernier ! »). C'est l'optimisme de ce dirigeant ouvrier qui, dans les pires moments, donnait à tous l'exemple de l'énergie, de la ténacité, de la « fermeté d'âme » prolétarienne.

C'est ici qu'une bonne biographie est tout à fait indispensable. Et presque aussi indispensables les témoignages si chaleureux et si vivants laissés par les contemporains [11] : ils aideront à faire sentir d'abord la qualité exceptionnellement *tonique* de cet optimisme, de cette « vaillance d'esprit » dont parle Gorki. Mais revenons à sa signification *théorique*...

Le plus significatif, c'est justement ce que Lénine écrit aux heures sombres et difficiles du combat révolutionnaire. Prenons par exemple ce qu'il dit en mars 1918, après la paix de Brest-Litovsk, dans un article intitulé *La tâche principale de nos jours :*

« L'histoire de l'humanité opère, de nos jours, un de ses plus grands et plus difficiles tournants, un de ces tournants d'une immense portée, que l'on peut qualifier sans la moindre exagération d'universellement libératrice (...). Il n'est pas étonnant qu'aux points les plus vertigineux de ce tournant si rapide, tandis que tout autour le vieux monde craque et s'effondre dans un fracas effroyable, tandis qu'un monde nouveau naît à côté dans d'indescriptibles souffrances, la tête tourne à quelques-uns et le désespoir s'empare de quelques autres, tandis que d'autres enfin cherchent à fuir la réalité parfois trop amère, pour s'en tirer avec de belles phrases bien séduisantes » (II, 738).

Et Lénine poursuit : « Ne nous leurrons pas. Ayons le courage de regarder bien en face la vérité amère, sans fard. Il faut mesurer, sonder jusqu'au fond tout cet abîme de défaite, de démembrement, d'asservissement dans lequel on nous a fait tomber aujourd'hui. Plus nous aurons clairement conscience de notre situation, et plus ferme, mieux trempée — d'une trempe d'acier — sera notre volonté de nous affranchir, notre aspiration à nous arracher de nouveau à l'asservissement pour accéder à l'indépendance (...). Il est indigne d'un vrai socialiste de faire le fanfaron ou de tomber dans le désespoir, quand une lourde défaite lui a été infligée. Il est faux que nous n'ayons pas d'issue et qu'il ne nous reste de choix qu'entre la mort « sans gloire » (du point de vue d'un gentilhomme polonais) qu'est une paix funeste, et une mort « glorieuse » dans un combat désespéré » (II, 739-740).

Que l'optimisme profond de Lénine n'ait *rien* de commun avec la grandiloquence « séduisante » propre au « révolutionnarisme abstrait », avec cette insouciance puérile qui, par les artifices mensongers de la « phrase », exprime et dissimule à la fois la *peur* des réalités : voilà ce que ce texte nous permet de vérifier d'abord. Ni fanfaronnade, ni désespoir : comme il arrive souvent chez Lénine, le caractère dialectique de sa pensée se définit négativement par le refus qu'il oppose à un faux dilemme. Non qu'il s'agisse pour lui d'en concilier les termes (cette solution éclectique ne serait qu'une caricature misérable de la dialectique) : il

11. Lénine tel qu'il fut, *souvenirs de contemporains, 2 vol. (Editions en langues étrangères, 1958).*

dépasse *effectivement* leur opposition en mettant en évidence et en rejetant ce qu'ils ont de commun l'un avec l'autre, en critiquant à fond la nature abstraite, antidialectique des formes de pensée qu'ils révèlent l'un et l'autre. Les phraseurs ne voient de recours qu'en un « beau désespoir » : ils croient au miracle; les désespérés sont désespérés d'attendre en vain le miracle... Or, s'il n'y a pas de miracle, « il est faux que nous n'ayons pas d'issue ». L'issue est entre nos mains : « abordons la tâche ».

Ont-ils bien lu cela, ceux qui se font une spécialité des diagnostics sans illusions ? Voilà la vraie lucidité : elle diffère quelque peu de la leur... « Avoir le *courage* de regarder bien en face la vérité amère... » : le courage du révolutionnaire, pas le plaisir morose du pénitent ! Et si Lénine exhorte ses camarades à « sonder l'abîme » de la défaite, ce n'est pas pour leur donner l'effroi délicieux du vertige : c'est pour les rendre capables de faire le travail indispensable qui consiste à *tirer les leçons* de la défaite et à définir, à partir de là, la « tâche principale du jour », celle qu'il s'agit d'*aborder* sans délai.

Les leçons de la défaite ? Elles sont mortelles pour le « point d'honneur » du gentilhomme. Elles sont « amères » et « humiliantes » : elles enseignent la *modestie,* cette vertu que Lénine illustre d'une manière si exemplaire. Mais elles ne conduisent *jamais* au désespoir parce qu'elles sont *toujours,* en définitive, des « leçons de dialectique historique ».

Je citerai ici d'autres exemples, d'autres textes : il n'est pas toujours si mauvais, quoi qu'on en dise, de citer les classiques, à tout le moins lorsqu'il s'agit d'inviter à *étudier* certains aspects trop peu connus de leur œuvre... Voici d'abord un passage de l'article intitulé « *De certaines particularités du développement historique du marxisme* » (décembre 1910), qu'il est décidément bien dommage de ne pas trouver dans les *Œuvres choisies;* Lénine y distingue deux périodes successives dans l'histoire récente de la Russie : d'abord la période « révolutionnaire » (1904 jusqu'à l'été 1907), où des millions d'exploités firent leur première entrée sur le scène de l'histoire; puis la période du « reflux » — et Lénine comprend qu'elle est en fait déjà terminée. La succession rapide de ces deux phases a entraîné, au sein du mouvement ouvrier, « une désagrégation profonde, le désarroi, des flottements de toutes sortes, une grave crise intérieure du marxisme » (M.E.M., pp. 319-320). Lénine, on le sait, a pris très au sérieux cette crise et lutté avec une énergie exemplaire pour la surmonter. Où puisait-il cette énergie ? Dans sa « foi » en la révolution, *c'est-à-dire* dans la compréhension profonde de la « dialectique du développement historique », qu'il définit comme suit : « La période précédente avait remué si profondément les couches de la population restées, pendant des générations, pendant des

siècles, à l'écart des problèmes politiques — restées étrangères à ces problèmes — que la « révision de toutes les valeurs », un nouvel examen des problèmes fondamentaux, un nouvel intérêt pour la théorie, pour l'a b c, pour l'étude des rudiments, surgit de façon naturelle et inévitable. Les millions, réveillés brusquement de leur long sommeil et placés aussitôt devant les problèmes les plus importants, ne purent se maintenir longtemps à cette hauteur; ils ne purent se passer d'une pause, d'un retour aux questions élémentaires, d'une nouvelle préparation qui leur permît de « s'assimiler » des leçons d'une si riche substance et d'offrir la possibilité à des masses infiniment plus imposantes d'avancer encore, cette fois d'un pas beaucoup plus ferme, plus conscient, plus assuré, plus droit » (M.E.M., p. 319).

Citons tout de suite un troisième texte qui reprend et complète le contenu des textes précédents : on verra ainsi que Lénine se répète souvent, mais qu'il a une manière bien à lui de se répéter, de réexposer sans cesse les mêmes idées en les renouvelant et en les approfondissant !

Nous sommes cette fois en mai 1918 : développant sa critique de « l'infantilisme de gauche », Lénine expose et défend l'idée qu'après la « marche triomphale » de la prise du pouvoir un *recul* devient nécessaire; un recul ou plus exactement un « mouvement tournant » qui prendra, là aussi, la forme d'une « trêve », d'un « retour aux questions élémentaires ». Ce faisant, Lénine est amené à critiquer les positions de Boukharine : Boukharine n'a pas réfléchi, dit-il, aux « particularités concrètes de la situation actuelle en Russie », au caractère « exceptionnel » de cette situation; *politiquement*, la Russie prolétarienne est en avance « sur n'importe quelle Angleterre et n'importe quelle Allemagne »; pour le degré de développement *économique* et *culturel*, la Russie est « en retard par rapport au pays le plus arriéré d'Europe occidentale ».

Et Lénine poursuit en écrivant ceci : « N'est-il pas évident que, dans cette situation particulière, nous devons nous efforcer d'éviter deux sortes d'erreurs relevant, chacune à sa façon, de l'esprit petit-bourgeois ? D'une part, nous commettrions une faute irréparable en déclarant que, la disproportion entre nos forces économiques et notre force politique étant un fait avéré, il en « découle » qu'il ne fallait pas prendre le pouvoir. C'est là un raisonnement de « maniaques » esclaves de la routine, qui oublient qu'il n'y aura jamais de « proportion », qu'il ne saurait y en avoir ni dans le développement de la nature ni dans celui de la société, que le socialisme achevé ne saurait résulter que de la collaboration révolutionnaire des prolétaires de *tous* les pays et à la suite de nombreuses tentatives dont chacune, consi-

dérée isolément, sera unilatérale et souffrira d'une certaine disproportion.

» D'autre part, il serait profondément erroné de laisser faire les braillards et les phraseurs, qui se laissent séduire par les « belles » attitudes révolutionnaires, mais qui sont incapables d'un travail révolutionnaire persévérant, réfléchi, mûrement pesé, tenant compte des transitions les plus difficiles » (*Sur l'infantilisme de gauche*, II, 837)[12].

Il est temps désormais de rassembler le mieux qu'on pourra les indications contenues dans ces textes si riches, afin d'en dégager l'essentiel. L'essentiel, pour notre propos, le voici : l'histoire mène nécessairement au triomphe du communisme. A l'époque de l'impérialisme, la marche au communisme s'accélère et prend un rythme nouveau, arrachant à leur « sommeil » et entraînant dans son orbite des masses toujours nouvelles et toujours plus considérables : la nécessité historique devient alors « irrésistible » (« le communisme « surgit » littéralement de tous les points de la vie sociale »). D'où la confiance *absolue* de Lénine dans le triomphe futur du communisme : « la vie l'emportera » (cf. *La Maladie infantile du communisme*, III, 489-490). Mais soyons attentifs au contenu de cette expression si simple : elle montre que la nécessité historique, pour Lénine, n'est pas une entité abstraite, qu'elle ne se manifeste jamais *sic et simpliciter* — et aujourd'hui moins que jamais. L'histoire avance, aime-t-il à répéter, mais pas en ligne droite : elle est « rusée » et « capricieuse »; sa progression est féconde en détours. Chacun de ces détours, chacun de ces « tournants » crée inévitablement une « configuration » nouvelle qui rend caducs *certains aspects* des prévisions, des analyses, des hypothèses antérieurement formulées : lorsqu'elles se vérifient, c'est souvent d'une manière si imprévue qu'elle contraint en même temps de les *corriger;* et elles reçoivent parfois des démentis cruels. D'où d'apparents reculs, ou plutôt des reculs qui en un sens sont bien réels et qui pourtant ne sont nullement des régressions ou des arrêts absolus dans le développement historique. Le développement, en fait, se poursuit : il se fraie à travers ces « reculs » un chemin inattendu, paradoxal.

Ces « zigzags » de l'histoire créent inévitablement des flottements et des désarrois : comme un chemin « tortueux » dont le tracé réel n'apparaît au voyageur qu'à mesure qu'il l'a parcouru, le progrès historique s'avère encore plus riche en imprévus qu'on ne pouvait l'imaginer d'avance, encore moins rectiligne que ne peuvent le prévoir les avant-gardes les plus conscientes : l'avant-garde oriente et dirige, mais ce sont les masses qui font l'histoire. Si bien qu'à l'heure où des dizaines, où des centaines de millions d'hommes deviennent pour la première fois des acteurs

12. En 1921, à l'époque de la N.E.P. où il reprend et approfondit toutes ces idées, Lénine reproduit ce texte dans sa brochure sur L'impôt en nature *(Cf. III, 709-710).*

du drame et « débouchent » sur le devant de la scène, il se crée des situations périlleuses où les avant-gardes les plus solides ne sont plus que gouttes d'eau dans la mer...

Disproportion fâcheuse, douloureuse, éminemment « regrettable » ! Mais il serait vain de s'attendre à ce que s'ouvre devant la marche au communisme une voie royale, la voie d'un développement historique harmonieux, proportionné, ne souffrant d'aucune « unilatéralité » : il y aura des conditions *plus ou moins* difficiles, mais il n'y aura jamais ni nulle part de « proportions idéales ». Les révolutionnaires ne travaillent pas dans un laboratoire : ils ne peuvent pas attendre que l'histoire « offre » à leurs entreprises les « garanties » d'un succès total et c'est pourquoi ils ne songent pas, avant d'agir et pour agir, à exiger des conditions d'exécutions parfaites conformes à un « canon » défini *a priori*. Pour *tranformer* le monde, ils prennent le monde comme il est et les choses telles qu'elles sont. Qui se refuse à « s'adapter », à « ramper sur le ventre » au besoin (lorsqu'il s'agit d'affronter une « transition » périlleuse), celui-là n'est pas un véritable révolutionnaire (II, 709), celui-là ne s'est pas affranchi du *pédantisme* de l'intellectuel bourgeois !

Ici s'éclaire enfin le sens de cette expression dont j'ai choisi de faire le titre de mon article : « aborder la tâche ». Lénine l'emploie souvent (« savoir aborder les masses »; « aborder la révolution »; « nous ne faisons qu'aborder la période douloureuse du début des révolutions socialistes ») : elle définit l'activité révolutionnaire — l'activité transformatrice du monde — d'une manière si proche et si vivante qu'elle permet de prendre en flagrant délit, si je puis dire, le mensonge et l'inanité du « révolutionnarisme abstrait ». Aux paladins de la phrase comme aux opportunistes, Lénine répète sans cesse : vous ne savez pas « aborder la révolution », vous ne savez que ressasser « de vieilles évidences logiques », vous avez désappris à manier la dialectique, « âme révolutionnaire » du marxisme ! Vous raisonnez sur la révolution comme sur une abstraction : même si vous maintenez formellement l'idée d'un « bond qualitatif » dans le développement social, vous l'envisagez métaphysiquement comme une *limite absolue* qu'on ne pourrait franchir que par un « coup de force », par le miracle d'une sorte de « fiat » catastrophique et mystique. Vous séparez le résultat du devenir qui le produit : vous ne soupçonnez même pas que la révolution « n'est pas un acte unique, mais une série de batailles », vous ne soupçonnez même pas que la révolution est un moment historique prodigieu-

sement riche et complexe ! En général, vous êtes incapables d'analyser « la rupture dans la succession » : vous n'avez pas la moindre idée de la richesse et de la complexité prodigieuses qu'il y a dans tout *passage* d'une forme à une autre, dans toute *transition* d'un état à un autre état !

En même temps Lénine montre — et ce n'est pas le moins important — que cette méconnaissance de la dialectique est profondément solidaire, dans la pratique, d'une attitude passive, « abstentionniste », typiquement petite-bourgeoise : elle consiste à « prêcher » la révolution, tout en reportant aux calendes grecques le moment où l'on s'attellera effectivement à la tâche révolutionnaire; puis, lorsque la révolution (dans des conditions bien éloignées de « l'idéal ») fait un pas en avant, à se laisser gagner par la panique. L'attitude du vrai révolutionnaire est aux antipodes de celle-ci : il pose et résout sans cesse, à chaque étape de la lutte, cette question qui est toujours aux yeux de Lénine la question cruciale : « Que faire ? », « Par où commencer ? »

Car il faut commencer sans attendre : rude épreuve pour le « pédantisme » et « l'aristocratisme » si fréquents chez les intellectuels ! Le commencement sera souvent infiniment « modeste », « trivial » et « prosaïque » : surtout lorsque l'histoire, à une époque donnée, aura gratifié tel pays d'un développement si « unilatéral », si « disproportionné » que ce pays se trouvera soudain affronté à des tâches immenses, « démesurées », à des tâches qu'on ne peut songer à accomplir en un an, ni même en dix ou en vingt ans, alors que pourtant le temps presse...

Telle est justement la période que Lénine a vécue en Russie, de 1918 à 1923. Qu'on lise les textes de cette époque, très bien représentée, celle-là, dans les *Œuvres choisies :* on y trouvera d'extraordinaires leçons de dialectique et de courage ! C'est l'époque que Lénine définit par cette phrase, à lire aujourd'hui si frappante, que j'ai déjà citée : « Nous ne faisons qu'aborder la période douloureuse du début des révolutions socialistes » (II, 699). C'est le moment où un monde nouveau vient de naître dans la misère et le chaos et où il doit, pour continuer seulement à vivre, se battre contre un ennemi *plus puissant*. Lénine explique cette situation en grand dialecticien : « A-t-on jamais vu dans l'histoire qu'un nouveau mode de production ait réussi du premier coup, sans une longue suite d'insuccès, d'erreurs, de récidives ? (...). Lorsque le nouveau vient de naître, l'ancien reste toujours, un certain temps, plus fort que lui; il en est toujours ainsi,

dans la nature comme dans la vie sociale » (III, 275). Que faire en un pareil moment ? « Aborder la tâche » c'est-à-dire :

1° Ne pas faire de misère vertu; ne pas rapetisser la tâche immense, « déraisonnable », que l'histoire impose aux révolutionnaires; ne pas renoncer, sous prétexte de « réalisme », à la faire sienne et à l'assumer; « ne pas se perdre dans les détours de l'histoire », « conserver la perspective générale », maintenir clairement devant ses yeux « le commencement, la suite et la fin » (II, 725); ne pas sacrifier l'avenir (« il faut rêver ») aux opportunités du moment présent.

2° Se garder, comme le demandait déjà Marx, de « confondre le point de départ de la lutte et du mouvement révolutionnaire avec son point d'arrivée »[13]; distinguer les *étapes* de la lutte et définir les « tâches immédiates » propres à chaque étape; prendre au sérieux ces tâches immédiates, « élémentaires », dont l'accomplissement sera *l'amorce* de la grande œuvre de transformation sociale; entourer de *sollicitude* « les germes du nouveau », qui ne représentent encore qu'un début infime, « mais un début d'une importance infinie » (III, 261); « étudier minutieusement les germes du nouveau, leur témoigner le maximum d'attention, favoriser leur croissance de toutes les manières et « soigner » ces faibles pousses » (III, 275); ne pas se laisser impressionner par les « sarcasmes », par le « scepticisme facile de la gent intellectuelle », qui méprise si volontiers ce travail *modeste;* être inventif, encourager les *initiatives,* « aborder la tâche par des moyens divers » (III, 723) en se gardant de toute « théoricité maladroite », de toute tendance à l'uniformisation, commencer (même mal) et *recommencer;* ne pas épargner ses efforts pour obtenir « seulement » une « petite amélioration », etc.

Qu'on ne s'y trompe pas : nous sommes toujours ici au cœur du marxisme. Tant il est vrai que le marxisme consiste *à la fois* en une conception scientifique de l'histoire et en une « méthodologie de l'initiative historique » — pour reprendre le mot de Roger Garaudy. La dialectique révolutionnaire *ne sépare jamais* le contenu et la méthode, l'analyse objective du processus historique et la participation consciente à ce processus, le socialisme scientifique et la pratique du mouvement ouvrier : la dialectique se moque de ceux qui veulent « apprendre à nager avant de se mettre à l'eau » !

Telle est à mon sens la leçon *la plus profonde* de Lénine : elle est décidément trop précieuse pour qu'on la laisse tant soit

13. La Nouvelle gazette rhénane, *tome I, p. 68 (Editions sociales, 1963).*

peu se ternir; elle est décisément trop nécessaire pour que nous n'y revenions pas sans cesse. Je n'ai voulu rien faire d'autre qu'en proposer un *aperçu* rapide et très incomplet. Mais peut-être n'ai-je pas assez fait voir le plus précieux, c'est-à-dire la manière dont Lénine sait nous donner cette leçon : non point du tout comme une « déclaration programmatique » mais comme un vivant *exemple*. Voilà qui éclaire encore le titre de cet article : Lénine n'est pas de ceux qui *prêchent* l'unité de la théorie et de la pratique révolutionnaires; Lénine n'est pas de ceux qui s'en vont répétant que « la vérité est toujours concrète » sans jamais nous offrir une analyse concrète approfondie ! On peut *tout* transformer en phrase, disait Engels, y compris le marxisme : Lénine est l'ennemi le plus décidé qui soit de la phrase.

JEAN-JACQUES GOBLOT

Jésus Ibarrola

A propos de l'humanisme : théorie et empirisme

Ce texte succède aux interventions déjà nombreuses du débat « Marxisme et humanisme », engagé dans le n° 164 de La Nouvelle Critique, *et qui s'est poursuivi avec la participation de Michel Simon (n° 165), Pierre Macherey n° 166), G. Navarri, M. Brossard, M. Verret (n° 168), J. Kirkyacharian, J. Rancière (n° 169), J. Goldberg (n° 170).*

Le débat sur l'humanisme a le très grand mérite de faire réfléchir sur un certain nombre d'aspects fondamentaux du marxisme. Il sert au moins autant de révélateur que de modèle. Révélateur, car il met en pleine clarté les ombres et les lumières non seulement du marxisme lui-même, ou plutôt d'une certaine conception marxiste, mais aussi et surtout peut-être des marxistes, de leur pratique intellectuelle, de leurs méthodes d'analyse et de recherche. A ce titre, comme le dit bien J. Kirkyacharian, plus qu'une longue étude isolée, aussi savante soit-elle, ce débat souligne les tâches que les philosophes marxistes — mais pas seulement eux, la même remarque vaudrait pour les économistes, les sociologues, les historiens — doivent affronter, et indique aussi quels sont les obstacles, leur nature, leur force. Dans ce contexte, trois idées très générales peuvent être mises en évidence : les rapports de la théorie et de la non-théorie; le rôle du sentiment dans les recherches scientifiques; les liens entre le concept d'aliénation et celui d'exploitation.

1. — L'humanisme, concept non-théorique, comme moyen de réflexion sur la signification de la théorie

La théorie, c'est d'abord le domaine de la rigueur. Il faut donc bannir l'à peu près, l'imprécis. Cette rigueur conceptuelle doit, selon nous, être à la fois formelle et s'appliquer au contenu. Formelle, car il faut rechercher une précision très grande dans la terminologie, mais aussi ne pas hésiter à préférer certains termes à d'autres. La lexicographie est ici au service de la théorie. Le

concept d'humanisme est non seulement un concept équivoque, c'est en outre un concept peu clair, chargé de multiples significations, variant très souvent, trop souvent, d'un individu à l'autre. A notre avis, lorsqu'une telle contamination du langage se produit, lorsqu'un mot change de sens ou tend à changer de sens selon l'interlocuteur, c'est le signe d'un problème à résoudre. La rigueur de la forme doit évidemment dépendre d'une rigueur dans le contenu. Comme l'a bien dit Althusser, cette rigueur s'apprécie selon l'adéquation entre le concept et la réalité objective. A ce titre, le concept scientifique est univoque. Comme le marxisme est d'abord une science, il est obligé d'utiliser des concepts rigoureux, qui permettent de fournir une expression cohérente, structurée de la réalité objective, qui permettent aussi une action sur cette réalité ainsi comprise. A notre avis, s'il en est ainsi, certains concepts sont irremplaçables pour refléter telle réalité déterminée. Il est donc très dangereux, et néfaste scientifiquement, de vouloir désigner un phénomène déterminé par un concept qui ne peut l'appréhender théoriquement. C'est bien le cas de la notion d'humanisme. L'humanisme est devenu une notion passe-partout qui a l'illusion d'être plus générale que certaines autres notions. Si le marxisme est une science, il ne peut que très difficilement parler le langage de l'idéologie. De ce point de vue on peut se demander si une traduction d'une analyse marxiste déterminée peut se faire dans le langage de l'idéologie chrétienne par exemple. Comment conserver la rigueur et l'exactitude de l'analyse en remplaçant des concepts rigoureux par des notions fortement marquées par l'idéologie ? Si une telle traduction est possible, il ne faut pas se dissimuler qu'elle s'apparente quelque peu à la vulgarisation scientifique, lorsque par exemple, on veut faire comprendre aux profanes tels ou tels phénomènes chimiques ou physiques. On peut alors se demander si on donne aux lecteurs chrétiens une image authentique et convaincante du marxisme. A notre avis, sans condamner de telles démarches, qui peuvent avoir leur intérêt, sans pour autant oublier un seul instant leurs limites, ce qu'il faut multiplier ce sont les études véritablement marxistes, avec utilisation des concepts marxistes, et seulement d'eux. Il ne faut pas hésiter à affirmer que cette terminologie découle du caractère scientifique de la discipline. Bien entendu, cette exigence s'impose au niveau théorique le plus élevé. Il est évident qu'elle ne met nullement en cause la nécessité de parler un langage simple et concret (le « concret » quotidien, notion qui mériterait elle aussi un examen plus approfondi) au niveau de l'action politique immédiate. Par exemple, les éditoriaux de Courtade évitaient un langage trop hermétique et savaient toucher la sensibilité de tous les travailleurs quel que

soit leur degré d'instruction. De même, un pédagogue né comme Politzer trouvait les formules qui lui permettaient *d'illustrer* telle ou telle notion précise et rigoureuse. Si les intellectuels communistes ont des responsabilités dans les deux domaines qui viennent d'être indiquées, c'est plus en leur qualité de communistes qu'en leur qualité d'intellectuels pourrait-on dire. Il faut d'ailleurs ajouter que la clarté pédagogique de Politzer, la précision des arguments de Courtade supposaient nécessairement la maîtrise théorique.

De toutes façons, il nous semble exact d'affirmer, avec Althusser, que la responsabilité spécifique de l'intellectuel communiste concerne la théorie. Non pas qu'il soit doté d'un privilège quelconque. Le seul théoricien véritable, c'est bien le parti révolutionnaire en tant que théoricien collectif. Non, c'est uniquement parce que c'est dans ce domaine que l'intellectuel communiste peut aider son parti d'une manière spécifique : en tant que manieur d'idées, il est mêlé, qu'il le veuille ou non, à cette pratique théorique.

2. — Sentiment et recherche scientifique

La plupart du temps, l'humanisme est une notion chargée d'un contenu passionnel et sentimental. Plus que l'humanisme, on s'occupe des humanistes, de ceux qui ont telles ou telles conceptions philosophiques déterminées et aussi, et peut-être surtout, tel ou tel comportement déterminé. Là aussi la confusion est grande, car on crédite telle ou telle idéologie du comportement des individus qui agissent selon les principes de cette idéologie. Il en est ainsi par exemple du christianisme. Pour de nombreux marxistes, il existe un humanisme chrétien. En fait, selon nous, il y a d'abord des humanistes chrétiens, au niveau du comportement. Certes, pour pouvoir trancher ce problème, il faut définir l'humanisme. Notre position ne se justifie que si l'on accepte la définition classique donnée par Lalande et partagée d'ailleurs, pour l'essentiel, par le jeune Marx (conception qui place le salut de l'homme dans l'homme lui-même, et dans lui seul). Certes, une telle définition peut être contestée et on pourra lui en opposer d'autres. Mais le fait même qu'il puisse y avoir querelle de définition souligne que la notion n'est pas univoque. Plus que la raison, c'est la passion, le sentiment qui prédomine en ce domaine. A juste titre, tous les hommes de progrès qui luttent pour le triomphe d'une humanité plus juste se veulent humanistes. Il faut aussi reconnaître que le teilhardisme peut être considéré, à certains égards, comme une sorte d'humanisme chrétien. Mais ce n'est pas cet aspect que nous voulions souligner ici, c'est d'abord le passage continuel entre l'humanisme au sens philosophique et

l'humanisme au sens moral (point déjà évoqué dans différentes contributions), mais c'est aussi le reflet du comportement des individus sur la conception qu'ils sont censés défendre. Il faudrait toujours se rappeler que, très souvent, il existe un divorce permanent entre les principes d'une idéologie et le comportement, l'attitude concrète, pratique, de ceux qui professent ces principes. Plus exactement, toute idéologie revêt le plus souvent un caractère ambivalent, qui permet des interprétations différentes, voire opposées : c'est ce qui explique qu'à partir du christianisme, on puisse prôner soit le respect de l'ordre établi, soit au contraire l'effort et la lutte pour instaurer un monde où règne la justice. Il faudrait donc conclure logiquement que le christianisme est *à la fois* un *humanisme* et un *anti-humanisme*. La théorie ne fait donc guère bon ménage avec le sentiment.

3. — Aliénation et exploitation : les notions morales et les notions scientifiques

La notion d'humanisme est inséparable, à certains égards, ne serait-ce qu'au niveau de son émergence dans la pensée de Marx, de la notion d'aliénation. Qui dit humanisme dit lutte contre l'aliénation, qui mutile l'homme, qui écrase la nature humaine etc.. Le débat a bien montré que cette notion était de caractère idéologique et que Marx l'a abandonnée assez rapidement pour celle d'exploitation qui, elle, revêt un caractère entièrement scientifique[1]. Sans vouloir revenir sur ce point, qui a été analysé d'une manière approfondie par de nombreuses études, en particulier celle de Michel Simon, il suffit de rappeler qu'aliénation renvoie plus ou moins à la notion de perte de soi, de dessaisissement, notions de caractère subjectif. Tout au contraire, l'exploitation désigne un fait objectif indépendant de l'opinion que peuvent s'en faire les individus qui la subissent ou de celle de ceux qui en profitent. Le passage de la notion d'aliénation à celle d'exploitation est bien le passage de la non-science à la science. L'exploitation en effet découle de l'existence de structures objectives : la division de la société en classes fondamentales, dont les unes ont la propriété des moyens de production, les autres étant réduites à accepter de fournir leur surproduit pour pouvoir utiliser lesdits moyens de production, cette division de la société en classes étant elle-même le résultat du développement des forces productives, de la productivité du travail qui permet aux producteurs des richesses matérielles de créer plus de biens qu'ils n'en consomment. L'exploitation est donc liée de manière objective, à la fois historiquement et logiquement, à l'apparition du surproduit et à son appropriation pendant toute la période où la productivité du travail, assez forte pour créer le

1. Nous renvoyons sur ce point à notre étude : « Aliénation, fétichisme, théorie de la valeur travail », parue dans Economie et Politique.

surproduit, n'est pas assez élevée pour assurer l'abondance de tous les membres de la société. Bien entendu ce surproduit prend une forme spécifique dans chaque mode de production déterminé : en régime capitaliste, c'est la plus-value, inséparable du travail salarié.

Il ne faudrait pas croire que le remplacement d'un concept idéologique par un concept scientifique règle définitivement tous les problèmes. Il les règle au niveau de la connaissance cristallisée, mais non au palier des individus déployant une pratique déterminée. La contamination par le sentiment, par la sensibilité se fait de manière constante : il faut procéder perpétuellement à une sorte de « purification ». Il en va ainsi de la notion d'exploitation. A l'origine, cette notion n'avait aucun contenu passionnel : l'exploitation, c'était la mise en valeur. En d'autres termes, comment un capitaliste pouvait accroître un capital avancé. Le capitaliste exploitait son capital, comme le cultivateur exploitait sa terre. Comme l'exploitation du capital recouvrait en fait celle des ouvriers obligés de créer par leur travail gratuit, la plus-value, l'exploitation signifiait que les ouvriers ne pouvaient voir leur force de travail, la seule marchandise dont ils pouvaient disposer, rémunérée, qu'à condition qu'ils acceptent de créer la plus-value : ils devaient « rendre » comme « rend » une terre ou une carrière. Il est normal qu'une telle situation suscite l'indignation et le désir d'y mettre fin. Il ne faudrait pas cependant que l'indignation prenne le pas sur la raison. Marx en ce domaine nous a montré l'exemple : si les pages qui illustrent la loi de l'accumulation capitaliste sont pleines de colère, elles ne viennent qu'après l'analyse théorique proprement dite. La rigueur théorique s'oppose ici à l'attitude passionnelle. L'indignation, la pitié, le sentiment ne peuvent remplacer la connaissance objective. L'homélie ne peut remplacer le réquisitoire. S'indigner ne signifie pas nécessairement comprendre et peut même aboutir à se dispenser d'affronter la réalité complexe. Précisément, des notions comme celles d'humanisme ou d'aliénation ne peuvent que favoriser cette manière de procéder, qui tend à condamner, à stigmatiser, plus qu'à analyser. N'oublions pas ce que disait Marx à propos de l'attitude des pères de l'Eglise médiévale face à l'usure; il soulignait que les multiples anathèmes n'avaient pas fait avancer d'un iota la connaissance du phénomène et s'étaient en outre révélés fort inefficaces.

En conclusion, pour essayer de progresser un peu dans la théorie marxiste, il nous faut faire référence *d'abord* à l'ouvrage qui contient la mise en œuvre de la méthode : *Le Capital*. Certes, il ne faudrait pas sous-estimer l'effort de Marx pour illustrer ses théories et se demander si on ne pourrait pas aussi élaborer de nouveaux *Salaires, prix et profits* et autres *Travail salarié*

et Capital, mais au niveau de la théorie, c'est *Le Capital* qui doit nous servir de modèle, non certes pour le commenter pieusement, mais tout au contraire, pour en saisir *toute la richesse conceptuelle*, pour faire l'inventaire des concepts essentiels, et pour soumettre ces concepts à l'épreuve de la réalité contemporaine. Pourquoi garder des concepts idéologiques, alors que nous disposons d'un arsenal de concepts scientifiques, d'une véritable grotte d'Ali-Baba dont nous connaissons le mot de passe ? Pour y pénétrer, un seul mot est efficace. Ce conte à sa manière illustre bien la rigueur et la précision de la théorie.

J E S U S I B A R R O L A

Neuf de la "Jeune Peinture"

LA N.C. — Comme elle l'a fait en d'autres circonstances, *La Nouvelle Critique* a voulu donner la parole à des artistes. Le Salon 1966 de la Jeune Peinture devant s'ouvrir prochainement, ce sont de jeunes peintres qu'elle a réunis aujourd'hui *. Les critiques, les amateurs, le public s'interrogent sur ce que sera ce salon. Le comité a déjà son idée. Dans le n° 1 de son *Bulletin d'Information* envoyé à la presse, il fait part de ses idées et de ses souhaits. Il pose, par exemple, les problèmes des rapports entre l'art et l'histoire et de la nécessité de l'art. Nous pourrions en discuter si vous le voulez bien. Mais d'abord, dans ce document, vous vous plaignez de l'incompréhension, de l'hostilité qui ont accueilli votre précédent salon. Par quoi cette incompréhension s'est-elle caractérisée ? Comment l'expliquez-vous ?

FLEURY. — On s'est trompé sur la tendance du salon, on l'a pris pour un salon pop-art, ce qui a indisposé beaucoup de gens hostiles à cette tendance.

M. TROCHE. — Il me semble qu'il faudrait tout d'abord situer cette hostilité et cette incompréhension en fonction du passé du Salon de la Jeune Peinture. Ce salon était devenu une habitude que beaucoup de critiques ont difficilement admis de voir brisée, une manifestation un peu académique dont les incartades étaient tolérées dans les limites d'une « bonne éducation » picturale, la définition d'un genre justement appelé Jeune Peinture — paysages bien faits, qualités impressionnistes du métier, intimisme des natures mortes et des scènes familiales, description de foules, continuité prédominante mais non absolue d'une certaine forme d'art figuratif — et non l'expression d'une attitude. Le

* *Participaient à l'entretien : Gilles Aillaud, président du Salon de la Jeune Peinture; Gérard Tisserand et Lucien Fleury, vice-présidents; Michel Parré, trésorier; Francis Biras, Jean-Pierre Peraro, Buraglio, membres du Comité; Michel Troche, critique d'art à* France Nouvelle *et aux* Lettres Françaises, *administrateur, et Eduardo Arroyo, secrétaire du Comité. Dans un prochain numéro,* La Nouvelle Critique *publiera également d'autres débats avec des artistes et des critiques.*

Salon changeant, en fonction des intentions du Comité et essentiellement des envois même des peintres, il semblait « trahir » son passé alors qu'en fait il en retrouvait l'esprit. Ensuite n'oublions pas l'atmosphère xénophobe, le contexte de rivalité nationaliste dans lequel s'est trouvé le dernier Salon de la Jeune Peinture après l'élection du peintre américain Rauschenberg à la Biennale de Venise. Le Comité ayant décidé d'inviter des peintres étrangers et notamment anglais et d'accueillir toutes les tendances, même pop-art, il se faisait l'instrument du diable et le véhicule de tous les péchés. N'a-t-on pas bien placidement écrit (je cite de mémoire) « alors que l'Ecole de Paris est attaquée, le Comité a choisi d'inviter des artistes étrangers ». L'affreux Comité ! Quant à l'étiquette pop-art faussement attribuée au Salon, elle servit de condamnation sans appel [1].

PARRE. — L'incompréhension a résulté d'une part de l'hostilité des ennemis traditionnels de la Jeune Peinture, liée à un fait comme le recul de l'art abstrait, et d'autre part de l'abandon des soutiens traditionnels de la Jeune Peinture en fonction de notre changement. Pourtant il n'y a pas eu rupture dans la vie du Salon. L'esprit Jeune Peinture est resté même si la forme a changé.

ARROYO. — Il faut préciser que l'incompréhension n'a pas été le fait du public, venu plus nombreux que les autres années : on a battu les records d'entrées. Ce sont les critiques qui firent preuve d'hostilité, ou bien parce qu'ils soutenaient l'informel ou bien parce qu'ils pensaient se trouver devant un art de chambardeurs, de décadents ou de gens qui s'amusaient. Trois ou quatre articles nous ont soutenus, les autres étaient systématiquement contre.

BURAGLIO. — Des peintres nécessaires au Salon de la Jeune Peinture ne s'étaient pas sentis concernés par le Salon, et n'y ont pas envoyé de toiles. Je crois qu'il en sera autrement en 1966. Quant aux critiques, auxquels Arroyo fait allusion, en fait, la plupart restent attachés à une idée figée de la peinture abstraite; et la peinture qui se fait aujourd'hui leur échappe.

M. TROCHE. — Cela devient une banalité de constater que la peinture — et le marché de la peinture, particulièrement à

---

1. Alors qu'en fait le XVIe Salon, contrairement aux salons précédents, rassemblait une multiplicité de tendances comme en témoigne d'ailleurs votre présence ici : de l'abstraction la plus dépouillée à la « figuration narrative » ou à la dite « nouvelle figuration » vous représentez vous-mêmes cette multiplicité. J'ai été aussi victime de ce genre de condamnation schématique dans la mesure où, tentant simplement d'y voir clair et d'analyser l'actualité sans la refuser a priori, *on a confondu cet effort de compréhension avec une totale adhésion.*

Paris — est en période de crise. Les critiques et les marchands se raccrochent donc à des points fixes : le passé, l'indignation vertueuse, les valeurs bien cotées, etc. Surtout pas de risques et fermons les yeux. Il faut noter que le Salon de la Jeune Peinture ne fut pas la seule manifestation à être attaquée de cette façon : l'exposition « Mythologies quotidiennes » au Musée d'Art Moderne, qui dressait simplement le constat de certaines préoccupations nouvelles à propos des objets, des images et de la narration, eut droit à sa bordée d'injures. Mais, pour le Salon de la Jeune Peinture, l'hostilité est allée jusqu'à la malveillance : d'après un hebdomadaire bien connu pour la pureté de ses intentions (*Arts*) le Salon était tout à coup devenu un repaire d'arrivistes tous à l'affût d'une Jaguar ou d'une fermette en Normandie. J'ai été étonné de la virulence de ces attaques : qu'un salon de Jeune Peinture cherche à devenir jeune me semblait tout naturel. Cette hostilité fut tellement exceptionnelle et même, pourrait-on dire, maladive qu'elle a motivé une étude dans le *Mercure de France*, consacrée au Salon de la Jeune Peinture et à la critique, où l'auteur se livrait à une étude systématique des bêtises énoncées au sujet de cette manifestation.

AILLAUD. — Je n'ai pas l'intention de m'étendre sur l'incapacité et la malveillance de plusieurs journaux.

LA N.C. — Que devrait être, selon vous, le Salon de la Jeune Peinture ?

M. TROCHE. — D'abord la jeunesse doit être pour le Salon de la Jeune Peinture une garantie de renouvellement et non la surestimation d'un âge. Ce renouvellement devrait donc garantir lui-même l'objectivité de son témoignage et de son évolution. Il ne saurait donc présenter des œuvres achevées, il a droit à l'erreur : ce n'est pas un Salon de gens arrivés. Transformer le Salon de la Jeune Peinture, c'est en faire un salon expérimental, où tous les artistes d'une même génération qui ont quelque chose à dire, même dans une forme inhabituelle, peuvent se manifester.

BIRAS. — Dans le *Bulletin d'Information*, on utilise le mot « lieu ». Le Salon de la Jeune Peinture est avant tout un lieu où les chapelles et les tendances telles qu'on les conçoit jusqu'ici doivent s'effacer devant l'engagement particulier de chaque jeune peintre, son engagement le plus poussé possible. On peut accuser le Salon de la Jeune Peinture de mode, mais dans la mesure où par l'âge et le renouvellement constant de ses membres, il représente inévitablement ce qui deviendra la mode.

M. TROCHE. — Les accusations de mode sont souvent faciles et opportunistes. Le nouveau paraît toujours « à la mode » parce que l'habitude donne aux modes anciennes un air plus naturel. Aucune raison de ne pas être à la mode si cette mode exprime son temps. Après tout, autant juger la mode sur son contenu et non parce que... c'est la mode. Même si c'est une erreur, c'est une erreur vivante. Au meilleur sens du mot, c'est un risque que le Salon de la Jeune Peinture doit prendre s'il veut être vivant.

PARRE. — Ce côté vivant de la Jeune Peinture n'exclut pas un engagement qui est conséquence de notre objectivité, dont tributaire de cette objectivité...

LA N.C. — Vous dites justement dans le *Bulletin* que votre salon sera d'autant plus objectif qu'il sera partisan. N'y a-t-il pas là une contradiction ?

AILLAUD. — Non, il n'y a pas de contradiction entre être partisan et être objectif. Notre parti pris consiste à envisager l'œuvre d'art dans son rapport avec ce qui n'est pas elle et non dans son rapport avec ce qu'elle a été ou ce qu'elle deviendra. Il s'agit d'entrer dans une relation directe avec ce qui est l'histoire du monde et de sortir de cette histoire « parallèle » qui serait comme l'histoire d'un genre en soi, la peinture étant quelque chose d'autonome ayant sa propre évolution. Il est urgent de quitter ce point de vue qui règne depuis près de cent ans, et qui est le règne de l'esthétique. Il n'y a pas de domaine spécifique de l'art, tel est notre parti pris. C'est seulement en étant partisan de cette manière qu'on peut être objectif, car seul ce parti pris assure la possibilité d'une ouverture systématique. Le Salon de la Jeune Peinture doit être celui où l'on court le plus de risques, où les œuvres les moins abouties mais les mieux commencées doivent s'entrechoquer sans essayer d'aller ensemble. Il comprendra des tendances que je désapprouve, mais que je soutiendrai en vertu de ce parti pris, cette volonté systématique d'ouverture.

M. TROCHE. — Il me semble qu'effectivement ce « parti pris » correspond à une volonté systématique d'ouverture. En étant partisan de cette manière, tu définis une *méthode* d'approche qui permet de sortir d'une conception étroite et autonome de l'œuvre d'art, d'élargir et d'enrichir le champ d'application de la création artistique, mais tu ne mets pas en cause cette attitude créatrice qui demeure une activité spécifique...

PARRE. — En ce qui concerne le rapport entre objectivité et parti pris, je vais prendre un exemple étranger à la peinture, mais qui sera facilement compris par les lecteurs d'une revue

marxiste. Pour moi, il existe une vérité rationnelle, représentée par un point de vue objectif, mais qui est un parti pris pour cette vérité. Il y a l'information sérieuse, rationnelle, qui sera reflétée dans les journaux au nom de l'objectivité. L'éclectisme n'est pas l'objectivité. Notre objectivité nous pousse vers une prise de position. Je préfère le mot *prise de position* à parti pris. Une prise de position est révisable, améliorable, dans un développement dialectique des choses, un parti pris, non.

M. TROCHE. — Le petit-bourgeois, selon Marx, dit toujours « De ce point de vue... mais d'un autre point de vue »... En fin de compte, à force même de tout réserver, on fait preuve du type même de la fausse objectivité, alors que l'objectivité réelle colle au mouvement historique. Je trouve que cela rejoint le choix qu'on peut faire dans un salon contre l'éclectisme ou une diplomatie de bon goût, lesquels représentent une certaine passivité. Il faut aller dans le sens de ce qui vit, être attentif à l'émergence du nouveau et non se contenter d'un dosage quantitatif. Evidemment, cela définit une intention idéale par rapport au jury...

PERARO. — Le jury est composé d'individus, de peintres qui ont chacun leurs problèmes, leur expression personnelle, éventuellement leur tendance et qui doivent, en tant que jurés, se modifier suffisamment pour juger des œuvres qui leur sont extérieures, mais qui doivent témoigner, être accrochées, dans la mesure où elles essaient d'être vivantes, d'exprimer une peinture qui reste à faire. La qualité du Salon est faite par la qualité des envois.

FLEURY. — On souhaiterait cette année avoir un salon avec des tendances plus variées, plus différentes que l'an dernier. L'an dernier, nous nous sommes trouvés devant 1.500 ou 2.000 toiles où manquaient les toiles représentatives d'une autre tendance que la figuration narrative. Les toiles qui ne se rattachaient pas à cette tendance témoignaient pour beaucoup d'entre elles d'une esthétique un peu morte. On les a refusées presque à l'unanimité. Nous aimerions qu'il y ait cette fois-ci quelque chose de vivant dans les envois des autres tendances.

ARROYO. — Je ne suis pas très d'accord avec ce que vient de dire Fleury. Les tendances les plus vivantes de l'art contemporain ont été prises en considération et leurs envois exposés. Nous avons fait un accrochage didactique permettant aux visiteurs un parcours facile et une délimitation aisée entre les tendances. Personne n'a rien compris, mais c'est normal, c'est comme cela depuis des années. D'autre part, la seule tendance qui était absente, mais que nous aurons cette année j'espère, c'est celle

d'une nouvelle géométrie, d'un art disons constructiviste. Certains tableaux représentaient le surréalisme, d'autres ce qu'on appelle la nouvelle abstraction, d'autres enfin le pop-art. Et quand Fleury parle de figuration narrative, il ne faut pas oublier qu'aujourd'hui il y a des gens qui ont 20 ans, qui peignent ce qui les intéresse avec *leur* œil et *leur* esprit. Nous n'avons pas à juger si c'est bien ou pas. Ce phénomène existe et nous devons le considérer. Nous ne pouvons pas empêcher ceux qui ont 20 ans de peindre pop par exemple. Nous ne pouvons que constater.

LA N.C. — Dans votre manifeste du mois de juin, vous dites qu'il faut en finir avec « ces lois soi-disant fondamentales qui commandent la structure de l'œuvre d'art ». Cette position semble rejoindre le reproche adressé à certains nombre d'entre vous, d'avoir une position « anti-art ».

AILLAUD. — Si l'on avait bien regardé la *Salle verte* l'année dernière, où exposaient les artistes qui décidèrent du choix des œuvres accrochées au Salon, on se serait rendu compte qu'ils ont peint des « tableaux » au sens le plus classique et le plus traditionnel du terme. Par conséquent, en ce qui les concerne, je ne vois pas ce que veut dire position « anti-art ». Pour en finir avec les lois soi-disant structurales, on rejoint là le parti pris dont il était question tout à l'heure. Il ne peut pas y avoir de lois structurales en peinture puisque le domaine spécifique qu'elles auraient à régir n'existe pas.

ARROYO. — L'art est pour chacun quelque chose de différent. Pour moi il n'est pas question de faire une peinture « anti-art » mais une peinture parlante et significative. Art, anti-art, qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne comprend pas. Ce qui m'intéresse, c'est d'intervenir dans l'histoire. Cela implique évidemment un désengagement total par rapport à l'histoire des *Formes*, et par conséquent de ses soi-disant lois. Si c'est là ce qu'on appelle anti-art, alors, oui, je fais une peinture anti-art.

PERARO. — L'artiste, lié à son époque, a sans cesse eu besoin d'une nouvelle expression. L'évolution de la pensée, la remise en question des critères admis pose le problème global d'un nouveau langage pictural qui témoigne de l'homme, de sa vie intérieure et de sa permanence. Le reproche d'anti-art adressé à la peinture narrative provient peut-être d'une absence de souci dans la forme ou d'une forme d'emprunt non liée au contenu dans la conception.

BURAGLIO. — L'accusation d'anti-art est fondée sur la reconnaissance d'un Beau intemporel, ou d'une codification du passé

(voir l'immédiat) auquel on veut identifier le présent. On aurait pu parler d'anti-art pour J. Pollock, comme aujourd'hui Lichenstein. Si le Pop-art s'annexe le monde des images, si l'*Action-painting* se libérait par des gestes, dans les deux cas l'autonomie de l'œuvre naît de la reprise en charge de ces nouvelles formes par le peintre.

M. TROCHE. — Un art se cherche toujours par le refus d'éléments traditionnels. Ceux qui sont partisans de ces éléments traditionnels disent toujours « c'est anti-art », et inversement les novateurs sont tout prêt à lancer la même accusation. Encore faut-il considérer que ces derniers ne refusent pas le passé : ils le trouvent insuffisant, voilà tout. Constater cela d'ailleurs, n'avance pas à grand-chose : c'est un phénomène constant. Ce qui est intéressant, c'est d'analyser son contenu actuel et particulier. Or, à l'heure actuelle, il semble qu'on assiste à une immense tentative de récupération réaliste. Cela prend des formes radicales : utilisation brute de l'objet, de l'image, de la bande dessinée, retour à la narration, etc. Jamais la remise en cause n'a été aussi radicale et aussi étendue : c'est presque une remise en cause de l'art par l'art même. Certains d'entre vous pratiquent une peinture qui va dans le sens de cette réaction. Peut-être pourraient-ils tenter de nous expliquer pourquoi ? Quant aux autres, ils pourraient nous dire pourquoi ils réagissent autrement ou pourquoi ils continuent...

TISSERAND. — On vient de parler d'art, d'anti-art. Mais on en revient au début du débat. Ce sont toujours les critiques qui en général ont parlé d'art, que ce soit pour les produits néo ou sous-impressionnistes, naturalistes ou abstraits. Ce sont donc les critiques qui ont créé l'Art, quand il y a eu de petits tableaux bons à placer dans les intérieurs bourgeois. A partir du moment où les jeunes artistes se sont détachés de ce genre de peinture, d'autres moyens d'expression sont forcément apparus. D'une part, ne voulant plus peindre pour les salles à manger et, d'autre part, n'ayant pas les moyens de couvrir de grandes surfaces murales, nous avons dû pratiquer un art tout différent de celui qui nous a précédé. Il n'y a rien d'anti-artistique à cela.

M. TROCHE. — Tu exagères un peu le rôle des critiques ! Ils n'ont pas créé » l'Art » : c'est plutôt « l'Art » qui les a créés. Ils sont nés d'un besoin de liaison entre l'extension de la culture et l'activité individuelle des artistes, mais dans un contexte social donné. Ils adoptent donc souvent les mauvaises manières idéalistes de la classe au pouvoir. Comme les artistes d'ailleurs, ou le public...

BIRAS. — Le public aussi établit ses critères en fonction du passé : pour lui la beauté se transmet d'âge en âge. Ce critère a pour but d'exalter l'homme en face de la nature. C'est une attitude de sacralisation, d'appropriation de la nature de la part de l'homme. Mais il existe un autre critère de création artistique, selon lequel on se définirait en fonction d'une perspective, en fonction d'une action, c'est-à-dire d'un monde non pas tel qu'il doit être, mais tel qu'on veut qu'il soit, un monde sur lequel on puisse agir. Il est évident que pour un peintre cette perspective ne s'exprime que sous la forme d'une toile et cette toile, cette œuvre d'art peut utiliser indifféremment ou des formes nouvelles ou des formes anciennes, ou peut-être mélanger les deux. Mais jusqu'ici, à mon avis, la notion d'art est liée essentiellement et constamment au passé, c'est-à-dire à une certaine métaphysique de la beauté, à un certain mystère, et cela a amené des peintres à interpréter directement le mystère, à ne pas se soucier un instant de la place ou de la signification de leur œuvre dans un sens historique donné, dans une action donnée. Cela a poussé beaucoup de peintres (la réussite de l'abstraction est née de cela) à peindre la sacralisation du geste artistique, l'appropriation par l'homme de ce qui est dans la nature, c'est-à-dire son mystère.

BURAGLIO. — Tu as dit que l'art te semblait lié jusqu'à maintenant à une certaine métaphysique de la beauté. C'est la bourgeoisie qui vit sur une culture morte, et exige un mystère *a priori*. L'abstraction lyrique, c'est-à-dire la peinture dans le seul accomplissement de l'acte de peindre, ce fut la conquête finale (et définitive), commencée avec Manet, de la peinture par les peintres. La page est tournée.

M. TROCHE. — Disons plutôt qu'en art la page tourne continuellement. Je parlais à l'instant de certains d'entre vous qui pratiquent une peinture qui va dans le sens des préoccupations actuelles. Je pensais particulièrement à Arroyo et Aillaud qui se sont livrés à des expériences de peinture collective avec Recalcati en illustrant *Une passion dans le désert* ou qui, dernièrement, ont exposé une série de tableaux représentant *L'assassinat de Marcel Duchamp*. Cette série de tableaux a provoqué des réactions diverses... On vous a même, à cette occasion, traités de... fascistes. Je voudrais donc poser une question particulière à Aillaud et Arroyo, au sujet de *L'assassinat de Marcel Duchamp*

présenté chez Creuze à l'occasion de la récente exposition de la Figuration narrative. Qu'avez-vous voulu faire dans ces tableaux, quelle signification avez-vous voulu donner à la représentation de cet « assassinat » ?

AILLAUD. — Naturellement, en « assassinant » Duchamp, ce n'est pas ce pauvre vieux qu'on voulait liquider, le temps s'en serait chargé s'il n'était devenu un drapeau. En vérité, seuls ceux qui devraient porter le deuil sont visés, mais pour porter le cercueil nous n'avons pu en mettre que quelques-uns. Nous avons déjà écrit à ce sujet un texte de présentation trop condensé. Il est impossible de le réduire encore en le résumant.

ARROYO. — Cette question me tient particulièrement à cœur. On nous a traités de fascistes et, parce que je suis membre du Comité du Salon de la Jeune Peinture, certaines galeries ont refusé de donner de la publicité pour notre catalogue en prétendant qu'il s'agissait d'un salon fasciste. Quant au mois de mai j'ai fait mon exposition, j'étais plein de bonnes intentions politiques et je visais le régime espagnol, mais où était la peinture ? Il n'y a évidemment rien de fasciste dans *L'assassinat de Marcel Duchamp,* mais un peu d'humour, une réminiscence d'un roman de la série noire de Flemming, intitulé *Vivre et laisser mourir.* Je ne crois pas qu'on puisse commettre un acte fasciste quand on ne l'est pas et il ne nous serait jamais venu à l'esprit d'aller à plusieurs casser la gueule à un vieillard, ni de signer pour en maintenir un autre en prison.

AILLAUD. — Les accusations de fascisme sont assez bien éclairées par une lettre que les Surréalistes ont diffusée sans la publier. Cette lettre nous accuse naturellement d'être des tortionnaires, mais elle ajoute que tout doute sur nos intentions disparaît quand on voit de quelle manière réaliste-socialiste nos tableaux sont peints. Pour les auteurs de la lettre, le fascisme en réalité, c'est le stalinisme. La confusion est totale. Il faudrait finir par s'habituer à l'idée que le fascisme est une forme de régime politique très particulière et que l'apanage de la violence n'est pas toujours le fait du fascisme. On voit bien que pour les auteurs de la lettre un anticommunisme sous-jacent est le véritable fondement de leur attitude. Et pour ma part, je ferai mienne la parole de Sartre : « un anticommuniste est un chien ».

M. TROCHE. — Vous avez peut-être voulu, en « assassinant » Marcel Duchamp, stigmatiser une certaine forme d'irresponsabilité créatrice, le mythe de son silence, dont la passivité et l'inefficacité vous paraissent être la conséquence extrême d'une conception « sacrée » de l'activité artistique. Mais ce problème est peut-être trop particulier...

FLEURY. — Devons-nous tous assumer *L'assassinat de Marcel Duchamp ?*

BIRAS. — Dans certaines galeries toute une série de nostalgiques du passé qui ont quitté la Jeune Peinture, ayant atteint la limite d'âge, tentent consciemment ou non de nuire au Salon. En tant que membres du Comité, nous ne prenons pas en charge *L'assassinat de Marcel Duchamp,* mais nous sommes concernés, et d'accord ou non avec ces tableaux nous devons prendre position.

M. TROCHE. — Je suppose donc que cette mise au point était nécessaire pour la Jeune Peinture... L'attitude de Marcel Duchamp est tout de même significative dans la mesure où elle traduit un constat dramatique d'incapacité, une impossibilité de communiquer (Breton a parlé lui-même, je crois, de « Harrar » exécrable). C'est l'exploitation absolue de cette attitude qui me paraît pédante et régressive. Ne pourrait-on envisager la tentative actuelle de récupération réaliste sous l'angle d'un besoin de communication s'exprimant à l'aide de l'objet, de l'image, de la narration, etc. ? Les peintres réagissant ainsi non seulement à un certain subjectivisme de la peinture abstraite et aux formes académiques et stériles de la figuration, mais aussi et en même temps à l'isolement social de leur situation. C'est aussi la situation de l'artiste et la fonction sociale du langage artistique qui est en question...

PARRE. — L'art a perdu sa fonction sociale. On vit sur la lancée impressionniste de gens faisant de petits tableaux qui ne se vendent pas. D'autre part, les conditions ne sont pas mûres pour une nouvelle fonction sociale de l'art et nous nous adonnons, par suite, à des actes gratuits. En remettant cette question en cause, ne peut-on déboucher sur quelque chose de nouveau ? Les jeunes peintres sont relativement libres dans la mesure où ils ne sont pas intégrés à un cadre social. Ils n'ont pas de cote en salle des ventes, ils ne vendent qu'occasionnellement. Ils sont donc plus libres que leurs aînés qui, au départ, (Klein par exemple), avaient une position anti-art, déchiraient des toiles, etc., et puis se sont mis à faire des tableaux à partir du moment où ceux-ci se sont vendus. Ils avaient trouvé une fonction sociale. Bref, Klein a été l'anti-art lui aussi, jusqu'au moment où ses œuvres ont été dans des collections. Alors, elles sont devenues des œuvres d'art, et les choristes ont suivi. Un certain nombre d'entre nous peignent des images qui essaient de déborder le cadre du tableau, objet culturel. C'est pourquoi, au Salon de la Jeune Peinture, nous souhaitons inviter des peintres de pays comme Cuba, la Chine et l'U.R.S.S. qui se trouvent dans une

situation sociale différente de la nôtre et qui, par conséquent, peuvent nous apporter quelque chose.

BURAGLIO. — Avec image ou sans image, l'isolement du peintre est un fait. Il ne peut rien présentement. La bourgeoisie, depuis Manet, ricane et méprise. Les travailleurs n'ont pas accès à l'art. Nous peignons pour une « caste ». Et puis la peinture n'est pas tenue à distraire le premier venu.

M. TROCHE. — Pour l'instant elle ne semble même pas distraire les critiques... elle les effraye.

LA N.C. — Pour en revenir aux accusations d'« anti-art » mentionnées précédemment, c'est moins l'inspiration, je crois, qui se trouve mise en cause que l'interprétation. Même si le sujet est horrible, la peinture doit-elle renoncer à offrir les qualités artistiques qui seules font sa valeur ? Doit-elle être *horrible* elle aussi ? Ce serait là une conception que démentent aussi bien le *Martyre de Saint Liévin de Rubens* et le *Dos de Mayo* de Goya que *La Peste en Beauce* de Lorjou, sans parler de tous les *Massacres des Innocents,* peints par les maîtres, de Breughel à Poussin. Or, il arrive souvent qu'on reproche aux jeunes peintres de faire des tableaux qui rebutent le spectateur par la façon dont ils sont exécutés. Ce ne sont pas là des objections qui tiennent aux thèmes traités mais à la forme .

TISSERAND. — On accuse toujours les jeunes peintres de représenter des choses laides. Mais c'est un phénomène général pour les gens de notre génération et pas seulement en France. Dans la mesure où l'on ne veut pas limiter l'expression artistique au tableau considéré comme objet culturel, objet de devoir, et où l'on veut évoquer la guerre par exemple, ou la bombe atomique, on n'a pas envie de faire une peinture agréable.

ARROYO. — Nous peignons moins les choses horribles qu'une situation qui est celle de l'époque où nous vivons. Ce qui paraît horrible, peut-être, c'est la façon dont les choses sont racontées : elles sont souvent agressives pour l'œil.

PARRE. — Oui, cette épithète d'horrible qu'on attribue généralement à notre peinture ne tient pas tellement à nos sujets. Même si nous peignions des pots de fleurs, ils seraient considérés eux aussi comme horribles. C'est une question d'angle de vue.

BIRAS. — Généralement, c'est une question de forme. Toute forme originale exprimant un contenu nouveau sera d'abord comprise comme mettant en cause les précédentes et qualifiée d'« horrible ». En réalité, dans la tendance marquée par beaucoup de

jeunes peintres à s'exprimer d'une manière prétendue horrible, se trouve posé le problème de l'harmonisation, à l'intérieur de l'œuvre, de la puissance d'émotion, et du don d'expression. L'émotion subjective, quelle que soit son intensité, n'est pas, d'une manière évidente, créatrice en art. Elle tend même à provoquer un affadissement général de l'œuvre, qui peut faire mettre en doute l'authenticité de l'œuvre et l'émotion dont elle veut être l'objectivation. Seul l'acte créateur, pour nous la peinture, peut donner à l'émotion, qui en est l'aliment essentiel, son visage de vérité absolue.

BURAGLIO. — Biras, tu viens en somme de parler de la peinture comme moyen irremplaçable. Je pose une question : certains d'entre vous pourraient-ils s'exprimer par le cinéma par exemple ? Pour ma part, c'est à partir de la peinture (de ses moyens objectifs) et dans l'accomplissement de la peinture que je fonde mon expression, et trouve la raison de peindre.

FLEURY. — Cette question me paraît intéressante. Les peintres de la figuration narrative me sont sympathiques, mais ils veulent dire des choses qui ne passent pas par le langage de la peinture. On trouve chez eux une confusion entre le langage pictural et le langage cinématographique. Il y a au départ une confusion dans le choix des moyens (n'oublions pas qu'en France la peinture n'a pas pour but de tapisser des murs extérieurs).

ARROYO. — Je ne vois pas pourquoi nous nous priverions d'utiliser des moyens comme ceux qui sont donnés par le cinéma. Godard n'utilise-t-il pas, à l'occasion, des moyens picturaux ? Aujourd'hui, nous avons tant de ressources à notre disposition que nous pouvons tout utiliser, tout nous permettre. N'avons-nous pas une conception trop étroite de ce que doit être l'image ? On devrait se garder de l'idée que dans les dimensions limitées du tableau, un nombre limité de choses puissent se passer. Dans un tableau, tout peut se passer.

PARRE. — Peut-être. Mais encore faudrait-il essayer de préciser la différence entre l'idée littéraire et l'idée picturale ? Quand nous avons réalisé notre « abri anti-atomique », à la Biennale de Paris, à partir d'une baraque de chantier, Biras, Tisserand, Dietmann, et moi avons voulu réagir contre une conception littéraire de la peinture. Nous aurions pu illustrer une explosion nucléaire, faire de « l'homme atomisé » un personnage mythologique, mais ceci ne nous concernait pas d'une manière directe. Par contre, nous avons été sensibilisés par un fait divers : l'abri anti-atomique familial (4 personnes, 14 jours de survie), qui a été exposé et mis en vente place des Invalides, sous le patronage de

la protection civile. Les Parisiens ont fait la queue pour le visiter. Lequel de ces deux abris est dérisoire ?

AILLAUD. — Il y a des choses que je ne pourrais pas dire seul au moyen de la peinture, c'est pourquoi j'exécute certaines œuvres en commun avec Arroyo et Recalcati. Ces œuvres-là sont un peu à la limite de la peinture et sans doute aucun de nous trois n'aurait pu les réaliser seul. Mais quand nous peignons individuellement des tableaux, la peinture n'est pas pour nous un moyen de remplacement de la littérature ou de quelque autre technique dans laquelle nous serions incompétents. Le choix de la peinture est un choix net et précis. Simplement de temps à autre aussi, nous avons envie d'agir, le tableau ne nous suffit plus et nous nous en évadons.

ARROYO. — Dans l'épanouissement de la narration, en peinture, un moment arrive toujours où le souffle manque, c'est là que l'entreprise devient passionnante, quand on arrive à la limitation que donne le fait de peindre.

BIRAS. — Je ne crois pas un instant à l'impuissance de la peinture — c'est à notre impuissance que je crois. La peinture est un moyen d'expression pratiquement sans limites. Je crois qu'avec la peinture on peut tout exprimer...

Jean-Pierre Jouffroy

Prenez, mais prenez donc la route

Un poisson accroché à un ballon, c'est une image pour les enfants. Dessiné par André François pour Citroën, c'est le symbole de l'hydropneumatique. C'est aussi une affiche, sur les murs de Paris, conviant à visiter l'exposition de la publicité faite pour la firme d'automobiles par Delpire, éditeur. Une auto dans Le Louvre, c'est un jouet pour les grandes personnes. Ma foi, Citroën aura eu moins de mal que Monsieur Cézanne pour entrer dans le temple. D'une hanche à l'autre, tribord, babord, on bourlingue des jardins au palais des rondeurs de Maillol que le vent n'arrive pas à glacer, à la 2 CV rouge, plus os que chair, à l'étage du Pavillon de Marsan. Fraîchement éclose du musée Grévin, dans la voiture toutes portes démontées, une grand-mère tricote sur un rocking-chair des alexandrins à la gloire du Quai de Javel pour ces paysans de Paris qui circulent, un moment silencieux et pédestres. Tout cela et bien d'autres choses encore organisé pour Citroën par un homme de talent qui a pour blason : Delpire, éditeur.

C'est une signature orgueilleuse, une griffe au bas de certaines productions imprimées ou cinématographiées, une manière de provocation jusque dans la petitesse et la maigreur des caractères employés pour la signifier, un défi, souriant parce que sûr de sa victoire, qui commence à devenir publiquement un label de qualité technique et de haut niveau esthétique. Il s'y affirme une personnalité : Delpire, dont la marque n'est pas une usurpation du travail des autres, puisqu'elle est réellement engagée, de façon normative, dans tout ce qui sort de sa maison. Il s'y affirme également une fonction : « éditeur », que la concentration empêche généralement un homme seul d'assumer aujourd'hui. Comme si on voyait encore couramment se signaler à nous des Claude Garamond ou des Plantin, pour les caractères d'imprimerie, des Elzévir ou d'autres qui pourraient à la fois être inventeurs et assurer leur indépendance économique, condition peut-être insuffisante, mais certes nécessaire de l'indépendance tout court.

Pour la qualité esthétique, nous en connaissons quelques-uns.

Ollive, fondeur; Draeger, imprimeur. Mais les avatars mêmes d'un Jean-Jacques Pauvert nous renseignent sur les limites de la liberté d'entreprendre. Et c'est bien à ce problème que nous amène « Delpire, éditeur » : comment peut-on, en 1965, trouver des moyens financiers pour exprimer un art plastique de haut niveau ? L'exposition du Pavillon de Marsan qui commence la série « Visages de l'entreprise » et qui cette fois se consacre uniquement à Citroën, nous fournit une réponse, fut-elle partielle, puisqu'elle est justement signée, pour son tout comme pour ses parties : « Delpire, éditeur ». Quelle est la fonction sociale de cette production ? S'agit-il d'une libération tant pour les créateurs individuels que pour leur collectivité ?

Voilà l'objet du débat.

« Il nous appartient à tous, et par tous les moyens, de protester contre tout ce qui dénature ou souille le visage de notre monde quotidien, d'applaudir à ce qui le préserve ou l'embellit », déclare, dans sa préface, René Salanon, conservateur en chef de la Bibliothèque des Arts décoratifs qui appuie son propos : « Industrie clef de la société moderne, l'automobile règne *violemment* (*l'italique est de nous*) sur notre vie quotidienne. Les objets qu'elle produit ont en eux-mêmes une présence esthétique autant qu'un usage pratique. (*Nous pensons même que cette présence esthétique serait inexistante sans l'usage pratique*). Les reprenant à l'infini dans ses miroirs à mille facettes, la publicité ajoute encore à leur dimension jusqu'à les recréer en quelque sorte, les élever au rang de *mythe* » (*Nous sommes encore responsables de l'italique*).

D'où la conclusion : « La publicité de l'automobile est donc une des formes *privilégiées* (c'est encore nous qui soulignons) de cet art de masse par excellence ». Tout ceci paraît sérieusement établi et vous donne tort, mon cher Savignac, d'avoir déclaré, environ il y a quinze ans, lors d'une interview (mais que ne dit-on pas à un journaliste pour s'en débarrasser) : « La publicité est aux Beaux-Arts ce que le pancrace est à la lutte gréco-romaine », ce qui impliquerait je ne sais quelle finesse des arts dits *libéraux* ou *libres*, par rapport à une soi-disant grossièreté des arts *appliqués*. Un art *noble* et un art *honteux*. Nous sommes quelques-uns à penser que l'évolution plastique de la publicité tient une grande place dans l'esthétique en général, et particulièrement vos interventions sur les murs de nos villes (c'est une remarque que faisait déjà Fernand Léger il y a plus de trente ans).

Les affiches seraient-elles la fresque de l'homme du XXe siècle ?

Bon gré, mal gré, l'intérêt des artistes pour la publicité est un phénomène qui s'amplifie. Il ne date pas d'hier. Il ne se restreint pas au domaine de l'œil : Robert Desnos avant guerre soutint de son talent un certain nombre de slogans (dont je crois

la fameuse « quintonine »). Son domaine était la radio. Sa force verbale, sa poétique valait son efficacité. Mais avez-vous remarqué que la critique d'art ou littéraire ne se penche guère sur ces sortes de productions ? Elles n'intéressent encore que ces chercheurs (qui publient sur la « rhétorique de l'image » comme dans le n° 4 de *Communications*, ou dans les revues de philologie sur les équivalents plastiques de l'intonation).

Comme le fait encore judicieusement remarquer René Salanon : « Phénomène caractéristique, essentiel, de la vie moderne, la publicité n'intéresse plus seulement l'homme d'affaires ou l'historien des mœurs. Elle intéresse aussi l'amateur et l'historien de l'art, donc, par là même, le musée... » « Il est acquis certes qu'une exposition de Toulouse-Lautrec qui n'incluerait pas son œuvre commerciale, les affiches qu'il réalisa pour les vedettes de music-hall, pour une marque de chaînes de bicyclettes ou pour un photographe, décevrait à bon droit les amateurs ».

La critique a tort de ne point trouver la publicité digne de son étude : c'est une des formes actuelles de création esthétique, une des plus importantes, même, puisque, par destination, elle atteint les masses. La publicité, c'est l'esthétique dans la rue. Reste à la juger. Et comme esthétique et comme véhicule d'information. Le problème est donc d'augmenter le nombre et la qualité des critiques. Ceux qui, comme le futuriste Carra, aux Florentins, viennent demander l'exécution des critiques d'art, ne méritent que ce que fut la réponse du public occupant la place Santa-Croce : un œuf pourri sur le crâne. Nous savons d'ailleurs où ces propositions menèrent les futuristes italiens : faire campagne aux élections sur les thèmes de « l'orgueil, de l'énergie, de l'expansion nationale », pour « une politique extérieure cynique, rusée, agressive », puis fonder les « fasir politici futuristi » qui précédent de peu les « arditi » et les « fasir di combattimiento » de Mussolini.

La première nécessité de la démocratie est l'éducation nationale : les critiques doivent en être des agents essentiels et actifs. Mais la critique est très difficile, contrairement à l'adage, et spécialement la critique des arts plastiques : on y opère avec les instruments d'un langage sur un langage tout autre.

Il ne faut pas bavarder sur la perfection : elle réduit au silence. Mais chacun a ses caractéristiques, celle de Delpire comme tout autre. Même au strict niveau technique, elle implique des choix très déterminés. Delpire est un créateur de mythes; c'est le signe de l'art véritable. Ballon, poisson, aileron de requin, aile de DS, vitesse, fraîcheur du vent sur les tempes, liberté, amour, toute cette mythologie, c'est Delpire qui est chargé de la construire visuellement.

Mais par exemple, dans cette deuxième moitié du XXe siècle,

il n'est plus question de représentations primaires de la vitesse : cela n'impressionne plus personne, un dessin de voiture avec des petits traits derrière pour figurer les filets d'air supposés par l'allure. Le seul moyen de représenter la vitesse, c'est de mettre le spectateur lui-même en mouvement sur la page. On peut s'y prendre pour cela de différentes façons, qu'ont expérimentées successivement les fauves, les cubistes et les abstraits. Delpire les utilise toutes : parcellisation de l'image pour accentuer de façon fantastique la fuite d'une perspective (on s'aperçoit que l'objectif photographique peut déformer autant qu'un peintre expressionniste), juxtaposition d'images parcellaires qui obligent à une lecture, donc à un rythme, mise au flou d'une énorme partie de l'image avec un seul point net, reflets sur les surfaces polies de la tôle, usage rythmique de la couleur en ne gardant que les apparences du naturalisme, tout l'attirail des arts plastiques y passe, avec brio, avec succès. Ce faisant, Delpire atteint à la même fin que certains peintres ou graphistes : créer la mythologie du XXe siècle, transformer les consciences, au niveau idéologique, par les moyens de la sensibilité pour affiner les perceptions. En ce sens l'œuvre de Delpire est une œuvre de progrès, c'est bien l'esthétique dans la rue, et de la meilleure.

Mais les mythes ne sont pas de métal pur et Delpire n'y peut rien : dans la société capitaliste ils sont faits pour servir des buts de classe. On ne peut échapper par miracle à l'idéologie dominante. L'idée de vitesse qui a obsédé et qui obsède à juste titre beaucoup d'artistes depuis le début de ce siècle (au moment même où elle commence à se manifester objectivement) a obligé les créateurs à constituer la théorie et la matérialisation visuelle d'une nouvelle conception de l'espace. Distribuer cette vision est profondément démocratique, c'est révéler aux masses ce qu'elles sont par les nouveaux rapports où elles se trouvent dans la nature et face aux outils. Mais divulguer cette vision ne dispense pas de distribuer démocratiquement les instruments mêmes qui la créent dans la vie, ainsi que leur possibilité d'usage. Là est le mensonge de la publicité et sa tendance (facile à analyser en particulier dans la presse féminine) à substituer le rêve à la réalité. Au bout du conte : « Ayez une D.S. 19 et vous serez un homme », « portez le soutien-gorge et la gaine machin et vous serez une femme libre » sont autant de détournements des voies réelles de libération. Le rêve est moteur de l'activité humaine, c'est une fonction essentielle de la vie psychique individuelle et collective, encore faut-il savoir de quel rêve il s'agit.

Delpire est un grand créateur de rêve, en cela un grand artiste, mais il n'est pas libre (du moins dans son activité publicitaire) du choix des rêves qu'il propose. Dans la publicité commandée par Citroën, il est intéressant d'analyser le discours. Par

exemple, puisque cette commande est allée jusqu'à la création littéraire, un texte fut demandé à Pierre Gascar. Cela s'appelle : « Auto ». La qualité littéraire est remarquable, comme la mise en page où Citroën n'apparaît nulle part sauf, raffinement suprême, sous la forme d'une D.S. dans un paysage qui sert de couverture et, discrètement au dos du livre. C'est au niveau des thèmes qu'une habile propagande idéologique se fait :

« La voiture reflète de moins en moins la catégorie sociale à laquelle appartient celui ou celle qui la possède » (p. 27). En soi, cela n'est pas *absolument* faux, mais baignant dans l'atmosphère poétique de la vitesse, cela suggère que c'est l'industrie automobile qui est créatrice de démocratie. Ailleurs : « Entreprise, strictement individuelle, le voyage au volant d'une voiture devient aussi une des aventures les plus pures de la solitude » (p. 41). Réaffirmé : « Chaque jour, dans cet adulte apparemment sûr de lui-même qui fait sauter avec désinvolture une clef de voiture dans le creux de sa main, ressuscite l'enfant incompris, solitaire, mais habile à trouver un réconfort dans les pactes imaginaires qu'il conclut avec les choses » (p. 65-66). Ici c'est l'homme que miraculeusement, la voiture restitue à lui-même.

Mais Pierre Gascar se contredit lui-même et détruit son idée d'abolition des classes : « La voiture reste cependant, en premier lieu un élément d'affirmation sociale » (p. 66). Chacune de ces remarques prise isolément semble de la psychologie très juste et très fine. C'est à l'ensemble qu'il faut reprocher de manquer de certaines précisions : par exemple que le coup d'accélérateur libérateur, le dépassement glorieux sur une autoroute ne coûte pas aux divers citoyens (à condition qu'ils aient tous une voiture, ce qui n'est quand même pas le cas) la même part de leurs revenus, tant s'en faut, que la contravention n'est pas aussi chère pour tout le monde, ni la place de parking ou la location d'un box.

Enfin la proposition jamais énoncée, mais qui sous-tend tout le propos : « Ce ne sont pas les rapports de production et les rapports sociaux qu'il faut changer, il suffit que tout le monde ait une voiture » est un sophisme qui ne peut même pas faire sourire. Il est évident que ce sont des idées de plus d'envergure que soutiennent les élus communistes quand ils s'opposent aux mesures de dissuasion projetées par l'administration pour résoudre le problème de la circulation dans les villes, car ces mesures frappent évidemment les petits revenus et non les gros. Les élus communistes prennent la défense de l'usage démocratique des instruments modernes, ce qui est plus sérieux que le droit « aux aventures les plus pures de la solitude.

Les commandes des industriels aux créateurs posent encore d'autres questions. Du point de vue, d'abord, des besoins nationaux, est-il absolument nécessaire que Citroën dépense en publi-

cité, un milliard et demi par an ? Celui-ci ajouté à d'autres, fait un mouvement de fonds considérable qu'on pourrait imaginer utilisé autrement.

Dans une démocratie, « Delpire, éditeur » se verrait proposer d'autres travaux magnifiques. (Pourquoi pas pour l'Education nationale, par exemple, il n'y manque pas de mythes à construire et de sensibilités à former). Cela ne voudrait pas dire disparition de la publicité, mais passage de l'anarchie capitaliste à l'organisation sociale. L'aspect d'information de la publicité est absolument nécessaire, mais aussi sa répartition en fonction de besoins réels qui doivent être évalués au niveau social.

Mais ces commandes des industriels ont encore un autre aspect : elles tendent à se constituer comme monopole de la demande de production esthétique, avec l'approbation la plus explicite de M. Malraux. Les plus grosses entreprises seraient, paraît-il, les « mécènes » d'aujourd'hui.

Outre que les « visages de l'entreprise » ne nous sont présentés que côté *face* et qu'il nous manque le côté *pile* que seuls les ouvriers producteurs pourraient nous révéler (serait-il aussi « esthétique » ?), il y a fort à craindre, à ce jeu-là, que l'ensemble de la création artistique, même avec une qualité aussi remarquable que celle produite par Delpire, même en réalisant ce vœu d'une expression de l'industrie par l'art, ne devienne en ses constructions mythologiques le mythe lui-même du capital.

— Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
— Attaché ? dit le loup : vous ne courez donc pas
où vous voulez ? — Pas toujours; mais qu'importe ?
Il importe si bien...

J E A N - P I E R R E J O U F F R O Y

Le " dossier " Lyssenko

LA SITUATION DANS LA BIOLOGIE SOVIETIQUE

Francis Cohen

Les milieux intellectuels, scientifiques en particulier, que j'ai fréquentés lors du séjour d'études que j'ai effectué en U.R.S.S. en mai-juin 1965, étaient très attentifs, entre pas mal d'autres problèmes, à la situation dans la biologie. En effet, la retraite de Nikita Khrouchtchev a eu pour conséquence dans ce secteur la fin de la position privilégiée qu'a longtemps occupée Trofime Lyssenko, qui était en fait tout puissant dans les branches essentielles de la biologie agricole, et dont les conceptions sur l'hérédité et l'évolution dominaient sans partage dans l'enseignement.

Je me suis moi-même intéressé à cette situation autant qu'un emploi du temps serré me l'a permis. Il y a à cela deux raisons principales. Une raison intrinsèque : l'« affaire Lyssenko » préoccupe depuis assez longtemps les intellectuels communistes de tous pays pour que ce qui peut apparaître comme son dénouement leur importe fort. Une raison plus générale : il s'agissait d'une sorte de test sur la nature des rapports que le P.C.U.S. entend, dans la période actuelle, entretenir avec la chose intellectuelle et peut-être, plus généralement, sur sa conception et sa pratique de la démocratie socialiste.

En bref, l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. a condamné les méthodes employées par Lyssenko et ses partisans pour imposer leur façon de voir en génétique et cette façon de voir elle-même a été l'objet de critiques fondamentales. Des mesures ont été prises pour restaurer dans l'enseignement secondaire et supérieur les droits des théories modernes de l'hérédité et de l'évolution. Les programmes et les manuels sont révisés. Une campagne de vulgarisation des données et des résultats de la génétique moderne a été entreprise jusque dans la grande masse. Des labo-

ratoires de génétique, de biologie moléculaire, de biologie chimique et autres ont été créés ou vont l'être dans le plus proche avenir. Des mutations interviennent à des postes responsables en biologie. Une revue nouvelle, *Genetica*, a vu le jour. Le centenaire de Mendel va être célébré.

Nous donnons plus loin une série de documents permettant au lecteur de s'informer aux sources les plus autorisées. Il s'agit d'abord d'extraits des rapports et de la discussion de l'Assemblée générale de 1965 de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S, ensuite d'un article retentissant du vieil adversaire de Lyssenko, le prix Nobel de chimie Nicolas Semenov, enfin de quelques passages des réflexions philosophiques de Boris Kedrov à ce sujet. Nous voudrions au préalable compléter ce dossier par quelques informations puisées dans de nombreuses conversations tenues à ce propos avec des intellectuels soviétiques de toutes conditions, du vice-président de l'Académie des Sciences à de jeunes étudiants[1].

Ceci nous conduira à quelques réflexions qui, partant de la biologie, s'étendront à une série de phénomènes importants de la vie soviétique contemporaine et à quelques considérations rétrospectives.

En premier lieu, il faut rappeler que la situation privilégiée que Lyssenko avait acquise, et à laquelle il vient d'être mis fin, est incompréhensible en dehors de l'ensemble de phénomènes connu sous le nom de « culte de la personnalité ». Il ne manque pas de par le monde d'hommes de science autoritaires et un peu visionnaires, prêts à tout courber sous leur loi. Mais il est rare que leur pouvoir s'étende à une branche entière de la science et de ses applications. Il a fallu, pour que cela se produise avec Lyssenko, ce centralisme rigoureux, cette habitude de tout régler par en haut, ces méthodes de pression morale habillées de considérations philosophiques et politiques approximatives, qui ont appartenu à une période de la jeunesse du socialisme où ce régime, encerclé, contraint à un rythme de développement et à des mesures de défense nécessitant une tension permanente, devant faire sous le feu ses explorations et ses inévitables tâtonnements, réussissant cependant à porter au premier rang des puissances modernes un peuple innombrable sortant de siècles de ténèbres et d'autocratie, fut frappé d'une maladie infantile grave, dont il sort aujourd'hui au milieu d'efforts dignes de la plus vigilante sympathie. Dans ce milieu, un phénomène comme le phénomène Lyssenko pouvait se produire. On attribue cette formule à Lyssenko : « Ce que Staline est à la politique, je le suis à la biologie ». *Si non e vero...*

1. Nous avons déjà publié dans notre n° 164, l'éditorial de la revue Voprossy Filosofii : Quelques problèmes méthodologiques de philosophie, *consacré à ces questions.*

Pourtant, le xxe Congrès a bientôt dix ans. Pourquoi alors la question se règle-t-elle maintenant seulement ?

Décomposons cette interrogation en deux : pourquoi la question se règle-t-elle maintenant et pourquoi maintenant seulement ? Et revenons un peu en arrière, car il ne faudrait pas croire aux coups de baguette magique. La lutte n'a jamais cessé, ni sur le plan scientifique (et plaise au ciel que, sur ce plan, elle ne cesse jamais), ni sur le plan, disons « administratif ».

Après la session d'août 1948 de l'Académie Lénine des Sciences agricoles, qui avait vu triompher le point de vue de Lyssenko, les changements de personnel avaient été rapides et assez brutaux, à Moscou surtout. De nombreux savants avaient été privés de leurs postes de responsabilité et, par voie de conséquence, de la majeure partie de leurs possibilités de travail. Certains s'étaient même faits maîtres d'école ou étaient devenus présidents de sovkhozes. Il ne faudrait cependant pas croire ni que toutes les recherches de génétique et de biologie moléculaire avaient cessé ni que les partisans de la tendance dominante étaient tous scientifiquement stériles. L'apport soviétique à l'étude des acides nucléiques, celui du professeur Spirine en particulier, est loin d'être négligeable. Beaucoup de généticiens ont trouvé asile dans les laboratoires de physique, de chimie, de biologie en particulier dans ceux de Kourtchatov et de Semenov. A l'Académie Lénine des Sciences agricoles, plusieurs laboratoires ont continué des travaux estimés. Des sélectionneurs ont obtenu des variétés de grande valeur pratique. A l'Université de Léningrad, malgré les pressions, on a toujours enseigné la génétique classique.

Après 1953, la lutte pour le retour aux principes scientifiques dans la biologie s'était accentuée. Lorsque s'est créée, en 1957-58, la section sibérienne de l'Académie des Sciences de Novossibirsk, l'institut de cytologie et de génétique a été confié à l'académicien Doubinine, bête noire de Lyssenko (Doubinine est depuis revenu à Moscou prendre la direction d'un laboratoire). On m'a dit que Khrouchtchev avait fait la grimace, mais laissé faire. C'est d'ailleurs Khrouchtchev lui-même qui s'est fait le propagandiste de la méthode américaine d'hybridation des maïs, si catégoriquement condamnée par Lyssenko. Après avoir vu sa situation fortement ébranlée — il dut abandonner un temps la présidence de l'Académie des Sciences agricoles — celui-ci continua cependant à jouir de la confiance de l'ancien premier secrétaire du parti. Et, à mesure que l'influence de ce dernier changeait en quelque sorte de signe et que l'homme qui avait porté le fer rouge dans les plaies de la période stalinienne semblait dépassé par le mouvement qu'il avait lui-même tant contribué à

déclencher, continuait à pratiquer une méthode de direction personnelle et tranchait un peu de toutes choses, son appui à Lyssenko freinait la normalisation de la situation.

Mais quelque chose avait changé, qui était irréversible. Avec ou sans Khrouchtchev, et probablement mieux sans lui, la nouvelle étape du socialisme prenait forme. Retour aux sources du léninisme, mais aussi exigence d'une économie dont les dimensions ne s'accommodaient plus d'un système de gestion conçu pour un pays attardé ayant un volume de production cinquante fois moindre, exigence d'une population maintenant cultivée à tous égards et apte à l'initiative qualifiée dans tous les domaines, exigence d'un régime maintenant adulte dans un monde moderne, et dont le progrès demande le recours à la science dans l'activité de tous les secteurs. Le nouveau dirigeant de la commission idéologique du C.C. du P.C.U.S., P. Démitchev a, dans son rapport au 95e anniversaire de Lénine, rappelé au parti de façon significative qu'il faut « toujours partir dans sa politique et sa pratique des exigences de la science des lois objectives », et souligné en particulier : « si on réfléchit au sens des dernières décisions du parti sur les questions économiques et les problèmes intérieurs du parti, si on considère le style de travail qui s'instaure dans les organisations du parti et de l'Etat, on ne peut manquer de remarquer que tout ceci est marqué par un trait commun : la volonté de faire reposer tout l'énorme travail de direction de l'économie sur des assises strictement scientifiques ».

L'étape actuelle, du moins à ce que j'ai pu en ressentir, se caractérise par un bouillonnement général, une soif de changement, de progrès, de démocratie, à laquelle résistent, non pas tellement au fond un appareil dépassé, mais des habitudes de pensée et des structures héritées d'un passé souvent lointain et dont chacun est peu ou prou le porteur. L'opinion publique, dont l'activité et l'intensité frappent le visiteur, cherche ainsi ses moyens d'action. Ses fins sont celles du parti et s'il y a discussions, c'est sur les moyens et les rythmes de leur réalisation. Mais c'est là justement la condition d'une participation générale à toute la vie du pays, c'est-à-dire de la démocratie.

L'anachronisme Lyssenko ne pouvait donc plus durer. Un avertissement avait été donné par l'opinion publique scientifique lorsque, aux dernières élections académiques, le 25 juin 1964, Lyssenko n'avait pu faire élire son partisan Noujdine membre titulaire de l'Académie. De ce refus à la réorganisation en cours, il y a un pas qui est caractéristique de l'U.R.S.S. de 1965.

Caractéristique jusque dans ses détails. J'ai rencontré des braves gens, scientifiques, administratifs ou n'importe qui, pour

lesquels simplement le point de vue officiel en biologie avait changé. C'était le passé, l'habitude de se conformer passivement au dicton : « D'en haut, on voit mieux ». J'ai rencontré quelques biologistes dont les yeux brillaient de la flamme de la vengeance. Mais déjà, ce n'est plus cela qui donne le ton. « Quel malheur, m'a-t-on dit dans les cabinets des savants, mais aussi à la rédaction de la *Pravda* ou dans les bureaux du Comité Central, quel malheur qu'il y ait eu des points de vue officiels dans la science ». Aucune orientation n'est interdite, aucune recherche valable (c'est-à-dire conduite scientifiquement) n'est en principe arrêtée. Les postes clé changent de titulaires par voie légale; parfois par extinction — beaucoup des intéressés sont proches de la retraite; parfois par le jeu des réélections périodiques réglementaires aux postes de responsabilité. Par exemple, Lyssenko lui-même n'a pas été réélu directeur de l'Institut de génétique de l'Académie des Sciences, Platonov n'a pas été réélu chef de la chaire de philosophie des facultés scientiques de Moscou.

L'académicien Sissakian a insisté devant moi sur la légitimité et la nécessité de l'existence d'opinions divergentes sur les questions scientifiques; encore faut-il, ajoutait-il, qu'il n'y ait aucune pression et que tout ce qui est avancé soit prouvé par des faits.

Dans les milieux du Parti, on donne en exemple le cas suivant. Il y a quelque temps, un groupe d'écrivains s'adressa au Comité Central pour lui demander de soutenir un médecin de Léningrad qui proposait une recette contre le cancer et se trouvait en butte à l'hostilité des autorités médicales. Le C.C. suggéra la formation d'une commission d'experts. Celle-ci ayant donné une opinion négative, les écrivains demandèrent de nouveau l'appui du C.C. contre l'arbitraire des « pontifes rétrogrades ». Le C.C. publia alors tout le dossier en ajoutant : ce n'est pas notre affaire de décider si telle méthode de lutte contre le cancer est bonne ou non, c'est celle des spécialistes; notre affaire est de créer les conditions pour qu'ils le fassent de façon qualifiée et responsable, c'est-à-dire libre. C'était prendre le contrepied de la fameuse phrase de Lyssenko à la session d'août 1948 : « Le Comité Central a examiné mon rapport et l'a approuvé ».

Voilà pourquoi « maintenant ». Mais pourquoi « maintenant seulement ». La situation en biologie était vraiment exceptionnelle. Dans aucun autre domaine de la science, une tendance ne jouissait de cette quasi-exclusivité. Dans un cas un peu analogue — quoique bien moins extrême — l'accent trop exclusif mis sur l'activité nerveuse supérieure selon les méthodes de Pavlov avaient été sérieusement battues en brèche en psychologie, méde-

cine et physiologie dès la grande conférence des psychologues et physiologistes de 1962. L'hostilité contre la cybernétique (qui n'avait guère dépassé celle qu'on a pu rencontrer dans tous les pays du monde chez des scientifiques souvent de valeur) avait disparu en peu d'années. Pour la biologie une conjonction de facteurs divers a joué; peut-être quelqu'un les analysera-t-il un jour. On peut penser à toute une série : l'état somme toute peu satisfaisant et pauvre en applications pratiques de la biologie en U.R.S.S. « avant Lyssenko »; la particulière complexité du critère de la pratique dans le domaine de l'évolution où il est bien moins facile et plus long de juger des résultats qu'en physique ou en chimie, par exemple; le retard relatif de la biologie dans l'explication d'un certain nombre de phénomènes qui laissait le champ libre à des conceptions pseudo-scientifiques qui, pénétrant l'enseignement et les structures de la recherche, ont freiné des découvertes qui permettraient de rattraper ce retard; l'acuité traditionnelle (en Russie en particulier) de la bataille des idées dans le domaine de la biologie et l'habitude de la transposer dans le domaine social; et surtout la personnalité du principal intéressé — y compris les services certains que son énergie et sa connaissance de la terre ont pu rendre à diverses époques, en particulier pendant la guerre. Mais, de toutes façons, c'est bien un anachronisme qui vient de prendre fin.

Nous n'avons pas traité ici du fond scientifique et philosophique de la question. C'est aux spécialistes de le faire; la sérénité est maintenant entièrement possible. En fait, d'ailleurs, elle est revenue, en France du moins, depuis longtemps. Et les thèmes à discussions passionnantes ne manquent point. La situation a singulièrement évolué en biologie depuis dix-sept ans[2]. La biologie moléculaire s'attaque aux déterminismes génétiques du développement individuel. Il semble actuellement aussi difficile de nier les résultats des recherches sur la microchimie de la cel-

2. *Ainsi, Jacques Roux écrit (« La biologie moderne créatrice de perspectives nouvelles en médecine »,* Cahiers du C.E.R.M., *1965) : « Dans ces quinze dernières années la biologie a su aborder les problèmes sous un angle nouveau et prometteur... En devenant moléculaire, la biologie aborde l'étude scientifique de ce qui n'était que des entités dont on étudiait les effets : gènes, enzymes, transmission des informations... La complexité de la cellule nous apparaît chaque jour considérable, avec ses quelques milliers d'espèces différentes de macromolécules...*

Que dira-t-on alors des organismes formés de millions de cellules, toutes interdépendantes les unes des autres ? Mais, en même temps, et c'est ici qu'apparaît un changement qualitatif, de cette complexité se dégagent des lois générales, valables pour tous les êtres vivants... On commence à percevoir, au milieu de l'extraordinaire complexité, comment est réalisée l'unité fonctionnelle et structurale d'une cellule et d'un organisme... »

lule et de ses composants que de défendre l'indépendance totale de l'organisme ou de telle de ses parties à l'égard du milieu. Les préoccupations qui ont pu conduire certains à s'intéresser aux idées émises par l'école de Lyssenko peuvent sans doute trouver réponse dans le champ considérablement agrandi des recherches d'une génétique profondément transformée. Quant aux arguments philosophiques échangés, il faudrait sans doute les reprendre avec sang-froid, à la lumière des progrès réalisés tant par la biologie que par la philosophie marxiste. Les suggestions et réflexions du philosophe soviétique B. Kédrov, chimiste de formation et un des marxistes les plus soucieux des problèmes de la science moderne, constitue, parmi d'autres, une tentative dans ce sens, comme on pourra s'en convaincre à la lecture des extraits ci-après.

Reste à dire un mot des raisons pour lesquelles les communistes français, en particulier cette revue et l'auteur de ces lignes ont, autour de 1950, rompu tant de lances en faveur de Lyssenko et de sa tendance. Peut-être cela paraîtra-t-il à certains être un peu de l'histoire ancienne. Mais toute leçon historique a sa vertu actuelle et, pour nous en tout cas, nous pensons qu'il est de notre tâche de nous expliquer avec nous-mêmes et de faire connaître l'état de nos conclusions.

Il serait trop facile de dire simplement : nous étions mal informés. Ce ne sont pas les méthodes « administratives », les pressions, les interdits de fait, que nous ignorions effectivement à l'époque, que nous avons salués et défendus, mais une conception de la science et de la lutte idéologique, et celles-ci, nous les connaissions.

Il ne suffirait pas non plus de dire : que voulez-vous, c'était le « culte ». Personne ne nous a alors contraints et, précisément, ce qui nous importe, c'est de savoir quels traits du dogmatisme nous avaient atteints.

Nous avons d'abord cru que les conditions meilleures, les objectifs plus rationnels et une philosophie plus juste assuraient en tout à la science soviétique un contenu plus juste qu'ailleurs. Cela ne dura guère, puisque, si la trop célèbre formule distinguant la « science bourgeoise » de la « science prolétarienne » date du 28 février 1949, c'est dans notre numéro de décembre 1951 qu'elle fut caractérisée comme « pouvant conduire à certaines confusions entre la science et la culture » et abandonnée en soulignant « fortement l'unité de la science »[3].

L'ironie du sort voulut que ce soit Staline, en soulignant dans *Linguistique et matérialisme dialectique* l'objectivité des lois de la nature, qui nous fasse revenir au bon sens. Mais nous

3. *Laurent Casanova : « A propos de la science »*, La Nouvelle Critique, *n° 30, p. 14.*

avions eu le grand tort de ne pas laisser, sur une matière scientifique, le jugement aux scientifiques et de ne pas croire ceux qui nous mettaient en garde.

Il est vrai que bien des brumes nous obscurcissaient le regard. Les principes idéologiques et politiques au nom desquels se présentait le « lyssenkisme » étaient les nôtres : liaison de la théorie et de la pratique, puissance transformatrice de l'homme sur la nature, évolution, devoir pour l'Etat socialiste de s'appuyer sur la science. Nous avions dans le caractère scientifique du comportement du régime prolétarien une confiance justifiée au plan de l'histoire, mais que nous étendions alors trop aveuglément à tous les aspects particuliers. Nous avons donc livré la bataille sur le plan idéologique et politique; mais il faut dire que nous ne nous y sommes pas trouvés seuls ! A propos de biologie, on mettait en cause le socialisme, le matérialisme dialectique, la liaison entre la théorie et la pratique et la possibilité de transformer scientifiquement la nature, les êtres vivants, l'homme. Nos raisons d'être révolutionnaires étaient visées. L'antisoviétisme déferlait. Nous avons alors commis l'erreur de mélanger dans la bataille le concret scientifique, l'occasion scientifique plutôt, avec les principes et les lignes de conduite historiques en cause et nous avons fourni des armes pour nous frapper; mais nous pensions que nous devions nous battre pour la voie révolutionnaire et pour le socialisme réel qui s'édifiait.

Plus précisément, nous avons d'emblée, à l'instar des lyssenkistes, donné pour des certitudes ce qui ne pouvait être qu'hypothèses. Nous avons eu tort. Même si, prises comme hypothèses, les idées scientifiques remuées ont suscité des travaux scientifiques, et si ces travaux ont été menés avec une rigueur et ont trouvé dans l'œuvre de Mitchourine et dans bon nombre de recherches expérimentales valables s'en réclamant des sources fécondes. Ces idées restent bien entendu des thèmes de recherches et de discussion dans le monde entier. On clôt une « affaire », on ne ferme pas des directions de travail.

Donc, dans ce mélange parfois inextricable de progrès ultrarapide et d'inertie qui constitue la réalité humaine de la création du socialisme, une hypothèque vient d'être levée.

★

Mais l'arbre ne doit pas cacher la forêt. Il se fait en Union Soviétique un énorme travail scientifique. Les chiffres ne disent pas tout, mais il faut les connaître pour se faire une idée valable. De 1947 à maintenant, le nombre des travailleurs scientifiques a passé de 65.000 à 400.000 (600.000 si on compte les membres de l'enseignement supérieur, qui ont tous, en principe, une acti-

vité de recherche). Les crédits à la science représentent environ 3 % du revenu national, deux fois plus qu'en France.

Si on veut juger du résultat, il faut se garder de deux travers opposés. L'un consiste à admirer l'énormité des résultats obtenus sans tenir compte de l'énormité des moyens engagés; il faut essayer d'estimer le rendement de ces moyens et le rythme du progrès. Mais l'autre travers, plus répandu, consiste à exiger de l'U.R.S.S. qu'elle réalise autant et même plus à elle seule que tout le monde capitaliste réuni; si elle y manque en un point, on crie à la faillite.

Or, l'U.R.S.S. n'a guère plus du tiers du nombre d'habitants total des pays capitalistes avancés et sa puissance économique, malgré tous les progrès réalisés, ne dépasse pas encore beaucoup pour l'instant la moitié de celle des seuls Etats-Unis. En sorte que chaque dépense lui « coûte » en fait le double. Mais ce n'est pas tout : bien que l'isolement soviétique ne soit de loin plus aussi strict qu'autrefois, la lutte de classes à l'échelle internationale pèse lourd sur son développement, scientifique en particulier. Le refus par le monde occidental de la coexistence pacifique oblige l'U.R.S.S. à consacrer au maintien de son potentiel de défense des moyens financiers, techniques et humains qui font cruellement défaut ailleurs et les « sous-produits » de la recherche militaire qui passent dans le circuit général n'en compensent qu'une infime partie. Si on entre dans le détail, on apprend, par exemple, que l'Amérique refuse de vendre à l'U.R.S.S. des calculatrices électroniques, considérées comme du matériel stratégique. S'il arrivait la même chose à la France, une bonne partie des secteurs de pointe de la recherche (et de l'économie, d'ailleurs) serait réduite à l'artisanat. Certes, l'U.R.S.S. peut maintenant compter sur l'aide des pays socialistes, mais le soulagement est encore peu sensible, d'autant que l'aide est réciproque. D'ailleurs, quand l'U.R.S.S. achète une machine ou un appareil à la Hongrie ou à la R.D.A., c'est tout juste si certains n'y voient pas un échec du socialisme : l'U.R.S.S. devrait tout faire elle-même !

Dans ces conditions, les résultats obtenus témoignent d'une supériorité, d'ailleurs de moins en moins contestée, dans des domaines décisifs : extension de la culture scientifique, base socialement élargie du recrutement des cadres, abondance et degré d'utilisation des crédits, coordination et planification permettant de concentrer les forces sur les domaines essentiels, liaison directe, sans soumission à la loi du profit individuel, entre les disciplines scientifiques et leurs applications. Dans les secteurs où on a pu concentrer assez de moyens, en particulier l'énergie atomique et thermonucléaire, la physique des particules et le cosmos, les résultats sont spectaculaires. Mais à quel

prix, l'émotion avec laquelle on vous parle encore de l'épopée nucléaire le laisse assez entendre. Quand la concentration jouera-t-elle en faveur de la biologie ? Il est bien difficile de le deviner, trop de facteurs sont en jeu. Des hommes de science, comme le physicien Franck ou le chimiste Semenov parlent de l'entrée de l'humanité dans le siècle de la biologie. Mais il est frappant que l'idée soit incluse dans le programme du P.C.U.S. Je pense d'ailleurs qu'il faut voir une des raisons de l'audience qu'a pu avoir Lyssenko (pour nous, en tout cas, cela a joué), dans la façon passionnée avec laquelle lui et ses partisans ont souligné le rôle des phénomènes vitaux eux-mêmes dans les transformations individuelles et sociales.

Sans aucun doute, un stimulant capital de la recherche scientifique en U.R.S.S. est que l'importance croissante de la science et de la technique dans la vie moderne y est imprimée dans les faits. Dans ce pays, qui se pose à chaque pas d'immenses problèmes de croissance, de développement, les scientifiques sont « dans le bain » jusqu'au cou. Par exemple, la cité des savants de Novossibirsk est directement en prise sur la mise en valeur de ce réservoir extraordinaire de richesses et d'énergie qu'est la Sibérie. Mais l'enthousiasme qu'on y rencontre, s'il est maximum du fait de la jeunesse moyenne des gens, de la nouveauté des tâches, du modernisme du matériel et du mode même de recrutement de ce centre éloigné où tout est à créer et qui constitue une sorte de sélection naturelle, cet enthousiasme, on le retrouve, à divers degrés, chez la majorité des scientifiques.

Quant aux tâches, elles sont loin de se résumer à celles, pourtant colossales, des voies nouvelles que peut ouvrir la recherche fondamentale. Pour les physiciens, les chimistes, les géologues, les biologistes, les économistes, les psychologues et pédagogues, les sociologues et — de plus en plus compagnons de tous les autres — les mathématiciens, le programme est inépuisable : porter plus loin le niveau de développement d'un pays dont les diverses régions, les diverses nationalités, les diverses catégories sociales étaient au départ et sont encore partiellement marquées de tant d'inégalités; faire face aux conditions naturelles les plus diverses; former sans cesse et « recycler » des cadres techniques, pédagogiques et scientifiques en masse; tout ceci, le faire chez soi, mais aider aussi à le faire dans les autres pays socialistes et dans ce Tiers Monde qui absorbe beaucoup plus de la substance intellectuelle soviétique qu'on ne l'imagine souvent. Et le faire sans pouvoir — et sans vouloir — « souffler », au rythme d'un progrès qui a pris le mors aux dents.

A L'ACADEMIE DES SCIENCES

Mstislav Keldych

Le texte de référence est constitué par le passage que le président de l'Académie des sciences de l'U.R.S.S., Mstislav Keldych, a consacré à la biologie dans le discours d'ouverture de l'Assemblée générale annuelle de l'Académie, le 1er février 1965 [4]. *Nous donnons ce passage en entier parce qu'il constitue une mise au point émanant de la plus haute autorité scientifique de l'U.R.S.S. sur le bilan que peut présenter la biologie soviétique.*

« Ces derniers temps, la biologie fait d'énormes pas en avant; c'est un domaine où se concentrent aujourd'hui les efforts non pas seulement des biologistes eux-mêmes mais des physiciens, des chimistes et des mathématiciens.

Les savants soviétiques ont contribué par une série de résultats importants au développement de la science biologique. Les travaux de D. Prianichnikov et de ses disciples sont fondamentaux pour l'agrochimie moderne. Les spécialistes soviétiques des sols, qui perpétuent les traditions de Dokoutchaev, jouissent d'une grande considération.

Les recherches sur la sélection atteignent dans notre pays un niveau élevé et des variétés très précieuses ont été créées pour le blé, les cultures oléagineuses, le maïs, les légumineuses, les légumes, la betterave à sucre. Les travaux des sélectionneurs soviétiques ont donné d'importants résultats pratiques et sont largement appréciés au-delà de nos frontières. L'activité de Nicolas Vavilov[5] exerça une influence considérable sur le développement du niveau des recherches dans le domaine de la sélection; les travaux de Mitchourine ont eu une très grande portée, en particulier dans le domaine de l'hybridation éloignée. Les chimio et radiomutants, qui ont déjà donné des résultats tout à fait substantiels dans la sélection des microorganismes, ont ouvert de nouvelles possibilités.

Les travaux de Pavlov dans le domaine de l'activité nerveuse supérieure appartiennent au nombre des meilleures acquisitions de la science mondiale. Les biologistes et les médecins ont des succès universellement reconnus dans leur combat contre les maladies à bactéries et à virus et, en particulier, des résultats remarquables dans leur lutte contre la poliomyélite. Beau-

4. Publié dans le n° 3 du Vestnik *(Courrier) de l'Académie des Sciences, auquel nous empruntons également les citations ultérieures se rapportant à la même assemblée.*

5. Botaniste célèbre qui constitua une collection unique de semences des variétés de plantes cultivées dans le monde entier. Nicolas Vavilov fut victime des mesures injustifiées de la période de l'immédiat avant-guerre. Exilé, il mourut en Sibérie.

coup a été fait pour la liquidation des maladies endémiques et des helminthiases de l'homme, des animaux et des plantes.

Cependant, le niveau et l'envergure des travaux sont fortement en retard dans une série de directions actuelles de la biologie, en premier lieu la biologie moléculaire et la génétique. Au cours des dernières décennies, l'utilisation pratique de beaucoup des plus grandes conquêtes de la science soviétique, en particulier dans le domaine de l'agrochimie et de la génétique, a été retardée.

Le développement de la biologie a été dans une grande mesure influencé par la situation de monopole d'un groupe de savants, dirigé par l'académicien T.D. Lyssenko, groupe qui rejetait plusieurs des plus importantes directions de la science biologique et qui faisait pénétrer ses points de vue, lesquels, souvent, ne correspondaient pas au niveau actuel de la science et aux faits expérimentaux. Ces points de vue ont trouvé leur plus nette expression lors de la session d'août 1948 de l'Académie Lénine des Sciences agricoles où, en particulier, on nia les acquisitions les plus importantes de la génétique, on imposa une conception non fondée de l'espèce et de la formation des espèces et d'autres thèses injustifiées. Dans les années qui ont suivi, des méthodes administratives ont été employées pour faire pénétrer les points de vue faux. Une série de savants ont été écartés du travail dans leur spécialité, les thèmes sur lesquels travaillaient les établissements scientifiques ont été limités, des acquisitions très importantes de la science ont été exclues des programmes des écoles et de l'enseignement supérieur.

La situation qui s'était créée a fortement retardé l'obtention et l'emploi dans la pratique de formes hautement productives de maïs hybride, l'utilisation de la polyploïdie et d'autres moyens modernes dans la sélection. La négation des résultats de la génétique a aussi influé sur le développement de la médecine.

Je pense que, tout en condamnant la position de monopole qu'occupait l'académicien Lyssenko et en rejetant ses vues fausses sur une série de questions des plus importantes en biologie, nous ne devons pas rejeter en bloc tout ce qu'il a fait. En particulier, de l'avis de plusieurs savants considérés, sa théorie du développement stadial des plantes a une portée scientifique et, d'après une partie des sélectionneurs, ils ont utilisé les procédés proposés par lui.

Mais la situation d'exception qu'occupait l'académicien Lyssenko ne doit pas se prolonger. Les thèses avancées par lui doivent être soumises à la libre discussion et à une vérification normale. Si nous créons dans la biologie la même atmosphère scientifique normale que dans les autres branches, toute possibilité de

répétition de la situation dont nous avons été les témoins dans le passé sera écartée.

Il ne fait aucun doute que la situation dans la science biologique s'est constamment améliorée dans les dernières années. Dans ce sens, un grand rôle a été joué par des documents comme le Programme de notre Parti, les décisions du Parti, l'utilisation de la chimie dans l'agriculture et le décret du C.C. du P.C.U.S. et du Conseil des ministres de l'U.R.S.S. « sur les mesures pour le développement de la science biologique et le renforcement de ses liens avec la pratique ». Une série de puissants établissements scientifiques ont été créés et leurs recherches orientées vers l'étude des problèmes fondamentaux de la biologie.

Le Présidium de l'Académie convoquera dans le plus proche avenir, en commun avec les ministères de l'Agriculture, de l'Enseignement supérieur et secondaire spécial et de la Santé publique et avec l'Académie des sciences médicales une conférence des spécialistes pour discuter des problèmes du développement de la biologie et du renforcement de ses liens avec la pratique. Le Présidium de notre Académie continuera à travailler à développer la biologie, à mettre ses possibilités expérimentales au niveau moderne et à renforcer au maximum ses liens avec la pratique de l'édification du communisme.

Nous avons maintenant toutes les possibilités pour normaliser la situation dans la biologie. Il faut prendre une série de nouvelles mesures pour son développement. A ce sujet, je voudrais souligner qu'il faut concentrer l'attention sur les questions scientifiques et les problèmes d'organisation et exclure toute possibilité d'action administrative, de pressions ou d'application d'étiquettes, de quelque côté que ce soit ».

Noraïr Sissakian

Le deuxième texte que nous citerons est extrait du long rapport d'activité de l'Académie des sciences pour 1964, présenté à la même Assemblée générale, par le secrétaire scientifique principal de l'Académie, N. Sissakian qui, on le sait, est un biochimiste. Ce passage énumère notamment certaines des mesures déjà prises pour redresser la situation.

« Le développement de la génétique et d'une série d'autres branches de la biologie ayant de grandes perspectives a été grandement retardé par les opinions dogmatiques et arbitraires de certains savants. Pour une série de questions essen-

tielles de la biologie, ils ont développé des vues qui ne correspondent pas au niveau actuel de la science. Ils n'ont pas tenu compte des résultats de la génétique classique, en particulier de la remarquable découverte de Mendel. Ces savants, occupant une situation d'exception, faisaient obstacle à la libre discussion de leurs conceptions et au développement d'autres points de vue. Cela a retardé le développement de certains secteurs importants de la biologie et conduit à une série de recommandations pratiques injustifiées.

Les biologistes et les médecins ont eu à surmonter la tendance à surestimer l'importance des recherches sur la physiologie de l'activité nerveuse supérieure. On peut noter avec satisfaction que, depuis quelques années, l'attention portée aux recherches fondamentales en biologie s'est nettement élevée (...) L'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. et des Académies des Républiques fédérées ont considérablement développé l'étude des phénomènes vitaux au niveau moléculaire avec utilisation de moyens physiques, chimiques, électroniques et mathématiques. Une série d'établissements scientifiques ont été créés. Un ensemble d'instituts biologiques appartenant à l'Académie des Sciences est en formation à Pouchtchino. L'institut de physique biologique de l'Académie a considérablement étendu ses recherches dans le domaine de la biophysique moléculaire et de la biophysique de la cellule; en particulier, un important laboratoire de radiogénétique y a été organisé. Des laboratoires et des sections de génétique, de biochimie et de virologie ont été créés dans une série d'autres instituts de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. et de celles des Républiques fédérées et dans les centres scientifiques du ministère de la Santé publique et du ministère de l'enseignement supérieur et secondaire spécialisé.

Le Présidium de l'Académie des Sciences a pris la décision de créer un Institut de génétique générale et d'organiser des laboratoires de génétique.

Un Conseil scientifique est en cours de constitution pour coordonner les recherches dans le domaine de la génétique et de la sélection. En outre, il a été décidé de créer une nouvelle revue, *Genetica*, et de préparer une série de monographies sur la génétique et la sélection ainsi qu'une collection de brochures de vulgarisation sur ce thème.

Des mesures sont prévues pour élever le niveau des recherches expérimentales en biologie, former des cadres scientifiques, composer des manuels et des programmes de biologie pour l'enseignement moyen et supérieur.

 En raison du rôle éminent de l'académicien Nicolas Vavilov

dans le développement de la science biologique, le Présidium a prévu des mesures destinées à perpétuer sa mémoire ».

La discussion

Nous avons longuement cité ces textes pour montrer à la fois la mesure et la netteté des prises de position académiques et l'ampleur des décisions qui en découlent.

La discussion des rapports dont nous venons de donner des passages a peut-être montré moins de sérénité académique. Cinq des treize académiciens qui ont pris la parole sont intervenus sur cette question du point de vue de leurs disciplines ou de leurs préoccupations propres. Ce sont : le généticien biélorusse Jebrak, qui fut violemment mis en accusation à la session d'août 1948, le botaniste Soukatchev, dont la revue a soutenu pendant des années, après 1948, une violente polémique avec les partisans de Lyssenko et qui y perdit sa fonction de rédacteur en chef, B. Bykhovski, l'actuel secrétaire de la section de biologie de l'Académie, le biophysicien G. Frank et B. Astaourov, connu pour ses modifications expérimentales du sexe des vers à soie.

Nous retiendrons quelques aspects de ces interventions (sans oublier que telle ou telle affirmation ou estimation a pu être contestée, au moins partiellement, dans le débat en cours entre biologistes).

I. La situation dans la génétique a retenti sur d'autres branches de la biologie. D'abord dans la théorie de l'évolution : pour V. Soukatchev, il y a lieu de parler à ce propos de la nocivité des conceptions de Lyssenko sur le caractère adéquat de l'hérédité des caractères acquis sous l'influence du milieu, la naissance de parcelles d'une nouvelle espèce au sein d'un organisme d'une autre espèce et l'absence de lutte pour l'existence à l'intérieur de l'espèce. Ensuite, en cytologie; enfin, dans le vaste domaine du développement individuel (B. Astaourov).

2. De l'avis de A. Jebrak, il convient de concentrer les efforts sur la liquidation du retard dans la génétique elle-même en rendant leur place notamment à la polyploïdie expérimentale ainsi qu'à la théorie des lignées pures et aux méthodes de croisement continu (imbreeding) très productives qui en résultent.

3. Un mal énorme a été causé par la pénétration des idées — et des vetos — de Lyssenko dans l'enseignement secondaire et surtout supérieur. « Quand on regarde les manuels scolaires de biologie, on est saisi d'horreur devant ce qu'on enseigne aux

enfants », dit B. Bykhovski. Il faut réapprendre certaines disciplines aux enseignants et aux scientifiques.

4. Les dommages économiques résultant de l'adoption de certaines théories de Lyssenko sont loin d'être négligeables. D'après V. Soukatchev, les bandes forestières de protection contre les vents desséchants plantées autour de 1950 l'ont été en grande partie selon le principe de la plantation « en nids » de Lyssenko. A l'automne 1956, 15,6 % seulement des bandes semées selon ce système subsistaient, dont 4,3 % étaient valables, et encore, ajoute l'orateur, parce que les paysans n'avaient pas, dans ces cas, suivi les recommandations. Si on considère que les écrans forestiers qui ont survécu donnent un supplément de récolte de deux quintaux à l'hectare pour les céréales, on juge de la perte. De même, l'arrêt des travaux sur la polyploïdie et les croisements continus a coûté cher en empêchant pendant vingt ans l'emploi des hybrides de maïs qui donnent 20 à 25 % de supplément de récolte, ou la plantation de betteraves triploïdes qui donnent 15 à 20 % plus de sucre que les autres.

5. Plusieurs orateurs ont insisté surtout sur les perspectives ouvertes à la biologie moderne. « Certes, dit G. Frank, nous devons rattraper le temps perdu et parvenir au niveau contemporain en développant les recherches en génétique, biologie moléculaire, biophysique et biochimie. Mais, en rattrapant, il faut en même temps faire un saut en avant et atteindre un niveau de recherche qui n'existe pas encore et qui ne fait que s'indiquer ». L'orateur prédit alors l'avènement d'une « biologie à machines » capable de traiter la masse colossale d'informations que les méthodes de la chimie et de la physique moderne permet de recueillir sur la composition de la matière vivante, ses structures et son fonctionnement. Il propose aussi de passer à l'interprétation des « ultrastructures », ce qui permettrait d'élucider la construction des molécules de la matière vivante et leur évolution au cours de la vie. Il souligne à ce propos l'importance de l'ensemble de laboratoires en construction à Pouchtchino.

B. Astaourov a mis en garde contre toute vue unilatérale, quelle qu'elle soit, et demandé que toutes les branches de la biologie soient poussées de front. « Je voudrais indiquer, dit-il, que le développement de la biologie moléculaire ne doit pas non plus être coupé du reste du front de recherche biologique, comme cela s'est parfois produit jusqu'ici, d'autant plus que l'apparition de la biologie moléculaire sur la scène scientifique n'est que l'approfondissement des vieilles sciences mères (comme la génétique et la cytologie), portées au niveau de la molécule par l'emploi convenable des données et des méthodes de la physique et de la chimie ».

L'AVIS D'UN PRIX NOBEL

Malgré toute l'importance de cette Assemblée générale de l'Académie des Sciences, un autre document doit être produit ici. Il s'agit d'un article du chimiste N. Semenov, prix Nobel, qui faisait sensation au printemps 1965 en U.R.S.S. par son allure d'acte d'accusation. Cet article a paru dans la revue Naouka i Jizn (La Science et la Vie) [6], *revue de vulgarisation de haute tenue, dont le tirage — un million sept cent cinquante mille exemplaires ! — montre assez qu'elle s'adresse à un vaste public, surtout de jeunes. Cette revue est l'organe de la société* Znanié (Connaissance) *qui fait un énorme travail de diffusion des connaissances scientifiques.*

La personnalité de son auteur, qui d'ailleurs n'a cessé de combattre les conceptions et les activités de Lyssenko et de polémiquer avec lui, publiquement à l'occasion, ainsi que l'importance des questions soulevées par lui et son argumentation passionnée, poussée parfois à l'extrême, donnent à ce texte une place particulière dans le débat ouvert et nous avons pensé utile d'en donner la traduction intégrale. (Les sous-titres sont de La N.C.).

I

L'éthique du savant

La science est chose totalement objective et, par elle-même, elle est sans passion. Mais la science est faite par des hommes qui éprouvent toutes sortes de passions et possèdent telles ou telles qualités morales. Au cours de la création scientique apparaissent constamment des contradictions entre la stricte objectivité de la science et les particularités subjectives des hommes qui la font.

Effectivement, la passion de la science, l'intuition et l'imagination sont nécessaires au vrai savant. Mais la passion est parfois aveugle et les sens trompent souvent les hommes. Cela peut parfois pousser sur une fausse voie un chercheur débutant, qui se heurte pour la première fois à des faits nouveaux intéressants. Il n'y a rien de plus dangereux que la passion aveugle de la science. C'est le chemin direct de l'assurance injustifiée, de la perte du sens de l'autocritique, du fanatisme scientifique, de la pseudoscience. En cas de soutien par un homme au pouvoir, cela peut conduire à l'étouffement de la véritable science dans tel ou tel domaine et, la science étant actuellement une affaire d'Etat, à un grand préjudice pour le pays.

La position de monopole d'un savant de ce type, son impunité totale, l'étouffement par des mesures administratives de toute critique de la part de ceux qui pensent autrement, conduisent à une évolution de la psychologie de ce savant. Il s'occupe de moins en moins d'étudier objectivement la nature. Il com-

6. *N° 4, de 1965.*

mence à prêcher les savants et les praticiens, comme un prophète à qui la vérité scientifique serait découverte d'en haut.

Comme tous les prophètes, il expose ses divers dogmes au moyen d'expressions mystiquement obscures. La foi en soi-même comme prophète de la science le dispense de l'étude de la science mondiale passée et présente. Ceci, à son tour, conduit à ce que les disciples d'un tel savant ne connaissent que ses opinions et ses théories personnelles et se trouvent totalement incultes dans des branches entières de la science. Si tout cela commence à retentir sur l'éducation de la jeune génération, c'est particulièrement dangereux. Même les propres expériences d'un tel savant et celles de ses disciples cessent en fait de l'intéresser du point de vue des dogmes proclamés par lui. Elles lui sont nécessaires principalement pour la propagande de ses idées, pour convertir les « incroyants » en « croyants ».

Lui, il sait bien depuis longtemps que ses dogmes sont infailliblement vrais et, si l'expérience les contredit, c'est elle qui est fausse et tant pis pour l'expérience. La théorie commence à prendre les traits de la scolastique du Moyen Age.

L'un des signes communs à toutes les variétés de généralisation pseudoscientifiques est la négation des expériences et théories de toute la science antérieure ou d'une de ses parties. En réalité, le nouveau dans la science n'est jamais la simple négation de l'ancien, mais seulement un changement substantiel, un approfondissement et une généralisation en rapport avec de nouvelles sphères de recherche. Si une nouvelle théorie liquidait totalement les lois et théories anciennes, la science n'aurait pas pu se développer du tout. N'importe quelle théorie imaginaire serait possible en principe et le déchaînement de l'imagination et des sens du savant serait entièrement justifié. Heureusement, il n'en est pas ainsi. Par exemple, la théorie de la relativité, celles de l'électron, du quantum de lumière, de la structure interne de l'atome et de son noyau n'ont nullement supprimé la mécanique de Newton, les lois de l'optique, de l'électrodynamique, de la valence chimique, la classification périodique de Mendeleev mais, au contraire, elles ont décelé leur véritable nature interne, ce qui a donné une vigoureuse impulsion au développement de la physique et de la chimie au XXe siècle et à leurs grandioses applications pratiques, par exemple la découverte et l'utilisation de l'énergie atomique.

Le plus difficile, mais le plus important pour le savant, est la nécessité d'être le critique et le juge absolument impartial et rigoureux de ses propres hypothèses, de ses propres expériences, de ses propres généralisations. L'intuition et l'imagination du savant doivent se trouver sous le contrôle permanent de la froide

raison. Bien plus, le véritable savant ne doit pas seulement être impartial, mais il doit être le plus partial des critiques de ce qui lui est le plus cher, son travail créateur, auquel il a consacré de nombreux jours et de nombreuses nuits de travail, d'élan et de joie. Il doit être en quelque sorte son propre ennemi; c'est la tragédie et la grandeur du savant.

A l'égard de l'expérience, le savant doit être particulièrement exigeant; c'est le juge suprême de toutes les hypothèses et théories scientifiques. Il doit vérifier tous les aspects de sa théorie par des expériences et exclure soigneusement, en préparant ces expériences, toutes les sources possibles d'erreurs; il ne doit ni rejeter ni dissimuler des résultats même partiels qui ne cadreraient pas avec son hypothèse.

Mais admettons que tout aille bien. Vous êtes plein d'assurance. Mais voici que d'autres savants de différents pays commencent à vérifier vos résultats. Au milieu des expériences confirmées, il en apparaît tout à coup qui contredisent vos théories. Vous avez le devoir de reproduire avec tout le soin possible leurs expériences et soit de démontrer que votre contradicteur a commis une erreur expérimentale, soit de vous convaincre qu'il a raison et de reconnaître honnêtement que votre théorie est fausse ou partiellement fausse. Vous devez le reconnaître franchement et hardiment, sans aucune échappatoire, si insupportablement dur que ce soit pour vous, si humiliant que cela vous paraisse.

Le premier précepte du savant est de respecter la pureté de la science. On peut dire en toute sûreté que la grande majorité des savants soviétiques sont fidèles aux principes de développement de la science authentique qui viennent d'être exposés. La meilleure preuve de ce qu'ils vont dans le bon chemin, ce sont les remarquables résultats de la science soviétique, qui sont maintenant reconnus du monde entier.

Cependant, durant ma longue existence, il m'est arrivé de rencontrer, soit personnellement, soit dans la littérature, des gens qui violaient le précepte essentiel du savant. En règle générale, l'opinion publique scientifique démasquait relativement vite la fausseté de leurs travaux.

Par malheur, dans une série de branches essentielles de la biologie, du fait de l'activité de l'académicien Lyssenko et de ses partisans, il s'est créé une situation tout à fait exceptionnelle : tous les principes du travail scientifique énumérés plus haut ont été ouvertement piétinés pendant un quart de siècle. Il en est résulté une diffusion sans précédent d'opinions fausses, un très important retard dans le développement de beaucoup de directions de la biologie moderne, ainsi que la chute de la qualité de

la formation biologique dans l'enseignement moyen et surtout dans l'enseignement supérieur.

Faut-il aujourd'hui discuter largement de toutes ces questions ? Je pense que c'est tout simplement indispensable, pour exclure toute possibilité de phénomène de ce genre dans quelque domaine de la science que ce soit. En ce qui concerne la biologie, la situation anormale s'y est prolongée si longtemps qu'il doit s'agir maintenant de réorganiser tout notre travail scientifique, pédagogique et pratique dans ce secteur. Il faut créer les conditions pour que les milliers d'enseignants, d'agronomes et de travailleurs scientifiques qui ont été privés de cette possibilité puissent entièrement assimiler les résultats de la biologie contemporaine. Le Parti exige de nous que, dans ce domaine, nous ne manifestions aucun subjectivisme et nous nous fondions toujours et partout sur les données objectives appuyées par des expériences rigoureuses.

C'est pour cela que j'ai estimé de mon devoir et de mon droit d'écrire cet article consacré avant tout à l'analyse de *l'approche même de la science* qui caractérise T. Lyssenko et ses partisans, sans prétendre pour autant traiter de tous les aspects de son activité. Bien entendu, en critiquant Lyssenko, il ne faut pas recourir aux méthodes que lui et ses partisans ont employées à l'égard des savants et des praticiens qui avaient des positions différentes en biologie. Je reviendrai plus loin sur la nature de ces méthodes, que je considère comme parfaitement nuisibles.

II

De l'expérience scientifique

A notre connaissance, T. Lyssenko et ses partisans ont « revu » la théorie du grand Darwin, mis au rebut les expériences classiques du remarquable savant tchèque Grégoire Mendel et rejeté toute la génétique classique. En échange, ils ont mis en avant leur conception de la transformation brusque arbitraire (« engendrement ») d'une espèce en une autre, de l'absence de lutte à l'intérieur de l'espèce, de la transformation adéquate (adaptée au milieu) de l'hérédité, de la négation des supports matériels spécifiques de l'hérédité, etc.

Il faut noter que les thèses fondamentales de la biologie rejetées par ces nouvelles « découvertes » étaient fondées sur une énorme quantité d'expériences. La génétique classique s'appuyait sur les données de plusieurs sciences voisines : cytologie, embryologie, théorie de l'évolution, morphologie, systématique, paléontologie, etc.

Il est parfaitement évident que tout système qui tend à remplacer les conceptions existantes doit être au moins aussi argumenté et défini qu'elles et être fondé sur des faits irréfutablement démontrés. Quels faits ont donc été avancés pour fonder le soi-disant tournant dans la biologie ?

En un temps, on vit apparaître dans la presse des informations sensationnelles et extrêmement mal documentées sur la transformation de blé en seigle, orge et avoine, d'avoine en folle avoine, de pin en sapin, et ainsi de suite. Dans certains cas, les exemples d'« engendrement » d'une espèce par une autre étaient d'un caractère extrêmement léger. T. Lyssenko parla même de l'apparition de coucous à partir des œufs de pouillot; cet exemple a déjà fait l'objet de discussions et de commentaires appropriés dans notre presse scientifique. Autre exemple : quand la présidente du kolkhoze « XIIe Octobre », P. Malinina, raconta que les semences de blé branchu que lui avait envoyées T. Lyssenko, et qui devaient donner une récolte sans précédent, avaient donné du seigle, de l'avoine, de l'orge et du blé ordinaire, pas branchu du tout, il déclara :

— Je voudrais dire deux mots de votre échec avec le blé branchu. Croyez-moi ou non, c'est en fait un succès colossal ! Vous nous avez aidés, Camarade Malinina. De tous les académiciens... j'étais le seul à croire et à démontrer que l'on peut obtenir de l'avoine et du seigle à partir du blé. Et tous les autres disent : « De l'orge ? Où a-t-on vu ça ? » Et vous, vous nous dites que vous avez semé du blé et obtenu de l'orge, de l'avoine, du seigle...

Naturellement, les choses ne se bornent pas à des histoires anecdotiques de ce genre. Mais les autres exemples de « transformation brusque » n'étaient pas non plus des expériences faites sous contrôle rigoureux; c'était le résultat d'observations faites dans des conditions fortuites n'excluant pas, par exemple, la possibilité d'hybridation et de souillure des semences utilisées.

Une attitude si peu sérieuse envers la science a exercé une influence démoralisatrice sur certaines personnes moralement peu fermes. Ainsi, K. Avotine Pavlov, qui a annoncé en 1952 un cas d'engendrement d'un sapin par un pin, savait qu'il s'agissait d'une autogreffe : il avait publié un an auparavant un article à ce sujet. On a publié aussi dans notre littérature des informations totalement absurdes sur la transformation de cellules d'animaux de laboratoire (mammifères) en cellules de céréales et vice-versa (livre de V. Chipatchev). Le mépris de la rigueur de l'expérimentation s'étendit aussi à des sciences voisines, la cytologie et la microbiologie.

Parmi les « preuves » censées réfuter la présence d'un appa-

rei! spécial de l'hérédité, un rôle important fut joué par les expériences d'hybridation végétative exécutées par A. Avakian, I. Glouchtchenko et d'autres. Lorsque certains généticiens soviétiques (A. Jebrak, I. Kerkis, V. Khvostova) et des savants étrangers ont essayé de les reproduire, la plupart des résultats obtenus par les premiers auteurs ne se sont pas confirmés. Dans une série de cas, une analyse rigoureuse montre que le résultat des expériences examinées entraient parfaitement dans le cadre des conceptions de la génétique classique. La même chose s'est produite avec les expériences sur « la transformation de la nature des plantes ».

J'ai eu l'occasion de dire à T. Lyssenko, dans un des mes entretiens personnels avec lui, que plus une affirmation d'un savant est neuve et plus elle diffère fortement de toutes les données antérieurement connues, plus elle a de valeur, mais seulement dans le cas où elle est soigneusement prouvée par l'expérience. Et je lui ait fait une proposition :

— Invitez un des savants qui obtiennent des résultats différents des vôtres et organisez des expériences ensemble. Alors, si vos résultats se trouvent reproduits par votre expérience commune, tous les savants vous croiront.

— Ah non ! me dit-il, je ne les laisserai pas venir chez moi.

Les méthodes d'analyse des données expérimentales utilisées par les partisans de T. Lyssenko ne sont pas moins démonstratives. Il est bien connu, par exemple, que beaucoup de lois biologiques sont statistiques, du fait du caractère même des phénomènes étudiés. La loi de disjonction de Mendel est conditionnée par le caractère fortuit de la répartition dans les cellules filles des chromosomes désappariés de la cellule d'origine lors de la formation des cellules sexuelles, mais, pour un grand nombre de cas, elle donne un résultat entièrement déterminé, découlant des lois statistiques.

Or T. Lyssenko, en qualité d'argument contre cette loi, avance le fait universellement connu que la descendance d'une famille présente des divergences avec les chiffres prévus par la loi de disjonction. Mais ces écarts par rapport à la moyenne sont ceux qui résultent de la théorie des probabilités; cela a été montré par A. Kolmogorov sur les exemples mêmes que les collaborateurs de Lyssenko estimaient contredire les lois de Mendel.

Les disciples de T. Lyssenko repoussent entièrement l'application des méthodes statistiques en biologie. Par exemple, N. Noujdine affirme (dans la Grande Encyclopédie Soviétique !) que « les rapports mendéliens ne reflètent pas une loi biologique, mais une loi statistique ». On pourrait dire avec autant de

raison que la loi de croissance de l'entropie, qui, on le sait, est statistique, n'a pas de rapport avec la physique.

N. Feïguinson (dans un cours de génétique à l'Université !) présente des données sur l'influence de certaines conditions sur le rapport des sexes dans la descendance des lapins, indiquant pour un des cas un rapport des mâles aux femelles de 0,4 sur 1 bien que, comme on devait s'en apercevoir, ces données ont été obtenues dans la descendance d'une seule et unique lapine, qui était de deux mâles et cinq femelles. Et de telles données ont été considérées comme une réfutation de la génétique classique !

III

Des lois et des hypothèses

Au xxe siècle, l'un des moteurs du développement de la science consiste à étudier les mécanismes des phénomènes en pénétrant toujours plus en profondeur. Non seulement cette approche permet de trouver l'explication de faits anciens, mais elle donne le moyen d'obtenir de nouveaux résultats, parfois considérables. Ainsi, l'étude en profondeur de la structure de l'atome et de son noyau a conduit à la possibilité d'utiliser l'énergie thermonucléaire, et l'étude de la nature de certains solides à la création des semi-conducteurs et des générateurs quantiques de lumière et d'ondes hertziennes (lasers et masers).

Tout à fait caractéristiques des vues de T. Lyssenko et de ses disciples est le refus d'étudier les mécanismes internes des processus biologiques. L'exclamation : « Il n'y a pas de mécanisme ! » lors de la session d'août 1948 de l'Académie Lénine des Sciences agricoles est typique à cet égard. Tout essai pour mettre en lumière des mécanismes internes était considéré comme une hérésie. La théorie du « développement stadial des plantes » est démonstrative à ce sujet. Les conceptions sur la stadialité exprimées par T. Lyssenko pouvaient en leur temps être considérées comme une hypothèse préliminaire pour l'analyse du développement de certaines espèces de végétaux. Mais ces conceptions, qui n'avaient au fond qu'un caractère descriptif et n'expliquaient absolument pas les mécanismes internes des processus, interviennent depuis maintenant trente ans dans les travaux de T. Lyssenko et de ses disciples comme quelque chose d'indestructible et sont de plus présentées comme des lois universelles du développement végétal, alors que de multiples faits montrent qu'elles sont inapplicables à de très nombreuses plantes. Ainsi, des considérations qui à l'origine pouvaient ne pas être dépourvues de fondement, se sont muées en un dogme

de plus. Mais quand d'autres savants ont étudié les mécanismes hormonaux du développement végétal, ce qui a eu une énorme importance pratique pour la culture, T. Lyssenko a déclaré que les lauriers des généticiens les empêchaient de dormir : les généticiens avaient « inventé » les gènes, et eux les hormones.

D'ailleurs, lui-même n'a pas pu se retenir de proposer parfois ses propres conceptions sur les mécanismes, mais sa façon de les exprimer revêt un caractère plus que naïf. En voici un exemple :

« Les travaux de Lepechinskaïa, qui a montré que les cellules peuvent aussi se former à partir d'autre chose que des cellules, nous aidaient à édifier une théorie de la transformation des espèces les unes dans les autres...

Nous nous représentons les choses ainsi : dans le corps de l'organime végétal du blé, sous l'action de conditions de vie convenables, naissent des parcelles de corps de seigle. Mais cette naissance ne se fait pas par transformation d'ancien en nouveau, dans ce cas de cellules de blé en cellules de seigle, mais par apparition au sein du corps d'un organisme d'une espèce donnée, à partir de substance n'ayant pas de structure cellulaire, de parcelles de corps d'une autre espèce... »

Et ces considérations d'allure scientifique ont été présentées alors que la structure moléculaire de l'ADN avait déjà été déchiffrée ! Quant à la « théorie » sensationnelle d'O. Lepechinskaïa sur la substance cellulaire, sans laquelle T. Lyssenko ne se représente pas la formation des espèces, et, par conséquent, l'évolution, on sait qu'elle s'est avérée entièrement dépourvue de fondement.

Voici encore un exemple de niveau de compréhension du mécanisme des phénomènes. Lyssenko explique la transmission héréditaire des caractères par le fait qu'on peut « créer une nouvelle propriété héréditaire par assimilation forcée de nouvelles conditions de vie, c'est-à-dire par transformation en corps vivant des nouvelles conditions du milieu extérieur ». Je ne me charge pas d'expliquer au lecteur ce que cela signifie que d'assimiler une basse température, la couleur dominante du site ou d'autres conditions de vie. Mais pour l'assimilation de la nourriture, le point de vue cité diffère peu, au fond, des conceptions des tribus primitives, selon lesquelles un enfant qui mangeait du lièvre pouvait devenir peureux.

J'estime, à ce propos, que la modification orientée de l'hérédité par des actions extérieures est possible en principe. Mais les modifications de ce genre peuvent être découvertes ou obtenues tout à fait autrement que ne se le représentent les partisans

de la tendance que je critique. Il y a là une analogie directe avec les prévisions naïves des alchimistes sur la transmutation des éléments. Effectivement, celle-ci s'est avérée possible, mais par d'autres voies et sous l'influence d'autres facteurs que ceux qu'imaginaient les alchimistes. Pour réaliser ces transmutations, il a fallu la découverte du noyau atomique et l'étude approfondie de sa structure. De la même façon, pour obtenir la transformation orientée de l'hérédité, il faut étudier à fond ses mécanismes physico-chimiques. Mais le courant dont nous parlons a pour caractéristique d'affirmer que la chimie ne peut et ne doit pas pénétrer dans le mécanisme des phénomènes purement biologiques, plus même, qu'il n'y a pas du tout de mécanisme ni d'appareil de l'hérédité.

On est frappé par l'absence presque totale d'hypothèses scientifiques. Ce n'est pas étonnant, Quand on formule une hypothèse, on admet soi-même sa fausseté possible, pour ensuite, par des expériences rigoureuses, soit la réfuter, soit la confirmer, en la modifiant éventuellement. Or l'académicien Lyssenko a pour habitude de formuler du premier coup des lois et des théories générales. Leur obscurité rend extrêmement malaisée quelque vérification que ce soit.

Pour énoncer sa « loi de la transformation du non-vivant en vivant », T. Lyssenko écrit : « ... Après l'apparition du vivant primitif à partir du non-vivant dans des conditions convenables, le vivant a continué à naître par la suite, selon les mêmes lois, à partir du non-vivant, mais cette fois par l'intermédiaire du vivant. Le vivant crée seulement les conditions de la transformation du non-vivant en vivant. C'est pourquoi existe et agit la loi universelle selon laquelle la nature non-vivante est liée à la vivante et selon laquelle se réalise la propriété potentielle de la matière non-vivante de se transformer en matière vivante ».

Il est difficile de dire ce qui est affirmé ici à proprement parler. Si cela signifie que la nourriture absorbée est assimilée d'une façon quelconque, c'est parfaitement banal. Si cette pensée a quelque autre sens, il est difficile de le saisir.

Une autre loi de T. Lyssenko, « la loi de vie de l'espèce biologique », dit que toute la structure de l'organisme est orientée vers l'augmentation de la masse de l'espèce en question. Sous cette forme, cette loi s'accorde aussi bien avec la reconnaissance de la lutte intraspécifique (où les plus adaptés survivent et la masse de l'espèce croît en fin de compte) et avec sa négation (dans ce cas une grande masse se conserve plus directement). Mais bien qu'on ne puisse pas tirer de cette « loi » par voie logique même des déductions aussi générales, on a trouvé le moyen d'en obtenir des indications tout à fait concrètes sur le

croisement et l'alimentation des vaches en vue d'élever la teneur de leur lait en graisses. Comment on a pu le faire, cela reste un mystère.

Les formulations sont si indéterminées qu'elles permettent facilement de changer de point de vue sans modifier la formulation des lois. Une telle « théorie » ne peut évidemment avoir aucune force de prévision concrète.

IV

Absence de fondement scientifique

Examinons quelles sont les sources et la nature des conceptions qu'on a proposé de mettre à la base du « darwinisme créateur » par lequel on a tenté de remplacer le soi-disant « évolutionnisme plat » de Darwin.

L'idée de l'« engendrement » brusque d'une espèce par une autre a été fondée, comme l'a souligné T. Lyssenko lui-même, sur la critique du darwinisme faite par Staline, qui identifiait à tort les changements brusques de qualité avec les modifications qualitatives en général. De façon analogue, la négation de la lutte intraspécifique était fondée sur des considérations sociologiques n'ayant notoirement aucun rapport avec la question. On affirmait que la lutte intraspécifique était une invention des savants bourgeois, destinée à justifier la concurrence, base du régime capitaliste.

Comment, du point de vue de cette théorie expliquer un phénomène comme, par exemple, la mort d'une partie des sujets dans les plantations trop serrées ? T. Lyssenko écrit : « Il est nécessaire de souligner que l'autoéclaircissement ou le dépérissement de certains des arbrisseaux dans le groupe ne se produit pas parce que les petits arbres sont déjà à l'étroit, mais pour qu'il ne soient pas à l'étroit dans l'avenir proche ». Ainsi les arbres prévoient la future presse et s'autoéclaircissent au bénéfice de leurs frères. De telles spéculations conduisent directement à une explication purement téléologique.

Ainsi, au lieu d'analyse théorique, des inventions subjectives, au lieu d'expériences réfléchies donnant une réponse univoque à la question posée, des références à des observations qui s'avèrent dans la majeure partie des cas erronées, un traitement des matériaux conduisant à des conclusions absurdes et permettant les interprétations les plus diverses, tels sont les traits fondamentaux de cette tendance. Par sa façon de voir la science, T. Lyssenko n'appartient pas au XXe siècle mais au passé lointain de la science, à l'époque où son développement portait le sceau de la métaphysique.

« C'est le trait le plus évident de la métaphysique par laquelle toute science a commencé : tant que l'on n'a pas été capable d'aborder l'étude des faits, on a toujours inventé *a priori* des théories générales qui sont toujours restées stériles. Incapable qu'il était encore d'analyser concrètement les processus chimiques, le chimiste métaphysicien inventait une théorie sur cette force qu'était l'affinité chimique. Le biologiste métaphysicien dissertait sur la vie et la force vitale. Le psychologue métaphysicien raisonnait sur l'âme. Là, le procédé lui-même était absurde. On ne saurait raisonner sur l'âme sans avoir expliqué en particulier les processus psychiques : ici, le progrès doit consister précisément à rejeter les théories générales et les constructions philosophiques... et à savoir placer l'étude des faits sur un terrain scientifique... »

L'auteur de ces lignes n'est autre que Lénine [7].

La critique par Lénine de l'approche métaphysique, spéculative de la science, s'applique parfaitement aux vues de la tendance biologique que nous analysons. Son vice méthodique principal réside dans la tendance à faire revenir en arrière le développement des sciences de la nature vers l'époque de la « philosophie de la nature ». Or celle-ci est morte depuis longtemps de mort naturelle et, comme l'a spécialement souligné Engels, « toute tentative de la ressusciter serait non seulement superflue, *mais serait un pas en arrière* ».

Bien que T. Lyssenko et ses partisans aient occupé pendant de longues années une position dominante dans les organismes biologiques et agricoles du pays et aient eu toutes les possibilités d'appliquer leurs théories, leurs propositions pratiques ont été dans la majeure partie des cas ou sans résultat utile ou génératrices de préjudice pour l'agriculture.

La propagande des opinions et propositions pratiques erronées en biologie et en agriculture dont il est question ici se couvrait immanquablement du nom de notre grand sélectionneur Ivan Mitchourine, ce qui est entièrement injustifié et inadmissible. Mitchourine utilisait comme méthode fondamentale l'hybridation éloignée. Or Lyssenko, non seulement n'a pas fait de travaux dans cette direction, mais a repoussé les remarques de ses critiques disant qu'une partie des phénomènes examinés par lui pouvait s'expliquer par l'hybridation éloignée. Mitchourine épousait entièrement la méthode de Darwin; Lyssenko critiquait Darwin pour son « évolutionnisme plat ». Mitchourine s'intéressait aux mutants obtenus par irradiation et recommandait à ses élèves de travailler sur eux; Lyssenko affirmait que cette méthode ne peut donner que des monstres.

7. Ce que sont les « Amis du Peuple », Œuvres, *Ed. franç., t. I, pp. 158-159.*

Certains de nos sélectionneurs en vue disent que certaines méthodes proposées par T. Lyssenko ont été utiles pour eux. D'autres sélectionneurs, non moins connus, ne partagent pas cette opinion. Les catalogues de variétés autorisées pour la culture montrent qu'un très petit nombre seulement des variétés a été obtenu par l'emploi des méthodes indiquées, et de plus, en règle générale, en combinaison avec l'hybridation et la sélection. L'emploi simultané de divers procédés de sélection rend extrêmement difficile d'apprécier ce qui revient à chacune des méthodes utilisées dans la formation de la variété. Des difficultés supplémentaires viennent de la nature génétique complexe des plantes, de l'existence de végétaux qui peuvent se comporter soit comme une plante d'hiver, soit comme une plante de printemps, etc. Il faudra naturellement une analyse détaillée pour élucider toutes ces questions, qui sont importantes au point de vue pratique.

Pour parler des recommandations de T. Lyssenko lui-même, leur histoire était d'habitude la suivante. D'abord, on faisait une promesse, autour de laquelle on organisait une grande publicité. On assurait que des succès grandioses seraient atteints dans un délai extraordinairement court au prix de dépenses insignifiantes. Après quelque temps paraissait un rapport d'où il ressortait que la promesse était tenue pour l'essentiel et qu'il était nécessaire de faire entrer dans la pratique sur la plus large échelle les procédés élaborés. En règle générale, tout ceci s'accompagnait de tapage au sujet de nouveaux résultats. Mais progressivement, la méthode proposée commençait à s'employer de moins en moins dans la pratique et à être de moins en moins mentionnée dans la presse : on s'était aperçu qu'elle n'était pas rentable. Mais cet échec était masqué par l'annonce à grand bruit d'une nouvelle promesse, dont l'histoire ne différait que par des détails de celle de la précédente.

Cela a duré de 1932 à ces derniers temps. Il en fut ainsi de la vernalisation, de la création de nouvelles variétés en deux ans ou deux ans et demi, de la rénovation et de l'amélioration des variétés par croisement intra et extravariétal, de l'introduction de semis de printemps dans les régions méridionales du pays et des cultures d'automne en Sibérie et au Kazakhstan du Nord, des semis sur chaume, de l'emploi de maïs hybride de variétés au lieu d'hybrides de lignées, de la mise en culture du blé branchu aux récoltes sans précédent, des semis forestiers en nids, de l'amendement des champs par des mélanges organo-minéraux ou des composts de fumier et de terre.

Ainsi, le manque de fondements scientifiques des points de vue examinés est évident. Le mal causé par les recommandations correspondantes faites à l'agriculture est connu de tous.

En différentes années, de grands savants soviétiques — biologistes, agronomes, etc. — se sont élevés contre ces opinions et propositions erronées.

De la discussion scientifique aux accusations politiques

Comment donc expliquer que, malgré tout cela, le groupe de Lyssenko ait pu occuper longtemps une situation dominante en biologie ? Cela s'explique avant tout par le fait que Lyssenko et certains de ses partisans, comme I. Prézent, utilisant les conditions du culte de la personnalité, ont transféré la lutte contre ceux qui ne pensaient pas comme eux du plan de la discussion scientifique au plan de la démagogie et des accusations politiques, ce en quoi ils eurent plein succès.

Malheureusement, des gens insuffisamment cultivés et désorientés n'ont pas été les seuls à prendre une part très active à la croisade contre la science; d'autres l'ont fait, comme N. Noujdine, M. Olchanski, K. Kouchner, qui possédaient assez de connaissances professionnelles et ne pouvaient évidemment pas ne pas comprendre le fond de l'affaire.

Des méthodes indignes ont été employées par T. Lyssenko et son groupe au cours de toute la « discussion biologique », dont le moment culminant fut la session de 1948 de l'Académie Lénine des Sciences agricoles. Après celle-ci, les postes-clé de la biologie ont été accaparés pour une longue durée par un groupe de personnes étrangères à la science. La revue *Agrobiologie*, qui était devenue leur principal organe, s'est livrée pendant toutes ces années (et jusqu'à ce jour) à la critique des résultats de la vraie science.

Les opinions des représentants de cette tendance ont été données pour les seules à correspondre à l'esprit du matérialisme dialectique et la génétique classique n'était pas appelée autrement qu'invention idéaliste. Cela se fit avec l'appui d'une série de philosophes, dont certains (par exemple G. Platonov et V. Kaganov) s'exprimaient encore tout dernièrement dans le même esprit.

Il faut dire nettement que le fait de représenter comme idéaliste une théorie spéciale du domaine des sciences de la nature — dans le cas présent de la biologie — est en contradiction avec la démarche marxiste-léniniste dans les sciences de la nature et constitue un genre de démagogie philosophique. Lénine, qui a toujours été inflexible dans sa lutte contre les tentatives d'interpréter les nouvelles découvertes scientifiques dans l'esprit de l'idéalisme, n'a jamais ni nulle part considéré telle ou telle école scientifique comme idéaliste par son contenu

proprement scientifique. Bien plus, parlant dans *Matérialisme et empiriocriticisme*, par exemple, des points de vue de deux écoles physiques (idéaliste et matérialiste par leurs vues méthodologiques générales), Lénine soulignait spécialement que « la différence entre les deux écoles... est *seulement* (souligné par Lénine) philosophique, seulement gnoséologique ».

Si on compare les tendances gnoséologiques de la génétique classique et de la « doctrine » de T. Lyssenko, la comparaison ne sera nettement pas à l'avantage de ce dernier. En effet, c'est la génétique classique qui a conduit en fin de compte à la découverte des supports matériels de l'hérédité et à l'élucidation de la nature physico-chimique de ses mécanismes moléculaires internes. A l'inverse, l'académicien Lyssenko, comme il a déjà été montré, coupe la physique et la chimie de la biologie, nie par principe la possibilité de mettre en évidence les bases physico-chimiques des processus biologiques; ces opinions touchent en fait au vitalisme, à la « philosophie de la nature » dans l'étude de la nature; elles comportent même des éléments de téléologie.

V

L'avenir de la biologie

L'histoire de la science montre la justesse des paroles remarquables de l'éminent physicien du XIXe siècle Ludwig Boltzmann : « Rien de plus pratique qu'une théorie bien fondée ». Cela peut s'appliquer à bon droit à la théorie chromosomique de l'hérédité, dont les bases ont été posées par Mendel et Morgan. Les procédés de sélection fondés sur cette théorie ont permis, par exemple, de cultiver des hybrides de lignées à haut rendement, de maïs en particulier, qui ont fourni des résultats économiques colossaux, et des formes polyploïdes qui donnent des variétés de haute qualité. Les mutations dues à l'action de radiations ou de produits chimiques ont permis de créer des souches de microbes hautement productives, ce qui a permis de sauver des millions de vies humaines. La nature génétique de centaines de maladies a été mise en évidence, ce qui a permis de trouver des méthodes de diagnostic précoce et de traitement.

La révolution dans la science moderne a commencé dans la physique. La révolution en physique a rapidement suscité une révolution en chimie, ce qu'Engels a brillamment prévu dans sa définition : « la chimie est la physique des atomes ». Actuellement, une révolution semblable se produit en biologie.

On a déjà montré que le support de l'hérédité est l'acide désoxyribonucléique (ADN) des chromosomes, on a trouvé la

structure de la molécule d'ADN, on a déchiffré le code génétique pour tous les vingt acides aminés qui existent, code lié à la synthèse des protéines. La définition d'Engels : « La biologie est la chimie des protéines » se vérifie. On peut ajouter aujourd'hui : « .. et des acides nucléiques ».

Ce qui a déjà été atteint par la biologie moderne est magnifique. Mais nous ne sommes qu'au début d'une route difficile et passionnante.

Si on essaie de jeter un regard sur l'avenir de la biologie, on voit que les découvertes dont nous sommes les témoins annoncent des perspectives vraiment fantastiques. Il est évident que les espèces d'animaux actuellement existantes contiennent des ADN qui ne représentent qu'une partie infime de ceux qui sont théoriquement possibles. Naturellement, beaucoup de ces structures théoriquement concevables rendraient les cellules inaptes à la vie si elles prenaient la place de leur ADN. Mais j'estime qu'il y aurait beaucoup de cas où nous obtiendrions des espèces animales et végétales entièrement nouvelles. Vraisemblablement, nous apprendrons d'abord à provoquer à volonté des mutations dirigées, modifiant les propriétés des espèces existantes; qui sait si, dans l'avenir, le biologiste ne composera pas de nouvelles espèces comme un compositeur fait d'une symphonie ou, plus exactement, comme les physiciens, ayant compris la structure du noyau atomique, ont composé de nouveaux éléments chimiques prolongeant le tableau de Mendeleev.

L'étude des processus biologiques au niveau moléculaire conduira à la mise à jour de nouvelles propriétés physico-chimiques de la matière, que nous n'avons pas encore rencontrées dans la nature inerte. Cela sera d'une portée immense pour la chimie elle-même, dans laquelle pénétreront de nouvelles méthodes et de nouveaux processus. Sans copier la nature, mais en utilisant les principes de déroulement des processus chimiques dans l'organisme et en les appliquant à des systèmes synthétiques non vivants, les chimistes pourront créer une technologie entièrement neuve. J'estime que cela conduira à de nouvelles découvertes théoriques et à l'introduction de nouvelles productions : à la synthèse de nouvelles substances chimiques, y compris celle d'aliments, à la création de nouveaux catalyseurs de synthèse fonctionnant selon le principe des enzymes, à la création de dispositifs de calcul automatique miniature possédant une mémoire immense et de machines entièrement nouvelles fonctionnant sur le principe des muscles. Nous ne sommes qu'au tout début du futur développement éclatant de la science biologique.

Il n'y a aucune raison de douter que l'apport de la biologie

moderne au développement de l'agriculture, de la médecine et des nouvelles fabrications ne doive être absolument considérable. Je pense qu'il sera même plus grand que celui de l'utilisation de l'énergie atomique.

C'est le siècle de la biologie dans lequel nous entrons qui, dans les conditions créées par le régime socialiste, apportera l'abondance des produits alimentaires, la santé, la perfection physique et la longévité à chaque membre de la société. Nombreux sont les lecteurs de cet article qui verront tout cela de leurs propres yeux.

VERS LA SYNTHESE DU CLASSIQUE ET DU MODERNE EN BIOLOGIE

Ces extraits de l'article de Boris Kédrov, « Les voies de la vérité. Réflexions sur le destin de la science » [8] *sont destinés à donner un exemple de l'état actuel des discussions philosophiques sur les questions biologiques. On pourrait en donner d'autres, qui pourraient se montrer mieux informés sur certains points, moins audacieux ou, au contraire, plus pénétrants sur tel ou tel aspect. Mais, à ce stade, la parole est aux spécialistes.*

Annonce de la révolution en biologie

A la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, il se produisit simultanément en biologie, en physique et dans toutes les sciences de la nature, des phénomènes contradictoires que nous définissons après Lénine comme une révolution et une crise des sciences de la nature. En biologie, le *fond* de ces processus ne différait pas de ce qui se passait en physique, à ceci près que la biologie a affaire à des objets naturels plus complexes. C'est pourquoi les degrés correspondants d'approfondissement sont atteints en biologie, non seulement par des procédés et méthodes différents, mais aussi beaucoup plus tard qu'en physique et en chimie : alors qu'au début du XXe siècle, la physique est déjà au niveau intra-atomique de l'organisation structurelle de la matière, la biologie n'a même pas atteint le niveau subcellulaire, sans parler même du niveau moléculaire, et continue à s'en tenir au niveau de l'organisme et de la cellule.

8. Novy Mir, *1965, I, pp. 213-235.*

Néanmoins, c'est à ces niveaux qu'ont été faits les premiers pas vers la compréhension de la nature de phénomènes comme l'hérédité, bien que, répétons-le, du fait que les recherches se maintenant à des niveaux micro et macroscopiques trop élevés, le tableau du « mécanisme » interne de l'hérédité obtenu alors ne pouvait pas avoir la précision et le concret nécessaires.

Ce n'est que lorsqu'on a pénétré aux niveaux subcellulaire et moléculaire de l'organisation biologique de la matière, que les notions sur le « mécanisme » interne de l'hérédité, d'abord vagues, indéterminées et parfois tout simplement chaotiques, ont commencé à se préciser graduellement. Néanmoins, les nouvelles conceptions avaient indubitablement un noyau sain et révolutionnaire.

Celui-ci a grandi avec le développement scientifique ultérieur, s'est épuré de ses aspects faux et, ce qui est essentiel, a pris la forme de structures et modèles concrets, biologiques d'abord, physiques et chimiques par la suite.

Je veux parler du contenu positif des découvertes et hypothèses scientifiques d'Auguste Weissmann, Hugo de Vries et autres biologistes, dont la synthèse théorique fut opérée plus tard par Thomas Morgan. Ces découvertes, hypothèses et théories ont fait suite aux découvertes de Mendel et ont pris appui d'une façon ou de l'autre sur elles, lorsque les biologistes y eurent enfin prêté attention. En 1910, K. Correns (Allemagne), H. de Vries (Hollande), et E. von Tschermak (Autriche), ont proclamé loi biologique générale le rapport 1 : 2 : 1, observé par Mendel. C'était, évidemment, une grande exagération, contre laquelle s'est élevé K. Timiriazev.

Traitant du problème du développement organique et, en liaison avec lui, de celui de l'hérédité et de la variation, Weissmann formula l'hypothèse de l'existence d'une substance héréditaire (« plasma germinatif ») qui, à la différence du corps mortel (soma) possède la propriété d'être immortel, de passer indéfiniment de génération en génération à la façon d'un fil continu qui réunirait la série successive des générations. D'après Weissmann, cette substance héréditaire était contenue dans les cellules sexuelles et ne dépendrait en aucune façon des actions extérieures et des conditions de milieu.

Il n'y avait là de rationnel qu'une seule chose : la reconnaissance du fait que la propriété héréditaire a son support matériel spécifique, qui passe des parents aux descendants. A l'époque, on ne pouvait rien dire de précis de plus : il n'y avait aucun moyen expérimental d'élucider la structure ou ne serait-ce que la composition de l'hypothétique substance héréditaire,

et encore moins le « mécanisme » de son fonctionnement dans l'organisme vivant au cours du processus de l'hérédité.

Il est donc naturel que les chaînons manquants aient été compensés au centuple par des suppositions : la substance héréditaire serait éternelle et continue, concentrée seulement dans les cellules sexuelles et absolument autonome, indépendante des phénomènes extérieurs. Aucune des hypothèses de ce genre n'était liée organiquement avec l'idée fondamentale de l'existence d'un porteur matériel de l'hérédité. C'étaient des suppositions et des conjonctures introduites de l'extérieur, qui résultaient non seulement des positions philosophiques fausses de leurs auteurs, mais aussi de la faiblesse de la biologie de l'époque. Elles ont été rejetées par la pratique elle-même au cours du progrès ultérieur de la science. Par exemple, les cas d'hybridation végétative des plantes ont contredit l'idée que toute la substance héréditaire serait concentrée dans les cellules sexuelles; l'action extérieure artificielle sur les cellules sexuelles elles-mêmes (par exemple par irradiation dure) et sur tout l'organisme vivant a démenti l'idée que la substance héréditaire était indépendante du soma et des influences extérieures.

Mais aucun fait n'a démenti, ni ne pouvait démentir, l'idée essentielle que l'hérédité est une propriété qui possède son support matériel. Au contraire, cette idée essentielle se trouva progressivement confirmée par la pénétration de la science aux niveaux subcellulaire et moléculaire. En conséquence, les conceptions confuses et indéterminées sur une substance héréditaire ou « plasma germinatif » ont fait place à des conceptions concrètes sur les structures physiques et chimiques de composés complexes de masses moléculaires élevées. Ainsi, les idées de Weissmann, comme les découvertes de Mendel, peuvent être considérées comme la préparation de la révolution en biologie, comme le pressentiment du grand tournant de toute la biologie qui devrait suivre le passage de la recherche au niveau subcellulaire et moléculaire.

Le début de la révolution du XXe siècle en biologie

La découverte de Mendel conduisait logiquement à l'idée de l'existence d'un porteur matériel de l'hérédité et même à l'hypothèse que celui-ci était de structure discrète. De Vries en est venu à cette même idée d'une façon un peu différente. Il proposa en 1889 une théorie de la « pangenèse intracellulaire » selon laquelle il existe des particules spéciales porteuses de l'hérédité, les « pangènes ». Onze ans plus tard (en 1900-1901), de Vries énonça sa « théorie des mutations », qui interprétait la formation

des espèces non pas comme le résultat de l'action des conditions extérieures et de la sélection naturelle, mais comme celui des transformations brusques s'exprimant par des « mutations ». D'après de Vries, celles-ci ne sont pas préparées par le développement antérieur de l'organisme, mais représentent des explosions d'hérédité imprévisibles et dépourvues de causes.

Nous nous trouvons ici en présence d'une part d'une idée fondamentale juste, celle que l'hérédité peut être modifiée par mutation et d'autre part d'adjonctions fausses, à savoir l'affirmation que c'est la seule façon dont se forment les espèces, que les mutations n'ont pas de causes et constituent des explosions non préparées, qu'on ne peut donc pas les provoquer artificiellement et les orienter dans tel ou tel sens en agissant sur elles. La notion de « mutation » de de Vries eut le même sort que la notion de « substance héréditaire » de Weissmann : le progrès de la science conduisit à préciser des conceptions et des notions initialement peu élaborées, à séparer leur noyau sain des opinions, hypothèses et interprétations introduites de l'extérieur dans la science. Mais l'idée fondamentale, loin d'être rejetée, malgré les efforts de gens du type de l'académicien Lyssenko et de ses disciples, prit solidement racine dans la science après avoir été éprouvée au creuset de l'expérience, de la pratique.

Naturellement, je ne veux pas m'arrêter dans cet article sur tous les détails de la naissance du développement de la génétique corpusculaire. Je dirai seulement que, d'après les premières découvertes expérimentales (Mendel) et les premières tentatives de généralisation théorique et de formation de nouvelles notions (Weissmann, de Vries et autres) c'est en 1910-1911 que fut élaborée *la théorie chromosomique de l'hérédité*, qui englobait et développait la théorie de Weissmann sur la substance héréditaire, la théorie des mutations de de Vries et les lois de Mendel. Le fondateur de la nouvelle théorie fut Morgan. D'après lui, les supports discrets de l'hérédité se localisent dans les chromosomes.

Le conflit entre le « classique » et le « moderne » sur le fond de la crise de la biologie

Au passage du XIXe au XXe siècle, tous les processus de ce genre qui affectèrent la science touchaient de près la lutte qui se déroulait alors entre l'idéalisme et le matérialisme. En particulier les événements qui se produisaient dans la biologie devaient retentir sur cette lutte. De même qu'en physique la découverte de l'électricité et celle de la radioactivité ont été aussitôt utilisées par les idéalistes pour tenter d'étayer la « dis-

parition » de la matière et « l'écroulement » du matérialisme, de même les idéalistes se sont saisis des nouvelles conceptions biologiques pour porter des coups aux positions matérialistes, et avant tout aux positions du darwinisme. On a beaucoup mis à profit pour cela le fait que personne n'avait étudié ni vu la substance héréditaire, qu'on lui attribuait les propriétés d'éternité et continuité, qu'on déclarait les mutations absolument fortuites et contingentes, etc. Bien plus, le porteur direct de l'hérédité (le gène) fut proclamé par certains biologistes « chose en soi » inconnaissable, inaccessible à notre conscience. On a même tiré des conclusions nettement fidéistes des nouvelles conceptions, afin de renforcer la conception religieuse en se référant à la biologie moderne et l'opposer au darwinisme, qui avait porté des coups sérieux, non seulement à la théologie en science, mais aussi aux mythes religieux.

Cette utilisation, dans le cadre de la biologie, de la « révolution contemporaine dans la science » en faveur de la philosophie réactionnaire, était une manifestation évidente de la crise de la science. La crise de la biologie était semblable dans son fond, dans son *essence* (au sens léniniste) à la crise de la physique. Ici aussi, l'idéalisme s'accrochait non pas à la décadence ou à la stagnation, non pas aux courants scientifiques engagés dans des impasses, mais au *progrès* de la science, à ses succès et acquisitions qu'il parasitait avec ardeur. Tant en physique qu'en biologie, c'était une maladie de croissance de la science, et non un effondrement et une décomposition de la science, comme il le semblait à certains savants, même progressistes, de cette époque, comme par exemple, Timiriazev.

Si Timiriazev n'a en fait rien distingué de positif et de valable dans les nouvelles conceptions biologiques, c'est, me semble-t-il, à cause de l'orientation antidarwinienne de celles-ci. Timiriazev était un darwinien conséquent et passionné. La lutte contre Darwin, accompagnée d'une argumentation idéaliste et religieuse, et, par-dessus le marché, de déclarations dans l'esprit d'une idéologie réactionnaire toujours fort éloignée de la science, lui parut prouver le caractère entièrement antiscientifique des dernières conceptions biologiques, qui lui semblaient porter en elles un principe antidarwinien.

Ce principe apparaissait concrètement dans l'absolutisation erronée de nouvelles conceptions, les tentatives d'expliquer par elles seules tous les phénomènes biologiques concernant ce domaine en ignorant totalement le darwinisme et même en opposant théoriquement les nouveaux courants au darwinisme.

C'était un nouveau conflit entre le « classique » et le « moderne »[9], encore plus aigu et antagoniste qu'en physique.

La situation qui s'est créée alors en biologie ressemblait fort à celle qui régnait en physique : pendant dix-huit ans (1895-1913), aucun physicien ou chimiste (jusqu'à Bohr) ne sut ni ne put prévoir comment et quand se fonderaient en un tout (si elles devaient le faire !) la tendance classique de l'atomisme, qui s'appuyait sur la classification périodique des éléments, et la physique nouvelle qui avait détruit les vieilles conceptions de l'atome, si matérialistes qu'elles aient été, et ne semblait pas s'accorder avec la classification périodique, ce fondement du « darwinisme minéral ».

Quand, en 1913, le conflit entre le « classique » et le « moderne » fut résolu en physique, il ne faisait que s'allumer en biologie. Comment on pourrait faire la synthèse du darwinisme (« classique ») et du mendelisme avec sa génétique corpusculaire (« moderne » à l'époque), cela restait tout à fait obscur. On ne voyait même pas clairement si on pouvait, en principe, se fixer cet objectif. Les deux parties semblaient fermement convaincues de l'impossibilité de cette synthèse entre le darwinisme et la théorie chromosomique, puisque cette dernière rejetait ouvertement le principe d'évolution en biologie.

De son côté, Timiriazev, voyant chez les généticiens de son temps une réaction antiévolutionniste au darwinisme, estimait que cette réaction était le *fond* même de la nouvelle conception génétique. S'il en était ainsi, comment « faire la synthèse » de la théorie de Darwin, matérialiste et d'esprit révolutionnaire, et de l'épidémie idéaliste en biologie ?

Certes, il était difficile d'apercevoir dans le mendelisme le bon grain derrière le fatras de déclarations réactionnaires et l'orientation antidarwinienne. Une foule de gens de tendance réactionnaire « s'accrochèrent » à Mendel comme, quelques années plus tard, une masse immense de gens semblables allaient tenter de « s'accrocher » à Einstein et à sa théorie, ce qu'a signalé Lénine. Mais celui-ci distingua avec perspicacité derrière ce phénomène surajouté ce que représentait *en fait* Einstein (un des « grands transformateurs de la nature «). Par contre, Timiriazev n'a pas su le faire à l'égard du mendelisme, de même que l'écorce du machisme cacha aux yeux de Mendeleev la signification positive des nouvelles théories physiques : la théorie électronique et la théorie de la radioactivité.

Ce fut une aberration historique, un transfert de l'objet

9. Le lecteur observera que l'auteur, se replaçant à l'époque, nomme ici « modernes » les conceptions de ce qu'on appelle couramment la « génétique classique » et entend par « classique » la conception darwinienne de l'évolution. (N.D.L.R.)

observé qui fit disparaître sa véritable nature du champ de vision.

Le conflit entre « classique » et « moderne » en biologie peut-il être résolu ?

Le principe de correspondance de Bohr mit fin en 1913 au conflit entre « classique » et « moderne » qui avait pris naissance en physique à la fin du XIXe siècle. Par la suite, ce conflit réapparut plus d'une fois, par exemple au moment de l'apparition de la mécanique quantique (après 1920), et fut toujours aussi heureusement résolu.

En biologie, ce conflit, apparu il y a plus de soixante ans, n'a pas été résolu depuis lors et semble même s'être aggravé.

Le mal énorme causé à la science par la session d'août 1948 de l'Académie Lénine des Sciences agricoles a résidé en particulier en ce qu'elle a donné pour quinze ans aux biologistes soviétiques une orientation fausse de caractère purement « classique » et abondamment retouché par les considérations personnelles de l'académicien Lyssenko et de ses partisans. Ces retouches consistaient, entre autres, à proclamer Darwin « évolutionniste plat », le néolamarckisme dialectique et la science ennemie du hasard.

La session d'août et les articles de Lyssenko qui l'ont suivie ont fait comme si le problème des rapports entre « classiques » et « modernes » n'existait pas. En effet, premièrement toute la génétique scientifique moderne a été « exclue » de la science et baptisée idéalisme et métaphysique; deuxièmement, le darwinisme classique a été déformé et remplacé par le « darwinisme créateur soviétique, terme qui désignait un mélange confus de néolamarckisme, d'antiévolutionnisme (« engendrement » brusque de certaines espèces par d'autres) et d'une bonne dose de conjectures relevant de la « philosophie de la nature ».

Mais pendant ce temps, le conflit entre « classique » et « moderne » en biologie se prolongeait malgré toutes les sessions et les oracles conjuratoires, et il réclamait sa solution de façon pressante. Depuis l'époque où Timiriazev écrivait, sous le coup de la réaction antiévolutionniste dans les pays occidentaux, une énorme distance a été parcourue. Si, au début du siècle, le mendelisme était utilisé contre le darwinisme et l'évolution, la génétique physico-chimique et moléculaire actuelle est de plus en plus près de devenir l'instrument concret de connaissance des processus vitaux qui permettra de pénétrer dans le « mécanisme » interne, physico-chimique ou biochimique, de tout le processus d'évolution de la nature organique et de comprendre dans ses détails l'appareil matériel des processus de l'hérédité.

La biochimie évolutionniste naissante ouvre la perspective d'un rapprochement possible entre le « classique » (le darwinisme) et le « moderne » (la génétique scientifique). Si nous revenons à la comparaison entre l'histoire de la physique et celle de la biologie, l'état actuel de la biologie rappelle pour beaucoup la phase de l'évolution de la physique qui a immédiatement précédé la synthèse théorique des diverses tendances qui devait s'exprimer par le « principe de correspondance » de Niels Bohr. La biologie contemporaine attend encore son Bohr, et en même temps, un nouveau Darwin qui parviendrait à résoudre le conflit en enrichissant d'une part la théorie de l'évolution (darwinisme) de tout l'acquis de la génétique physico-chimique et biochimique (moléculaire) et en imprégnant d'autre part la génétique scientifique de la grande idée d'évolution. De même qu'en physique et en chimie la pénétration dans le monde microscopique a découvert plus concrètement et de façon plus détaillée le « mécanisme » interne des processus physiques et chimiques macroscopiques (globaux), de même, en biologie, la pénétration au niveau subcellulaire et moléculaire me semble permettre de parvenir à la même concrétisation et aux mêmes détails à l'égard de processus biologiques globaux qui se produisent à l'échelle macroscopique.

On ne peut pas arrêter le progrès de la science avec des incantations

Mes réflexions philosophiques sur les destins de la biologie me conduisent à une conclusion optimiste : si graves que soient les erreurs commises dans le passé, on n'en sent pas moins approcher des découvertes décisives concernant la synthèse théorique de toutes les connaissances biologiques et l'élaboration d'une théorie unique des processus vitaux, appelée à jouer dans le dernier tiers du XXe siècle le même rôle historique que le darwinisme dans le dernier tiers du XIXe siècle.

Pour rapprocher le moment où cet objectif deviendra une tâche immédiate et pour rendre possible d'y parvenir, il faut, a mon avis, outre les découvertes des sciences elles-mêmes, réunir trois importantes conditions méthodologiques.

1. Garder présente à la pensée la perspective historique du développement scientifique pour une période assez longue pour voir dans quelle direction et à quel rythme se modifient les conceptions initiales de la génétique corpusculaire, comment elles se débarrassent de leurs positions superfétatoires et erronées, comment elles prennent de plus en plus appui sur les solides fondations des faits scientifiques.

2. Dans toutes les théories, notions et découvertes, voir avant tout le *contenu fondamental,* l'enfant vivant qu'il ne faut pas jeter avec l'eau sale. En même temps, aborder tous les phénomènes et processus biologiques *dialectiquement,* c'est-à-dire y mettre en évidence les tendances contradictoires tant à l'égard du « classique » et du « moderne » (qui est l'axe de la révolution actuelle en biologie) qu'à l'égard du développement progressif de la science elle-même et des conclusions philosophiques réactionnaires que l'on tire de son développement.

3. Renoncer catégoriquement une fois pour toutes à coller des étiquettes péjoratives, telles que « weissmanisme-mendélisme-morganisme » et autres, auxquelles on donne un sens proche de celui que l'on met dans l'expression « saboteur, ennemi de la science ». Comme je me suis efforcé de le montrer, les noms de Weissmann, Morgan, de Vries et Mendel se rattachent avant tout, non pas seulement aux tendances antidarwiniennes de la fin du XIXe siècle et du début du XXe, mais aussi aux acquisitions considérables de la génétique scientifique moderne, qui prend appui sur une base matérialiste ferme.

L'académicien Lyssenko a mis en circulation les appellations pseudo-scientifiques de weissmanistes-mendélistes-morganiens contre les tendances scientifiques qui ne lui plaisent pas. Elles remplacent pour lui et ses partisans les vieilles formules de conjuration. Mais il y a beau temps que personne ne croit plus que les incantations puissent arrêter le progrès de la science.

ACTUALITÉS

théâtre, cinéma, musique

REVUE DE PRESSE
PAR GERARD BELLOIN

La politique culturelle du gouvernement maintient au premier plan de l'actualité les mêmes problèmes, et les mêmes expressions se retrouvent constamment sous la plume des journalistes spécialisés : les mots cinéma, théâtre, musique deviennent inséparables d'un autre mot, le mot *crise*. Force nous est donc de reprendre une nouvelle fois chacun de ces problèmes et de faire le point.

CINEMA

Le gouvernement s'oppose à toute détaxation

« Il est certain que le cinéma souffre d'une fiscalité excessive et qu'il doit être sauvé »1. Cette déclaration d'André Malraux, lors du dernier débat budgétaire à l'Assemblée nationale, pouvait laisser croire aux professionnels du cinéma qu'ils avaient atteint un de leurs objectifs : la détaxation. Or, le 12 novembre, un Conseil interministériel, présidé par M. Pompidou, s'est opposé à tout allègement de la fiscalité cinématographique pour 1966.

Certes, la détaxation n'est pas, à elle seule, une mesure suffisante pour résoudre la crise du cinéma français. Mais elle est la première mesure à prendre, la condition *sine qua non* de la solution de cette crise. « Pour permettre au cinéma de survivre, écrit Georges Sadoul, dans *Les Lettres Françaises* du 25 novembre, il faut d'urgence commencer par détaxer une industrie écrasée sous les impôts, et par rétablir l'aide à l'exploitation supprimée par la Ve République dès son avènement ».

Un « désert cinématographique » en France

Dans cet article, Georges Sadoul souligne que de telles mesures sont indispensables, notamment pour la réalisation d'un équipement en salles correspondant à l'évolution démographique du pays. « En dépouillant ces statistiques officielles (celles publiées par le « Centre national du cinéma » dans son *Bulletin d'information* n° 95) on s'aperçoit, écrit-il, qu'il existe, cinématographiquement parlant, un « désert français ». La belle nouvelle, direz-vous. Chacun sait qu'au sud de la Loire, le sous-développement, etc.

Vous vous trompez. La Corse elle-même compte autant de fauteuils de cinéma par mille habitants (80) que notre capitale. Le

1. Journal Officiel *du 15 octobre 1965 (page 3647).*

vrai désert cinématographique français se trouve dans la banlieue où la densité des fauteuils (42 pour mille habitants) est presque la moitié de Paris (80) et bien plus basse que la moyenne nationale (55).

Pourtant, sitôt passé n'importe quelle porte de la ville, s'élèvent ou se construisent d'imposants « grands ensembles » bientôt plus peuplés chacun que Tours ou Nancy, mais qui restent à peu près privés de cinémas. La situation se détériore sans arrêt dans ce « désert français ». De 1964 à 1965, la fréquentation d'un trimestre a baissé de 3 % en France, de 5 % à Paris et de presque 10 % (9,46) en banlieue. S'ils avaient à proximité de leur domicile des salles modernes, agréables, montrant les films en première ou deuxième exclusivité, les banlieusards iraient pourtant au cinéma.

La France est au treizième rang en Europe pour l'indice de fréquentation

La situation évoquée par Georges Sadoul explique, tout au moins en partie, les chiffres cités par Henry Moret dans *La Cinématographie française* du 27 novembre. « On conviendra, écrit Henry Moret, que la situation de notre cinéma est... moins brillante en tous cas que dans maint autre pays, puisque de toutes les nations d'Europe, la France ne vient qu'au treizième rang de l'indice de fréquentation. Rappelons à ce propos, combien de fois les habitants de chaque nation européenne sont allés au cinéma pendant l'année 1965.

U.R.S.S.	17,2
Bulgarie	15,3
Italie	13,7
Hongrie	11,5
Tchécoslovaquie	10,5
Roumanie	10,2
R.D.A.	9,2
Espagne	7,4
Danemark	7,4
Grande - Bretagne	7,0
Suisse	6,9
Suède	6,1
Yougoslavie	6,1
France	5,9
Pologne	5,8
R.F.A.	5,7
Belgique	4,8
Hollande	3,2
Portugal	2,6

» Si en titre, nous écrivions : « Les Portugais vont deux fois moins que les Français au cinéma », ce serait exact. Mais nous pourrions aussi titrer : « Les Soviétiques vont trois fois plus au cinéma que les Français »; ce serait également exact... »

Une nouvelle atteinte à la liberté de création : l'affaire de La Religieuse

Une autre cause essentielle de la crise du cinéma français réside dans les obstacles de toutes natures opposés à la liberté de création, dans les effets cumulatifs des diverses censures : l'autocensure, la pré-censure et la censure tout court. Lorsque les difficultés engendrées par les deux premières sont surmontées, il reste à vaincre les foudres de la troisième.

Jacques Rivette, réalisateur et Georges de Beauregard, producteur du film *La Religieuse*, tiré du roman de Diderot, en font l'expérience. Mais reprenons les diverses phases de « l'affaire ».

Jacques Rivette essaie de porter *La Religieuse* à l'écran. Son scénario est refusé par plusieurs producteurs. Il en fait une pièce qu'il monte au Studio des Champs-Elysées.

Enfin un producteur, Georges de Beauregard, accepte le projet de film de Jacques Rivette. Mais, — c'est Georges de Beauregard qui parle — « nous avons, à la demande de la pré-censure, remanié deux fois le découpage de 300 pages que nous avons tiré du ro-

man de Diderot. Alors qu'ils nous avaient fait part, le 30 mai 1962, d'un risque d'interdiction totale pour le premier projet, les pouvoirs publics nous ont donné acte des aménagements que nous avons ensuite apportés et, aussi bien pour le deuxième que pour le troisième projet, il n'a été question que d'un risque d'interdiction aux mineurs de moins de 18 ans, dans des lettres du 5 juillet 1963 et du 31 août 1965. Nous avons donc, sur ce seul risque, entrepris la réalisation du film »[2].

Alors que personne n'a pu voir le film, puisque le montage reste à effectuer, M. Frédéric Dupont, conseiller municipal de Paris, fait part à M. Papon, préfet de police, de son indignation à l'endroit de ce film qui « est une véritable diffamation à l'égard des religieuses françaises ».

M. Papon lui répond que « les pouvoirs publics partagent entièrement ses préoccupations ». Puis M. Alain Peyrefitte, ministre de l'Information, dans une lettre au directeur du *Figaro*[3], intervient à son tour : « Le producteur... a de nouveau été mis en garde contre les réactions très vives que ne pourrait manquer de provoquer dans une partie importante de la population un projet qui pourrait être regardé comme portant atteinte à l'honneur et à la considération des religieuses françaises.

» Pour ma part, je tiens à préciser de la façon la plus claire que je n'hésiterai pas, dans le cas présent, à utiliser dans leur plénitude les pouvoirs qui sont les miens en matière de contrôle cinématographique... »

Pierre Ajame signale, dans *Les Nouvelles Littéraires* du 9 décembre, que pour la première fois dans l'histoire du cinéma français, un ministre annonce qu'un film risque d'être interdit avant même qu'il ait été réalisé. Faut-il croire que M. Peyrefitte s'en prend à la diffusion de l'œuvre de Diderot puisqu'il ignore celle de Rivette ? »

De son côté, Georges Sadoul évoque dans *Les Lettres Françaises* du 9 décembre, une autre « affaire », celle du film de Bunuel, *L'âge d'or*, en 1930.

« Le film de Bunuel avait reçu son visa de censure. Un conseiller municipal de Paris, M. Provost de Launay, qui siégeait à l'extrême droite comme son ami Frédéric Dupont, demanda dans une lettre publiée par *Le Figaro*, que le préfet de police interdise un film autorisé par la censure. M. Chiappe, prédécesseur de M. Papon, s'empressa de faire interdire et saisir *L'âge d'or*.

» En 1965, le film n'étant pas terminé, le ministre de l'Information a dû se borner à déclarer qu'il approuverait par avance les « réactions très vives » que susciteraient l'œuvre de Diderot et Rivette, si elle se trouvait un jour projetée sur les écrans.

» Est-ce à dire que ce ministre donne par avance son approbation à des manifestants qui, comme en 1930, saccageraient les salles aux cris de : « On va voir qu'il y a encore des chrétiens en France » ? Et, pourquoi pas ? de « Mort aux juifs ! » ?

Les critiques ont unanimement protesté contre les interventions des pouvoirs publics contre *La Religieuse*. Et il semble bien, comme l'écrit Gil Arnold, en conclusion de sa chronique dans le *Nouveau Candide* du 7 décembre, que « les seules personnes que ces interventions intempestives aient pu favorablement impressionner sont peut-être les 117.000 religieuses françaises en âge de voter ».

2. *Déclaration à la presse du 2 décembre 1965.*
3. *Publiée dans son numéro du 2 décembre.*

THEATRE

Après l'Ambigu, le Vieux-Colombier va-t-il disparaître ?

Comme nous l'avons indiqué dans notre dernier numéro, l'Ambigu est livré à la démolition.

Pour le théâtre parisien aussi, la crise s'aggrave. Au cours d'une conférence qui réunissait les syndicats de la profession théâtrale, Bernard Jenny, directeur du Vieux-Colombier, a annoncé sa décision de déposer son bilan. « Trop de taxes, trop de surtaxes, trop de charges sociales étouffent notre travail, a-t-il déclaré... Les pouvoirs publics ne s'émeuvent jamais de l'importance que leur passivité donne à notre misère. »

M. Bernard Jenny devait ajouter ultérieurement les précisions suivantes, en réponse à certains commentaires qui ont suivi sa première déclaration et qui émanaient du ministère des Affaires culturelles : « Aucune subvention, aucune faveur spéciale, aucune mesure d'exception particulière de la part du ministère des Affaires culturelles ne sont intervenues au cours de ma gestion des spectacles du Vieux-Colombier depuis six ans.

» Le ministère doit confondre, quand il parle de subvention, avec les fonds constitués l'année dernière par « l'Association d'aide et de soutien au théâtre privé », caisse entièrement et exclusivement alimentée par l'ensemble des théâtres de Paris.

» Enfin, notre bilan comptable montre que les sommes dues par le Vieux-Colombier sont constituées pour les deux tiers de leur montant de dettes fiscales et para-fiscales. »

On apprend que le Théâtre en Rond et la Porte Saint-Martin seraient également dans l'obligation de fermer leurs portes prochainement.

Le très confidentiel quotidien gaulliste, *La Nation*, feint de s'insurger contre cette situation et, sous le titre « Paris va-t-il devenir un désert théâtral ? » dans son numéro du 10 décembre, gémit sur le sort « d'un théâtre d'art, écrasé sous les taxes fiscales et para-fiscales. Le problème, poursuit-il, de la survie du théâtre d'art, du théâtre de création à Paris est posé ».

A qui la faute, sinon à la politique pratiquée par le gouvernement, dont *La Nation* est le porte-parole ?

Maurice Tillier, dans *Le Figaro Littéraire* du 9 décembre, répond de son côté à un argument avancé ici et là : « J'enrage d'entendre des gens affirmer qu'il y a trop de salles dans Paris. Que voilà donc une résignation mal venue ! Détruit-on les silos lorsque la récolte de blé a été mauvaise ? Toute salle qui disparaît est un bastion perdu pour la culture ».

MUSIQUE

Le cri d'alarme de la Société des Concerts du Conservatoire

M. Manuel Recasens, secrétaire de la Société des Concerts du Conservatoire, s'est adressé au public du Théâtre des Champs-Elysées à l'issue des concerts des 28 novembre et 5 décembre.

Après avoir rappelé la médiocrité des salaires perçus par les artistes de la Société des Concerts et souligné que la subvention de l'Etat ne couvre même pas la location du théâtre[4], M. Recasens a déclaré que, ne pouvant obtenir d'audience au ministère des Affaires culturelles, ses camarades avaient décidé de prendre les mesures suivantes pour la saison 1966-1967 :

4. *Le montant de cette subvention était de 46.500 F. pour la saison 1964-1965. A la suite du rapport de la « Commission nationale de la Musique » il avait été envisagé de la porter à 300.000 F. pour la saison 1965-1966. Or, le budget du ministère des Affaires culturelles ne prévoit pratiquement aucune augmentation.*

« 1) Nous fermerons totalement nos portes à toute musique écrite par un compositeur français contemporain » et à tout interprète français, « à l'exception toutefois et exclusivement, de ceux qui, possédant un grand nom et capables de remplir les salles, nous feraient, par solidarité, don de leurs cachets, et, par conséquent, accepteraient de diriger, jouer ou chanter dans des conditions absolument gratuites;

» 2) D'une façon générale, la musique contemporaine sera totalement exclue de nos programmes;

» 3) Le nombre des concerts sera réduit à dix-huit par saison.

» Jusqu'à maintenant nous avions considéré de notre devoir d'ouvrir nos portes, au mépris de notre intérêt financier, aux jeunes artistes et aux jeunes compositeurs. (...) C'est maintenant une politique de grandeur dont, grâce à César, nous n'avons plus les moyens ».

La musique dans notre enseignement : la cinquième roue du carrosse

Dans une enquête publiée dans *Le Monde* (11, 12 et 13 novembre), sous le titre « Les beaux-arts, parents pauvres de notre enseignement », Frédéric Gaussen situe la place de la musique en ces termes : la cinquième roue du carrosse.

Il écrit notamment, pour illustrer ce propos : « L'International Society for Music Education, qui groupe des professeurs de musique de trente-six nations, a établi un tableau comparatif de la place accordée à la musique dans l'enseignement général, dans les principaux pays. Si l'on en croit ces statistiques, la France occupe dans ce domaine, aussi bien dans l'enseignement primaire que secondaire, l'avant-dernière place, précédant de peu l'Espagne.

Alors que les instructions officielles prévoient une heure obligatoire de musique dans les écoles primaires françaises, on en compte deux aux Etats-Unis et en Hollande, trois en Autriche et au Japon, quatre en Allemagne. Même différence dans les lycées : en France, l'heure de musique, obligatoire jusqu'en troisième, devient facultative ensuite, alors que des pays comme la Hongrie, le Danemark, l'Allemagne ou l'Angleterre consacrent deux ou trois heures par semaine à la musique durant toute la scolarité.

Ce triste état de choses a trouvé son illustration durant le congrès qu'a tenu cette organisation internationale à Budapest en 1964 : hormis quelques brillants exposés dus à ses universitaires, notre pays ne put présenter aux délégués des autres nations la moindre réalisation d'ordre pédagogique (chœur ou orchestre d'enfants). Emue par cette situation, l'Association des professeurs d'éducation musicale a décidé de passer à l'offensive en alertant l'opinion et les pouvoirs publics. Elle espère ainsi qu'au congrès de 1968, qui se tiendra à Versailles, la participation de la France sera un peu moins symbolique. Un « comité de liaison pour la sauvegarde de la musique », qui regroupe un grand nombre d'associations et de syndicats musicaux, s'est constitué pour orchestrer cette campagne ».

EDITION

Augmentation des taxes sur le livre et menace pour la liberté d'expression

Alors que le gouvernement s'oppose à la détaxation pour le cinéma et le théâtre et qu'il maintient à un niveau très insuffisant les « subventions culturelles », les taxes frappant le livre, qui demeure le moyen essentiel de diffusion de la culture, vont être augmentées ! C'est un document

d'information du Syndicat national des éditeurs qui nous apprend cette ahurissante nouvelle.

Alors que le taux de la T.V.A. va être aménagé pour l'ensemble de l'industrie, il sera augmenté pour le livre. Les taxes (T.V.A. et taxes locales) qui sont, en ce moment, de 7,5 % à 9 % du prix de vente devraient passer, à partir du 1er janvier 1967, à 12 %.

L'émotion suscitée par cette décision a déjà amené le gouvernement à admettre qu'« il fallait faire quelque chose pour le livre ». Il envisagerait, d'après le Syndicat national des Editeurs, de ramener de 12 à 6 % le taux de la T.V.A. sur les livres, mais uniquement pour ceux présentant un intérêt sur le plan social, culturel ou scientifique.

Le Syndicat souligne, à juste titre, le caractère extrêmement vague et ambigu de la formule : « Qui décidera, note-t-il, de l'intérêt particulier de tel ou tel livre ? Sera-ce par collection ? En se fondant sur le prix de vente ? Faudra-t-il faire lire les manuscrits aux fonctionnaires des Finances ? Mystère ».

Paradoxalement, la seule catégorie d'ouvrages qui est d'ores et déjà assurée de bénéficier du taux le plus faible est celle des romans policiers. Non parce que l'intérêt particulier qu'elle présente sur le plan social, culturel ou scientifique est évident, mais parce qu'elle entre dans la liste des articles définissant le S.M.I.G. Comme on le voit, le « social » et le « culturel » préoccupent également le gouvernement.

Mais il y a plus grave. Le Syndicat national des Editeurs souligne le danger que cette discrimination fiscale fait courir à la liberté d'expression. « Sans vouloir, écrit-il, accuser de noirs desseins les fonctionnaires des Finances, qui n'y songent certainement pas, avouons que cette discrimination arbitraire risque un jour d'apparaître, à on ne sait quel censeur, un moyen discret et efficace pour mettre à raison, les créateurs trop encombrants — et leurs éditeurs ! »

INDEX ALPHABÉTIQUE 1965

	N°	Page
AILLAUD Gilles		
Neuf de la « Jeune Peinture »	171	86
ALLEG Henri		
Lettre à la revue	171	1
ALTHUSSER Louis		
« Marxisme et humanisme »	164	1
ARAGON Louis		
« La Messe d'Elsa »	165	1
ARROYO Eduardo		
Neuf de la « Jeune Peinture »	171	86
AUCUY Jean-Marc		
Monsieur Chaplin	163	142
« La Femme mariée » entre parenthèses	164	124
La vie en ces jardins	167	110
BARBE Jean-Paul		
La jeune poésie en République Démocratique Allemande	169	106
BARBERIS Pierre		
Mythes balzaciens (II) : « Le Curé de village »	170	106
BELLOIN Gérard		
Revue de presse	164	137
La crise du cinéma français (revue de presse)	165	133
Le IVe Plan et la Culture — Les objectifs — Les réalisations	166	142
Revue de presse	171	145
BESSE Guy		
Le marxisme est-il une religion ?	165	20
BIAGGINI Paul		
Chrétiens et communistes face au problème du mal dans l'histoire	164	80
BIRAS Francis		
Neuf de la « Jeune Peinture »	171	86
BROSSARD M.		
« Marxisme et humanisme »	168	82
BURAGLIO		
Neuf de la « Jeune Peinture »	171	86
CASANOVA Antoine		
Aspects du Concile : Le peuple dans l'Eglise	169	30
COGNIOT Georges		
La vente des « Grandes Baigneuses »	166	148
Les problèmes de l'Université nationale	168	1
COHEN Francis		
« Marxisme et humanisme »	164	38
Le « dossier » Lyssenko	171	105
COLOMBEL Jeannette		
« La Mise à Mort »	171	17
DAVID Jean		
Chrétiens et communistes face au problème du mal dans l'histoire	164	80
DECAYEUX Louis		
Capital de leur capitale (Hommage aux victimes du 8 février 1962)	169	1
DELBO Charlotte		
Lily (nouvelle)	167	1
DESFLANDRES François		
Prêtres « au travail »	171	4
DUPARC Jean		
T.S. Eliot et le sens de la réalité	168	27

DUQUOC R.P.
Chrétiens, marxistes, rationalistes, pouvons-nous changer le monde ensemble ? 166 1
EISLER Hanns
Thèses sur Richard Wagner 168 42
FLEURY Lucien
Neuf de la « Jeune Peinture » 171 86
GENTON Robert
La méthode de Roger Martin du Gard..... 163 37
GIBERT Yvonne
Pourquoi les « Intellectuelles » ? 164 134
GISSELBRECHT André
Pour les quatre-vingts ans de Georg Lukacs 166 115
Réflexions sur la conception gaulliste de la culture. 170 48
GOBLOT Jean-Jacques
Chrétiens et communistes face au problème du mal dans l'histoire..... 164 80
Pour lire Lénine 171 67
GODEAU Georges-L.
Palma de Majorque (poèmes) 168 36
GOLDBERG Jacques
Thèses sur l'humanisme 170 129
GOLDRING Maurice
Culture et mécénat 171 31
GRUET Nelly
Une musicienne, qu'est-ce que c'est ? 164 133
HINCKER Monique
Pour Simone de Beauvoir 163 123
HOUDEBINE Jean-Louis
Problèmes et tendances de la jeune poésie réaliste. 163 6
IBARROLA Jésus
« Marxisme et humanisme » 171 80
JOLY Jacques
Renoir entre le théâtre et la vie 168 56
JOUFFROY Jean-Pierre
Nicolas de Staël 164 116
Charles Lapicque 165 143
Paralipomènes pour Jean-Christophe Averty 169 126
Prenez, mais prenez donc la route 171 99
JOUTARD Philippe
Chrétiens et communistes face au problème du mal dans l'histoire..... 164 80
KAHN Jacques
Comment devenir milliardaire en payant de moins en moins d'impôts ? 171 20
KIRKYACHARIAN J.J.
Karl Marx et la fin de la philosophie 169 53
LAFAY Henri
Débat sur la laïcité 166 54
LECLERC Jacques
Notes dispersées 166 126
Le poème non pédagogique 170 102
LEON Georges
L'art musical et la déportation 167 104
LOUNATCHARSKI Anatoli
Sur Marcel Proust 168 19
MACHEREY Pierre
« Marxisme et humanisme » (III) 166 131
MILHAU Jacques
La République moderne 170 19
MITTENZWEI Werner
Brecht et Kafka 163 114

MOGET Gilbert
D'un romancier peu connu : Italo Svevo..... 163 90
« La lune et les feux » de Cesare Pavese (1)..... 169 86
— — (2)..... 170 71
NAVARRI Geneviève
« Marxisme et humanisme » (IV) 168 68
NIEMEYER Oscar
Propos sur l'architecture 170 92
PAPIN Claude
Débat sur la laïcité 166 54
PARRE Michel
Neuf de la « Jeune Peinture » 171 86
PASQUIER Marie-Claire
« La femme mystifiée »..... 163 133
PERARO Jean-Pierre
Neuf de la « Jeune Peinture »..... 171 86
PERRIN Gilbert
Chrétiens et communistes face au problème du mal dans l'histoire..... 164 80
PIERRE Raymond
L'avoué, l'avocat et la réforme judiciaire 169 50
POUZOL Henri
La poésie concentrationnaire 167 67
PREVOST Claude
Quelques problèmes de méthode 163 66
La tragédie c'est la politique (notes sur les camps nazis dans la prose française) 167 7
QUILLIOT Roger
Débat sur la laïcité 166 54
RALITE Jacques
Les spectateurs d'Aubervilliers 171 38
RANCIERE Jacques
Marx, théoricien de l'anticommunisme 169 73
ROLLIN Jean
Quand peintres et sculpteur témoignent 167 121
RONY Jean
Un chef-d'œuvre d'ambiguïté : « Nicomède »..... 164 58
L'impérialisme gaulliste n'est pas la paix 170 37
ROUMIANTSEV A.
La position du Parti dans le travail créateur des intellectuels soviétiques 169 138
SEMPRUN Jorge
« Marxisme et humanisme » 164 22
SEVE Lucien
Chrétiens et communistes face au problème du mal dans l'histoire..... 164 80
SICARD Alain
Poésie et protestation 165 49
SIMON Michel
« Marxisme et humanisme » (II) 165 96
Les élections présidentielles 169 19
Combat démocratique et lutte révolutionnaire 170 30
SOUQUES Père
Chrétiens et communistes face au problème du mal dans l'histoire 164 80
TASLITZKY Boris
Monsieur Besson 163 1
THEUN DE VRIES
La maison de Hemingway 164 70
TISSERAND Gérard
Neuf de la « Jeune Peinture » 171 86
TROCHE Michel
Neuf de la « Jeune Peinture » 171 86

VERRET Michel
Sur l'amour marxiste 165 10
Chrétiens, marxistes, rationalistes, pouvons-nous changer le monde ensemble ? 166 1
Débat sur la laïcité 166 54
« Marxisme et humanisme » (IV) 168 88
Patience, exigence et invention 170 11
WEILL-RAYNAL Etienne
Chrétiens, marxistes, rationalistes, pouvons-nous changer le monde ensemble ? 166 1
WEYL Roland
Evolution de la magistrature 165 151
CHRONOLOGIE
45 années d'efforts pour l'unité 170 1
ENQUETES
Les lycéens et la déportation 167 35
Connaissez-vous vraiment la France de Charles de Gaulle ? 170 68
ENTRETIENS
Charlotte Delbo 167 41
Anna Langfus 167 45
Robert Merle et Marie-Elisa Nordmann 167 52
Armand Gatti 167 116
Siqueiros 168 46
RECHERCHES INTERNATIONALES
De la Libération à la guerre froide 164 128
« VOPROSSY FILOSOFII »
Quelques problèmes méthodologiques de biologie. 164 45
Le « Fonds Etudiant » 165 155
Lettre de Nantes et note de la revue 168 122
« Les cahiers marxistes-léninistes » 163 151

Des livres et des disques

aux abonneurs...

La Nouvelle Critique et *Recherches Internationales* viennent d'ouvrir une campagne d'abonnements qui durera jusqu'en février 1966.

— Tout lecteur qui adressera aux Editions de *La Nouvelle Critique* un nouvel abonnement disposera d'une valeur de 10 F en livre ou disque. Il pourra commander un livre correspondant à cette somme à notre siège, en le choisissant dans les catalogues des Editeurs Français Réunis, des Editions Sociales, ou du Cercle d'Art. Le disque sera envoyé à l'abonneur quel que soit l'éditeur.

— *ATTENTION !* Ce n'est qu'à partir de deux abonnements que vous disposerez d'une somme de 10 F. Chaque nouvel abonnement supplémentaire donnant droit automatiquement à cette valeur en livre ou disque.

— Des carnets d'abonnements peuvent être demandés, ainsi que du matériel publicitaire aux Editions de *La Nouvelle Critique,* 19, rue Saint-Georges, Paris-9e.

— Rappelons que les abonnés à *La Nouvelle Critique* bénéficient de multiples avantages : notamment d'une réduction de 25 % sur les ouvrages des *Editeurs Français Réunis,* des *Editions Sociales,* et sur les disques du « Chant du Monde ». Une carte *Club* donne droit à des réductions importantes pour nombre de spectacles parisiens. (Voir au verso et pages suivantes).

— *UNE NOUVEAUTE !* Les abonnés à *Recherches Internationales* ont droit à présent à une ristourne de 25 % également sur les éditions en langue française des pays socialistes.

Spectacles

Les choix du mois :

A partir du 6 janvier 1966 :

Les Jeunes de la Chanson rendent hommage à Aragon

(Marc Ogeret, Francis Livon, etc...)

au Théâtre des Trois-Baudets, Théâtre d'Essai et de Culture, 64, boulevard de Clichy (2, rue Coustou) Paris-9e. Soirée : 21 heures. Dimanche matinée à 15 heures. Prix : 7 F.

*

« Le Cercle de Craie Caucasien »

de Bertolt Brecht

Mise en scène de René Allio

au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, 2, rue Edouard-Poisson à Aubervilliers. Prix : 6 F.

ET

Atelier, place Dancourt, métro Pigalle : « Ce soir on improvise » de Pirandello. Prix : 10 F.

Athénée, square L. Jouvet, métro Opéra : « Le hasard au coin du feu » de Jean Vilar. Prix : 7,25 F et 10,25 F.

Fontaine, 10, rue Fontaine, métro Blanche : « Les escargots meurent debout » de F. Blanche (sauf samedi et lundi). Prix : 12,50 F.

Gaîté-Montparnasse, 26, rue de la Gaîté, métro Gaîté : « Le goûter des généraux » de Boris Vian. Prix : 9,50 F. Les 4, 9, 11 et 16 février 1966.

Hébertot, 78 bis, boulevard des Batignolles, métro Rome : « La Collection », « L'Amant » de Harold Pinter (sauf samedi et mardi). Prix : 9,75 F.

La Bruyère, 5, rue La Bruyère, métro St-Georges : « L'Echappée belle » de H. Garcin et R. Bouteille (sauf samedi et dimanche). Prix : 10,20 F.

Lutèce, 29, rue de Jussieu, métro Jussieu : « L'Opéra du monde » de Jacques Audiberti et « Badadesques » de J. Vauthier. Prix : 7,50 F.

Michel, 38, rue des Mathurins, métro Havre-Caumartin : « Caviar et lentilles » de Scanicci et Tarabusi. Prix : 10,50 F. Les jeudis 21 heures et dimanches 15 et 21 heures.

Mathurins, 35, rue des Mathurins, métro Havre-Caumartin : « La P... respectueuse » de J.-P. Sartre et « Soudain l'été dernier » de T. Williams (sauf samedi et lundi). Prix : 9 F.

Montparnasse-Gaston-Baty, 31, rue de la Gaîté, métro Edgar Quinet : « Love » de Murray Schisgal (sauf lundi et samedi). Prix : 9 F.

Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, 52, boulevard Jules-Guesde à Saint-Denis : « Le brave soldat Sveik » d'après le roman de Jaroslav Hasek. Prix : 6 F et 8 F. Du 20 janvier au 13 février 1966.

Œuvre, 55, rue de Clichy, métro Clichy : « Le repos du 7e jour » de Paul Claudel. Prix : 10,25 F.

Poche-Montparnasse, 75, boulevard Montparnasse, métro Montparnasse : « Le métro fantôme » et « L'esclave » de Leroy Jones (sauf samedi). Prix : 8,20 F.

Renaissance, 20, boulevard Saint-Martin, métro Strasbourg Saint-Denis : « Qui a peur de Virginia Woolf » de E. Albee. Prix : 12,50 F. Seulement dimanche matinée et soirée.

Studio des Champs-Elysées, 15, avenue Montaigne, métro Alma-Marceau : « Les eaux et forêts », « La musica » de Marguerite Duras. Prix : 9,20 F.

Tertre, 81, rue Lepic, métro Lamarcle : « Mademoiselle Julie » de Strindberg. Prix : 6,25 F.

T.E.P., 17, rue Malte-Brun, métro Gambetta : « Turcaret » de Lesage. Prix : 3,75 F.

VARIETES

Alhambra, 50, rue de Malte, métro République : « Ouah-Ouah » avec Bourvil et Anny Cordy (sauf mercredi, samedi et dimanche). Prix : 9,50 F.

Bobino, 20, rue de la Gaîté, métro Edgar Quinet : Jean Ferrat. (Sauf mardi, samedi et dimanche première matinée). Prix : 13,25 F.

CINEMA

Kinopanorama, 60, avenue de la Motte-Picquet, métro La Motte-Picquet-Grenelle : « Le croiseur aurore ». Prix : 4,75 F.

Ciné-Club Anne-Claude Godeau, salle du Musée de l'Homme, Palais de Chaillot, métro Trocadéro : le 4 février à 20 h. 45 : « La Grève » d'Eisenstein; le 18 février à 20 h. 45 : « On the Bowery » de Lionel Rogosin; le 4 mars à 20 h. 45 : « Les bourreaux meurent aussi » de Fritz Lang. Prix : 2,50 F.

POUR LES JEUNES

Bobino, 20, rue de la Gaîté, métro Edgar Quinet : « Bidibi et Banban ». Les jeudis à 14 h. 30.

Madeleine, 19, rue de Surène, métro Madeleine : « Tartuffe ». Prix : 7 F.

Récamier, 3, rue Récamier, métro Sèvres-Babylone : « Phèdre ». Prix : 4 F par groupe. Les mardis à 21 heures et les samedis à 15 heures.

T.E.C. « 3 Baudets », 2, rue Coustou, métro Blanche : « Les 100 écus d'or » par le théâtre de la Clairière. Les jeudis à 15 heures. Prix : 2,50 F par groupe et 4 F individuel.

LES DISQUES DU MOIS
CHOISIS PAR JEAN MASSIN

DANS LA COLLECTION

LE CHANT DU MONDE

— MOZART

Pièces pour piano :

Fantaisie en ut mineur, K. 475
Sonate en ut mineur, K. 457
Sonate en si bémol majeur, K. 333
Sonate en ut majeur, K. 545

Robert Riefling, piano

Mono-Stéréo MB 739 (30 cm)
(19,75 F au lieu de 32,90 F)

— PORTUGAL-ANGOLA

Chants de lutte

Luis Cilia, chant et guitare

LDX-S 4308 (30 cm)
(15,55 F au lieu de 25,90 F)

Adresser les commandes aux Editions de La Nouvelle Critique, *19, rue Saint-Georges, Paris-9e.*

la nouvelle critique

REVUE DU MARXISME MILITANT

comité de rédaction

Jacques Arnault, Guy Besse, Philippe Cazelle, Jacques Chambaz, Henri Claude, Francis Cohen, Roland Desné, Jean Fréville, Louis Fruhling +, André Gisselbrecht, François Hincker, Pierre Juquin, Jean Kanapa, Jean Marcenac, Jacques Milhau, Maurice Moissonnier, Antoine Pelletier, Claude Prévost, Jean Rollin, Lucien Sève, Michel Simon, Jean Suret-Canale, René Tabouret, Boris Taslitzky, Michel Verret, Roland Weyl.

Directeur politique : Guy Besse.

Rédacteur en chef : Jacques Arnault.

Rédacteur en chef adjoint : André Gisselbrecht.

Secrétaire de rédaction : Jean Rollin.

ABONNEMENTS

	France	Etranger
DOUZE MOIS (10 numéros)	40 Frs	49 Frs
SIX MOIS (5 numéros)	21 Frs	(pas d'abonnement)

Abonnement couplé :

Nouvelle Critique et *Recherches Internationales*, 1 an 70 Frs

Abonnements : 19, rue Saint-Georges, Paris (9e). TRU 49-84

C.C.P. Paris 6956-23. *Vente aux librairies :* 24, rue Racine, Paris-6e
Vente aux organisations : C.D.L.P., 142, Bd Diderot, Paris-12e

Imprimerie St-Hubert, Bordeaux — Le directeur-gérant : André VROLANT

NUMÉRO 171

4,50 F

ETRANGER 6,30 F